



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

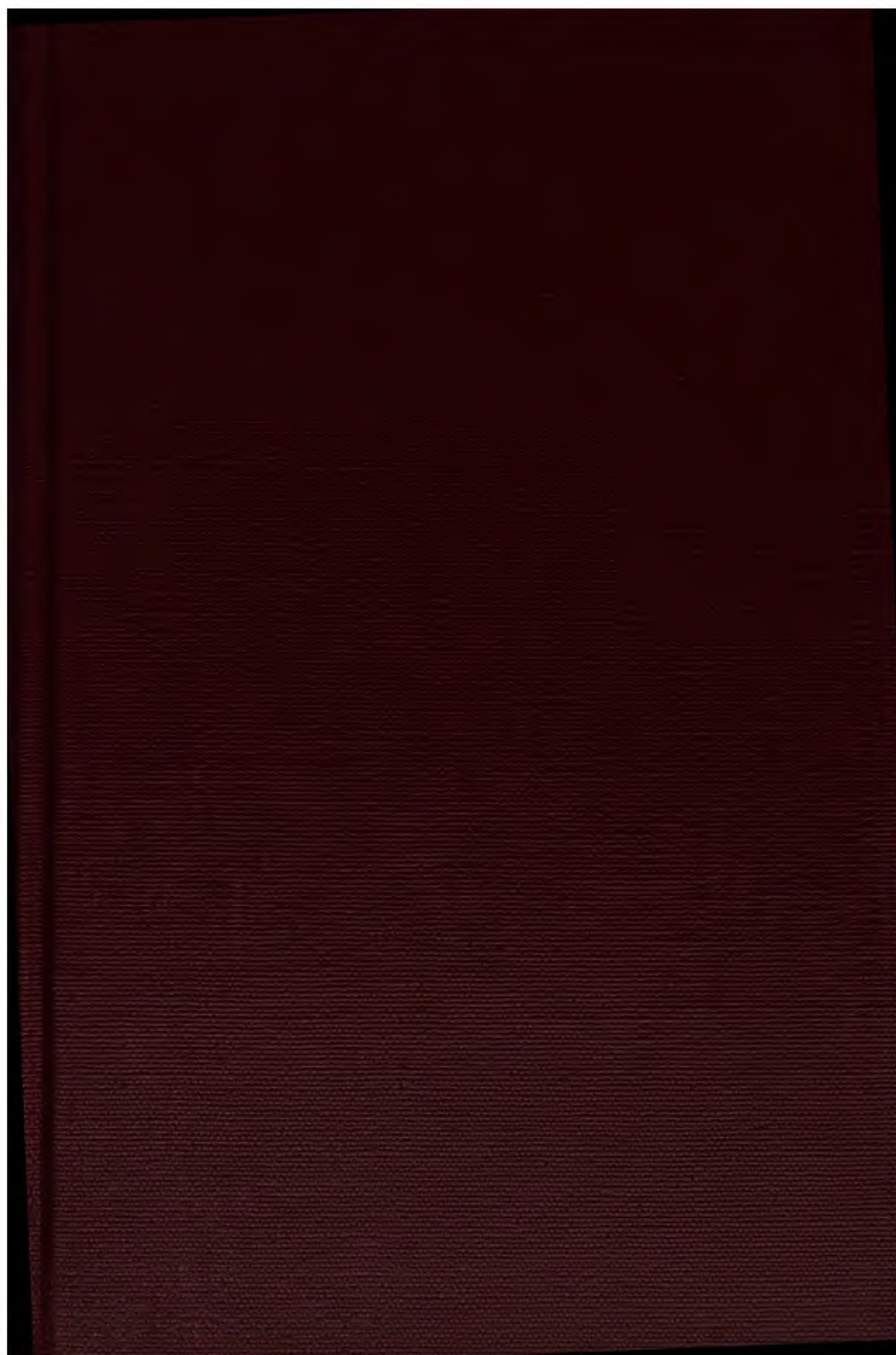
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

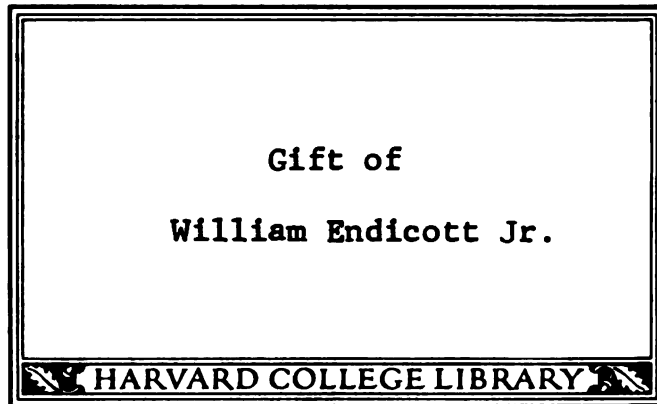
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ital 4512.2



CHRONIQUES
SIENNOISES.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX,

RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 29 *bis*.



Dino, A. E. de J. - P., duc de .

•

„CHRONIQUES SIENNOISES„

TRADUITES DE L'ITALIEN

PRÉCÉDÉES

D'UNE INTRODUCTION

ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES

PAR LE DUC DE DINO.



PARIS

L. CURMER, LIBRAIRE DE S. M. LA REINE

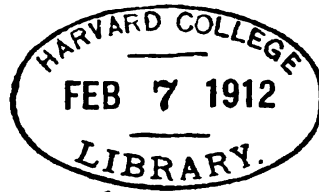
ET DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS

RUE RICHELIEU, 49.

1846

4098-011

Ital 4512.2



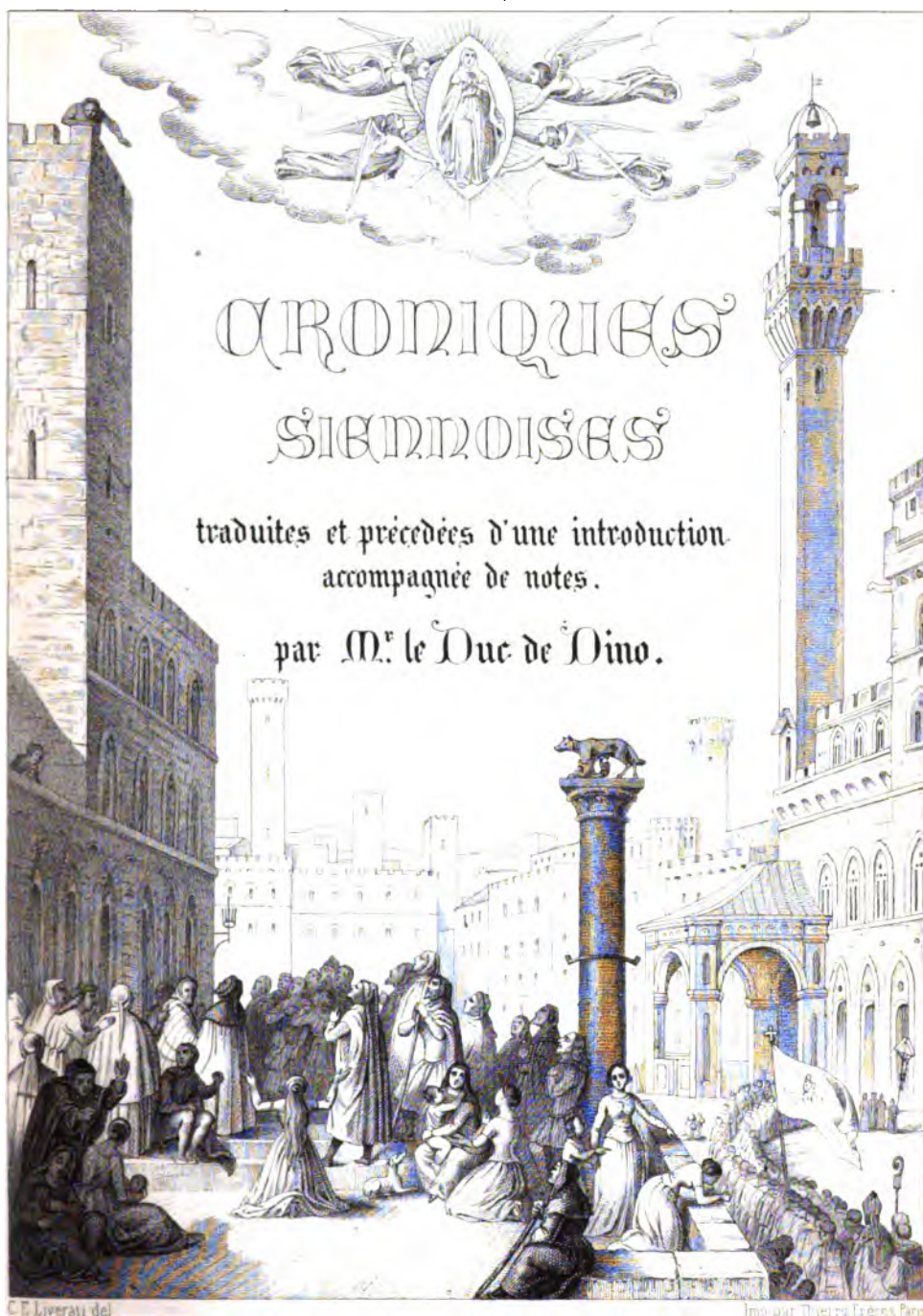
*Gift of
William Endicott, Jr.*

INTRODUCTION.

CHRONIQUES
SIENNOISES.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX,

RUE MORSIEUR - LE - PRINCE, 29 bis.



CHRONIQUES SIENNOISES

traduites et précédées d'une introduction
accompagnée de notes.

par M.^r le Duc de Dino.

Le manuscrit de Ventura fut écrit près de cent quatre-vingt-trois ans après la bataille de Monte-Aperto. Attentif à n'oublier aucune des actions remarquables de ses concitoyens, l'auteur de cette chronique n'y fait aucune mention de la part que les réfugiés florentins prirent à cette lutte, et omet, sans doute pour capter la bienveillance des chefs du gouvernement siennois, de rapporter la trahison d'une partie des troupes florentines. Il ne pouvait cependant pas ignorer l'action puissante qu'eut, à cette époque, Farinata des Uberti sur la destinée de sa patrie et sur les décisions du parti gibelin, dont ce grand homme était un des chefs les plus influents. J'essayerai donc ici de réparer cet oubli en traçant rapidement les faits principaux qui précédèrent la guerre de 1260 entre les deux républiques, et de donner un aperçu succinct de leur état intérieur. Examinant ensuite les conséquences de la victoire des Siennois, je serai amené à parler des autres chroniques qui complètent cet ouvrage; chroniques que l'on peut regarder comme intimement liées à l'histoire de France, puisqu'elles se rapportent à cette autre époque, non moins glorieuse pour les Siennois, où, menacés dans leur liberté par les armes de Charles-Quint et de Côme des Médicis, premier duc de Florence, ils implorèrent l'appui de la France, et aidés par ses armées, défen-

dirent leur indépendance jusqu'à la dernière extrémité.

Sans remonter jusqu'aux premières causes de dissentiment qui, éclatant entre les papes et les empereurs, nationalisèrent en Italie les deux surnoms de Guelfes et de Gibelins, il suffira de remarquer quelles avaient été les positions respectives des deux partis pendant les dix années qui précédèrent la bataille de Monte-Aperto.

L'empereur Frédéric II, luttant sans relâche contre la cour de Rome, avait su forcer Innocent IV à se retirer en France. Puissamment servi par Ezzelino de Romano, dans le nord de l'Italie, et par Manfred, son fils naturel, dans le royaume de Naples, cet empereur était encore parvenu, en 1248, à faire triompher le parti gibelin à Florence, écrasant ainsi, en quelque sorte, le parti guelfe dans la Toscane. La famille des Uberti, la plus nombreuse et la plus puissante du parti gibelin, et dont les palais étaient situés sur l'emplacement occupé actuellement par le Palais-Vieux (3), le seconda de tout son pouvoir dans cette entreprise. La guerre cessa momentanément entre Sienne, ville essentiellement gibeline, et Florence, qui fut presque toujours regardée comme la tête du parti guelfe.

Mais, outre les passions ambitieuses des deux grands partis italiens, d'autres causes de discorde attisaient dans le sein de chaque cité le feu des guerres civiles, et faisaient

naître à tout instant des révolutions municipales, dont les brusques secousses changeaient la face des affaires de l'Italie. Ces autres causes de désunion provenaient de la haine qui existait entre le peuple, Guelfe en général, et les nobles, pour la plupart Gibelins. En 1240, le peuple de Sienne, animé par les discours éloquents d'Aldobrandino Cacciacconti (4), avait chassé les nobles, et leur avait enlevé en grande partie la direction des affaires publiques. Cependant Sienne ne se sépara pas du parti gibelin : son organisation politique resta telle qu'elle avait été instituée lors de la réforme de l'année 1200; seulement, au lieu de cinquante et un citoyens composant le conseil de gouvernement, et divisés en vingt-sept membres du corps de la noblesse et vingt-quatre membres nommés par le peuple, il n'y eut que ces derniers qui continuèrent à diriger les affaires de la ville. Chacun des trois quartiers de Sienne participait à la formation de ce conseil par l'élection de huit de ses membres.

Si l'impéritie de la noblesse fut la cause de cette révolution dans la république siennoise, à Florence ce fut l'arrogance des nobles, les violences et les outrages dont ils abreuyaient le peuple, qui soulevèrent celui-ci contre leur domination. Le 20 octobre 1250, les plus riches bourgeois se rassemblèrent sur la place Santa-Croce, forcèrent le

podestat à se démettre de ses fonctions, et s'organisèrent en vingt compagnies ; puis, ayant créé la charge de capitaine du peuple, ils choisirent, par la voie de l'élection, deux anciens dans chacun des six quartiers de la ville, et formèrent des douze élus un conseil de gouvernement, qui prit le nom de Seigneurie. Cette révolution, faite principalement contre la noblesse, remplaçait le gouvernement dans la main des Guelfes ; néanmoins le pouvoir impérial avait acquis une telle prépondérance en Toscane, que la nouvelle seigneurie se contenta de forcer les nobles à diminuer la hauteur de leurs tours, véritables forteresses à l'abri desquelles ils se croyaient tout permis (5).

Excepté dans la Romagne et dans la Pouille, les Guelfes ne luttaient plus avec avantage contre leurs ennemis, lorsque la mort frappa l'empereur Frédéric, le 13 décembre 1250, à l'âge de cinquante-six ans (6). Cet événement arrêta non-seulement les Gibelins dans le cours de leurs succès, mais fit bientôt pencher la balance politique en faveur de leurs adversaires.

En apprenant la mort de Frédéric, Innocent IV s'empressa de quitter Lyon et vint à Gênes, sa patrie, recevant sur son passage dans toutes les villes de son parti, et notamment à Milan, les marques de la joie la plus vive. Avidé de vengeance et dévoré d'ambition, ce pape, con-

voitant déjà la réunion du royaume de Naples au patrimoine du Saint-Siège, s'empessa de renouer plus activement que jamais ses intrigues avec les Guelfes. Ce fut alors que se ralluma, dans le midi de l'Italie, la longue guerre entreprise par les papes contre la maison de Souabe; duel à mort, dans lequel on déploya de part et d'autre tant d'énergie, de talent et de persévérance, et qui devait finir par faire participer la France aux affaires de l'Italie, en favorisant la conquête du royaume de Naples par Charles d'Anjou.

La seigneurie de Florence se contenta de rappeler les exilés guelfes dans leur patrie. Ceux-ci, redevenus prépondérants dans le conseil de la ville, voyant d'une part Manfred, régent du royaume de Naples pour son frère Conrad IV, trop occupé de sa propre défense pour pouvoir protéger efficacement les Gibelins, d'autre part toute la haute Italie déchirée par la guerre entreprise contre le cruel Ezzelino de Romano, surnommé à juste titre le tyran de Padoue, conçurent le projet de pacifier la Toscane en expulsant successivement les Gibelins de toutes les villes où ils dominaient. Ce fut dans cette pensée que, de concert avec les Lucquois, ils entrèrent sur le territoire de Pise, en 1252, battirent les troupes de cette république, puis, traversant le territoire de Sienne, vinrent ravitailler

Montalcino, ville appartenant aux Siennois, et qui, s'étant révoltée, avait imploré l'appui de Florence. En 1253, Pistoja se vit forcée de se soumettre aux Florentins, et l'année suivante, ils vinrent assiéger Montereggione (7), forteresse siennoise, dont la conservation importait tellement à la commune de Sienne, qu'elle se décida à signer un traité de paix par lequel elle renonçait à son alliance avec les Gibelins, sans changer néanmoins la forme intérieure de son gouvernement. Par ce même traité, les deux républiques contractantes s'engageaient mutuellement à ne point donner asile à ceux que l'une ou l'autre d'entre elles frapperait d'ostracisme. Ce traité, si avantageux pour le parti guelfe, présente une circonstance curieuse, c'est qu'il fut rédigé par le notaire Brunetto Latini, dont les ouvrages littéraires, et principalement la gloire d'avoir été le maître du Dante, ont transmis le nom à la postérité (8).

L'armée florentine, quittant alors les murs de Montereggione, poursuivit le cours de ses succès en forçant Volterra, l'antique cité étrusque, à chasser les Gibelins qui s'étaient réfugiés dans ses murs.

Les victoires des Florentins et celles que les troupes du pape avaient remportées sur Manfred semblaient promettre le triomphe définitif des Guelfes, lorsque Innocent IV mourut, le 7 décembre 1254 (9). Sa mort exerça,

sur le parti guelfe la même influence que celle de Frédéric avait eue sur le parti gibelin. Privés d'un chef aussi courageux et aussi habile que l'était ce pontife, ne trouvant pas la même énergie dans son successeur, Alexandre IV, les Guelfes s'arrêtèrent, tandis que le parti gibelin redoublait d'efforts pour reconquérir le terrain perdu, et que Manfred, délivré de son ardent antagoniste, redevenait maître de toutes les provinces qui lui avaient été enlevées.

En Lombardie la lutte continua, mais elle prit momentanément un autre caractère. Dégagé de toute contrainte par la mort de l'empereur Frédéric, Ezzelino de Romano avait donné un libre cours à ses passions. Ses crimes, les cruautés inouïes qu'il commettait et que toute l'Italie apprenait avec horreur, les trahisons constantes dont il payait les services de ses alliés, le firent prendre en exécution. Guelfes et Gibelins s'unirent pour le combattre, à la voix du pape, qui avait fait prêcher une croisade contre ce monstre. Son habileté et son courage militaire ne purent tenir enfin contre tant d'ennemis : blessé dans un combat (10), lorsque après avoir fait une tentative inutile pour surprendre Milan il se retirait avec son armée, il fut pris, et mourut peu d'heures après des suites de sa blessure, le 16 décembre 1259. Les croisés (11) marchèrent alors contre son frère, Albéric de Romano, po-

destat de Trévise, le firent prisonnier avec toute sa famille, et, malgré ses prières, le mirent à mort ainsi que tous ses enfants. Leurs cadavres, envoyés dans toutes les villes où la cruauté de cette famille s'était fait sentir, apprirent aux peuples que leurs longues tortures avaient enfin été vengées.

Malgré la mort d'Innocent IV, aucun changement n'était survenu à Florence. Les Gibelins, toujours éloignés du gouvernement, voyaient avec amertume leurs adversaires affermir de plus en plus leur domination : aussi résolurent-ils, en 1258, de sortir de l'état où ils étaient réduits ; mais leurs sourdes menées ayant été découvertes, le peuple les attaqua avec fureur. Vaincus après une résistance opiniâtre, ceux d'entre eux qui purent s'échapper vinrent à Sienne chercher un refuge. Parmi eux se trouvait Farinata des Uberti. Les Florentins envoyèrent aussitôt à Sienne réclamer auprès de cette république l'exécution du traité de 1254. Excités par les réfugiés, et jaloux de se venger des défaites qu'ils avaient éprouvées, les Siennois repoussèrent cette demande, et la guerre fut déclarée entre les deux républiques.

Pise et Sienne (12) étaient alors les deux seules villes importantes de la Toscane restées au pouvoir des Gibelins ; dans toutes les autres, les Guelfes, soutenus par les Flo-

rentins, s'étaient rendus maîtres du gouvernement. La nouvelle lutte qui allait s'engager était donc, en quelque sorte, une dernière partie tentée par les deux factions, et d'où dépendait entièrement le sort des Gibelins toscans : aussi ni l'une ni l'autre des deux cités rivales ne négligèrent aucun moyen de s'assurer la victoire.

La république de Sienne tourna naturellement ses regards vers Manfred, regardé à cette époque comme le chef du parti gibelin. Une députation lui fut envoyée pour implorer son secours ; elle s'adjoignit Farinata des Uberti, dont l'habileté semblait être un gage certain de succès. Arrivée à Naples, l'ambassade siennoise trouva Manfred occupé à rétablir l'ordre dans le royaume qu'il venait de reconquérir, et dont il avait usurpé la couronne, en profitant de la fausse nouvelle, répandue peut-être à son instigation, que son neveu Conradin était mort en Allemagne (13). Bien que ses affaires se fussent rétablies, Manfred avait trop à craindre encore pour détacher loin de lui une partie de son armée : aussi les députés siennois auraient-ils refusé le faible secours offert par ce monarque, sans Farinata des Uberti, qui leur persuada que malgré l'insuffisance d'un tel secours, on pouvait l'employer de manière à forcer bientôt Manfred de prendre une part plus grande à la défense de leur cause.

Florence, de son côté, fit un appel à tous ses alliés. Lucques, qui, de toutes les républiques italiennes, devait être la dernière à voir succomber son indépendance, et qui était destinée à payer un large tribut de grands hommes (14) à l'histoire du moyen âge, fut une des premières à la secourir.

Dès le commencement de l'année 1260, les Siennois assiégèrent Montalcino. Pour forcer l'ennemi à en lever le siège, l'armée florentine pénétra sur les terres de Sienne, dévastant tout sur son passage; puis, encouragée par la prise de Casole et de Menzano, elle vint asseoir son camp sous les murs de Sienne, en face de la porte Camuglia. L'armée siennoise, rappelée aussitôt, accourut au secours de la ville et attaqua le camp florentin. Le combat fut rude (15), et bien que les Guelfes restassent victorieux, leur armée eut tant à souffrir de sa victoire qu'elle se replia sur Florence, où elle rapporta pour trophée de ses succès la bannière de Manfred.

L'infatigable Farinata des Uberti profita habilement de cette circonstance pour presser plus vivement Manfred de venir au secours des Gibelins. Il lui rendit compte des insultes faites par la populace de Florence à son étendard; il lui montra la réputation de ses armes compromise par l'échec qu'elles venaient d'éprouver, et lui fit envisager

quelle serait la périlleuse situation du parti gibelin, s'il ne le secourait pas d'une manière efficace. Touché par ces considérations, le roi de Naples envoya aussitôt huit cents cavaliers allemands au secours des Gibelins.

Voyant alors les Siennois rassurés, et voulant profiter au plus tôt de l'ardeur qu'ils manifestaient, Farinata les décida à recommencer le siège de Montalcino, et parvint en même temps, par ses intrigues, à circonvenir deux des membres du gouvernement de Florence. A l'aide de deux frères mineurs, il leur persuada qu'une conspiration n'attendait pour éclater que le moment où une armée imposante se montrerait sous les murs de Sienne, et que la ville serait livrée aux Florentins. Abusés par les promesses des faux conspirateurs, les deux anciens entraînèrent la seigneurie à renouveler immédiatement les hostilités. Ce fut en vain que les nobles du parti guelfe combattirent, dans l'assemblée du peuple, un projet que les renforts envoyés par Manfred rendaient inopportun; en vain Cece des Gherardini éleva la voix à trois reprises différentes, malgré les amendes dont le frappait le conseil pour le forcer au silence : sa vieille expérience ne put prévaloir contre l'aveuglement et la passion du peuple. La résolution de la seigneurie fut sanctionnée, et l'armée florentine, renforcée par de nouveaux secours qui la portèrent à trente mille

combattants, s'achemina vers Sienne, sous prétexte d'aller ravitailler Montalcino.

Messire Uberto, général des Florentins, alla camper avec son armée dans la plaine de Monte-Aperto, située à six milles de Sienne, et enfermée entre la Bienne et la Malena, petites rivières tributaires de l'Arbia. Plusieurs jours se passèrent à attendre le signal promis par les prétendus conspirateurs ; mais voyant qu'aucun mouvement ne se manifestait en leur faveur, les Florentins commencèrent à se repentir de leur imprudence. Déjà ils se préparaient à la retraite, lorsque, le 4 septembre, les Siennois, sortant de la porte Sanviene, se ruèrent sur leur camp. Dès le commencement de l'action, une partie des Florentins, Gibelins de cœur et gagnés par Farinata des Uberti, abandonna ses rangs, et, passant du côté des Siennois, chargea avec eux les Guelfes. Bocca des Abati donna le premier l'exemple de la défection, en tranchant d'un coup de sabre le bras de Jacopo Vacca des Pazzi, porte-étendard de l'armée florentine. A la vue de cette trahison, une partie des Guelfes prit la fuite ; l'autre, se serrant autour du Carroccio (16), se fit massacrer en le défendant courageusement. Bientôt il n'y eut plus de combat, mais la plaine de Monte-Aperto devint une véritable boucherie, dans laquelle dix mille hommes environ de l'armée guelfe furent taillés en pièces.

Les conséquences de cette victoire furent immenses : frappés de terreur, les Guelfes abandonnèrent les villes qu'ils gouvernaient ; dans Florence même, ce parti, incapable de lutter encore après le coup terrible qui venait de le frapper, se condamna à l'exil, et la république de Lucques vit arriver dans ses murs, de tous les points de la Toscane, les familles éplorées de cette grande faction guelfe, dont, quelques jours auparavant, la puissance semblait être si fortement consolidée. Les Lucquois, qui devaient un jour renouveler les blessures du peuple florentin dans les plaines d'Altopascio (17) et de Montecatini (18), secoururent en fidèles alliés tous ces malheureux exilés, et ne les abandonnèrent que lorsque, contraints par la force des armes, ils se virent eux-mêmes obligés de s'allier au parti vainqueur.

Le pape, effrayé de l'ascendant que donnait à Manfred l'appui de toute la Toscane, eut recours aux moyens les plus violents pour combattre l'ennemi qui l'enlaçait de toutes parts, et fit prêcher une croisade contre ce prince, sous prétexte qu'il favorisait les ennemis de la foi en entretenant des Sarrasins dans son armée, et en protégeant leurs colonies dans la Sicile et dans les Abruzzes. Mais ce moyen extrême aurait eu peu d'efficacité si Urbain IV, succédant (19) à Alexandre IV, n'avait pas appelé au trône

de Naples un compétiteur capable, par sa propre puissance, de disputer à Manfred la couronne qu'il avait usurpée.

Si le règne d'Urbain IV fut de courte durée, du moins il est signalé dans l'histoire par un grand fait politique, la participation donnée, par ce pape français, à ses compatriotes, dans les affaires d'Italie; et c'est peut-être au gain de la bataille de Monte-Aperto par les Gibelins que l'on doit attribuer la ligne adoptée alors par la cour de Rome.

La ville de Florence elle-même fut au moment de disparaître de la surface de l'Italie. Réunis à Empoli, dans une espèce de parlement fédératif sous la présidence du comte d'Anglone, vicaire de Manfred, les chefs gibelins des différentes cités de la Toscane se demandèrent si cette ville de Florence, imbuë de l'esprit guelfe et si menaçante naguère, ne devait pas être détruite de fond en comble.

Alors, à la place des chefs-d'œuvre que l'on admire dans cette ville, à la place de ces monuments d'une architecture si imposante, élevés par la république à mesure que sa destinée glorieuse la rendait plus puissante; au lieu de trouver dans Florence le berceau de tant d'hommes célèbres par leur génie, on n'aurait plus rencontré, sur les bords de l'Arno, que des ruines abandonnées, et dont la vue eût fait naître peu de regrets dans l'esprit des archéo-

logues. Peut-être le grand poète, fondateur de la littérature moderne, n'aurait pas accompli son œuvre; peut-être les sciences, les lettres, les arts, ne trouvant pas pour les protéger la grande famille des Médicis, ne se seraient développés qu'avec des difficultés inouïes, dans le sein d'une société fondée sur d'autres principes. Mais la pacification de la Toscane devenait un fait accompli, les derniers germes de discorde étaient détruits, et cette contrée centrale de l'Italie, reprenant l'antique constitution des Étrusques, eût opposé, par sa masse compacte, une barrière aux invasions qui par la suite ravagèrent l'Italie. La Providence en avait décidé autrement, et, pour sauver Florence, elle se servit du même homme qui, par son énergie et son habileté, avait mis son existence en péril.

Pendant cette période de l'histoire italienne, le nom de traître ne peut stigmatiser que les hommes qui, semblables à Bocca des Abati, attendaient l'heure du combat pour plonger leur épée dans le sein de ceux qui les regardaient comme amis; il ne doit pas s'attacher à la mémoire des vaincus du moment, qui, bannis par un parti politique, allaient, dans leur exil, recruter des forces chez les partisans de leur foi politique, afin de ressaisir l'autorité dans leur ville natale. Une distinction que la politique et la saine morale nous feraient repousser aujourd'hui, comme contraire

à la dignité et aux devoirs du citoyen, doit être faite pour les hommes de cette époque; car il y a toujours en eux deux êtres politiques, le citoyen municipal et le citoyen guelfe ou gibelin : celui-ci appartenant à une secte politique dont les ramifications s'étendaient sur le sol entier de l'Italie; celui-là faisant partie d'une famille dont il devait protéger l'existence, et au sein de laquelle il devait chercher à faire triompher les principes de la faction dont il était membre.

Farinata des Uberti offre un exemple frappant de cette double pensée patriotique, qui dirigeait alors les actions des citoyens. Du fond de son exil à Sienne, il alimente par ses intrigues la guerre qui doit écraser ses adversaires; dans l'assemblée d'Empoli, il sauve d'une ruine complète sa ville natale, par la puissance de sa parole et par l'ascendant de son esprit. Peut-être est-ce avec raison que les Gibelins l'accusèrent, par la suite, de tous les maux qu'entraîna pour eux la conservation de Florence; mais on doit reconnaître qu'en s'opposant à la destruction de cette ville, ce grand homme obéit à une noble impulsion, à un saint amour de sa patrie, et que les forces acquises dans ce moment par le parti gibelin étaient bien propres à l'abuser sur les conséquences de la résolution qu'il fit adopter.

Les deux républiques, dont la lutte venait de préoccuper l'Italie, se retrouvèrent bientôt en présence par le renversement des Gibelins à Florence, et poursuivirent leurs destinées avec des fortunes diverses. Sienne, fidèle à la maison de Souabe, envoya au jeune Conradin cent mille florins d'or pour l'aider à reconquérir son royaume. Ce fut dans ses murs que ce prince infortuné apprit le premier succès obtenu par ses armes à Ponte-a-Valle, dans le val d'Arno supérieur; succès qui enflamma encore plus son courage et l'ardeur de tous les Gibelins. Mais bientôt les espérances de Conradin furent détruites dans les champs de Tagliacozzo, où, le 23 août 1268, il fut battu par les Angevins, fait prisonnier, et peu après porta sur l'échafaud cette même tête que ses partisans croyaient déjà voir ornée de la couronne des Deux-Siciles. La nouvelle de cette défaite plongea le parti gibelin de la Toscane dans la plus grande détresse. Pise et Sienne furent les seules villes qui osèrent refuser d'arborer l'étendard de la maison d'Anjou. Sienne même, ayant recueilli les débris de l'armée de Conradin, en confia le commandement à Provenzano Salvani, et déclara la guerre à Florence. Mais cette levée de boucliers lui fut fatale, et le 11 juin 1269, cette armée fut anéantie sur les bords de l'Elsa, ce qui fit perdre à la république de Sienne la prépondérance que la victoire

de Monte-Aperto lui avait acquise dans la Toscane. A la suite de ces revers, les Siennois furent obligés de payer six mille onces d'or au vicaire de Charles d'Anjou, pour obtenir grâce et protection de la part de ce redoutable prince.

A partir de cette époque, les dissensions intestines paralysèrent le développement de la puissance des Siennois, dont l'histoire, jusqu'à la fin du ^{xv}^e siècle, n'est plus qu'une longue et pénible série d'intrigues, de proscriptions, de massacres. Au milieu de ce chaos, aucun grand caractère, aucune vaste intelligence ne fixe les regards ; mais la soif du pouvoir descend jusque dans les classes les plus infimes de la société. Les Siennois se divisent en castes, qui, sous les noms de Grands, de Nobles, Mont des Gentilshommes, Mont du Peuple, Mont des Neufs, Mont des Réformateurs, s'arrachent le droit de puiser à pleines mains dans les trésors de la ville.

Ce fut en vain qu'à différentes époques les papes ou les souverains étrangers essayèrent de pacifier cette ville turbulente : à la première occasion qui semblait favorable à l'un ou l'autre des partis, les haines reparaissaient aussi vivaces et aussi ardentes que par le passé. Des inimitiés de famille à famille se mêlaient à ce dédale de rivalités, et augmentaient encore la violence des persécutions poli-

tiques. A ces calamités vinrent se joindre d'autres fléaux, communs à toute l'Italie. La peste exerça ses ravages à Sienne, et, vers le milieu du XIII^e siècle, les condottieri commencèrent à dévaster la péninsule italienne et à faire trembler les diverses républiques de la Toscane. Sienne fut une des premières à ressentir les pernicioeux effets de cette organisation militaire, qui non-seulement causait la ruine de ces pays, mais éteignait encore l'esprit guerrier des populations, en leur faisant perdre l'habitude des armes, et en livrant ainsi les villes et les campagnes presque sans défense à une soldatesque effrénée.

Tant de maux n'empêchaient pas le commerce, particulièrement celui des laines, de prospérer dans la république de Sienne, et les richesses des habitants leur inspirant le goût du luxe, on vit s'élever des monuments dignes d'être cités parmi les plus splendides créations de l'art. D'habiles artistes décoraient les édifices publics, et jetaient ainsi les fondements de cette école siennoise, remplie d'imagination et de sentiment, qui devait un jour donner presque un rival à Raphaël dans la personne de Gio Antonio Razzi de Vergelle, surnommé le Sodome. Les sciences trouvaient aussi un asile dans ses murs, ensanglantés à chaque instant par les partis, et les difficultés survenues en 1321 à Bologne, entre le gouvernement de la ville et

l'université, refoulant vers Sienne une jeunesse studieuse et d'éminents professeurs, furent les premières causes qui amenèrent, en 1357, la fondation définitive de la célèbre université de Sienne.

Cependant les troubles continuels de cette république devaient avoir de fatales conséquences pour sa prospérité. Elles commencèrent à se faire sentir plus spécialement après 1384, lorsque, par suite d'une de ses fréquentes mutations de gouvernement, le peuple ayant chassé le Mont des Réformateurs, près de quatre mille artisans furent exilés, et s'établirent par la suite dans les lieux où ils avaient trouvé un asile, plutôt que de profiter de l'amnistie qui les rappelait dans leur patrie.

Vers la fin du ^{xiv}^e siècle, les Siennois, aveuglés par leur haine contre les Florentins, se jetèrent dans les bras de Jean Galéas Visconti, comte de Virtù et duc de Milan; un lieutenant de ce dernier vint, le 1^{er} janvier 1400, résider à Sienne, pour y gouverner au nom de son maître, collectivement avec la seigneurie et le capitaine du peuple. Presque toute la Toscane s'était alors livrée à ce prince habile; les Florentins seuls lui résistaient avec courage, et le forcèrent à signer un traité en 1389. Un de leurs ambassadeurs, interpellé sur les garanties réciproques que devaient donner les deux parties contractantes, répondit

fièrement : « Que l'épée soit la garantie qui rende la paix durable, maintenant que Galéas connaît par expérience notre force et nous la sienne. »

La mort du duc de Milan, en 1402, rendit l'indépendance aux villes qui s'étaient placées volontairement sous son joug. Sienne attendit jusqu'en 1404, avant de renvoyer le lieutenant du duc. A cette époque, la paix ayant été conclue de nouveau avec Florence, les Siennois purent songer à reconquérir tous les châteaux qui s'étaient révoltés contre la commune. Cette nouvelle alliance des Siennois et des Florentins fut d'un grand avantage pour ces derniers; car, fidèle au traité, la république de Sienne refusa d'entrer en accommodement avec Ladislas, roi de Naples, et fit échouer l'entreprise de ce monarque contre Florence, en supportant avec constance les dégâts causés par les troupes de ce souverain, surnommé par les Toscans le Roi gâte-grain.

Cette union des deux républiques ne fut pas de longue durée. Après la mort de Ladislas, la guerre recommença vers la fin du pontificat de Martin V; pontificat illustré par la bulle que ce pape rendit en faveur des juifs, et qui témoigne des progrès faits par l'esprit humain, malgré les guerres continuelles qui ensanglantaient l'Europe.

Ce fut par de semblables secousses que la république

de Sienne arriva haletante au commencement du xvi^e siècle, époque à laquelle un homme d'une prudence consommée, d'un esprit vaste et profond, d'un courage inébranlable, surgit au milieu des guerres civiles, et revint de l'exil pour donner à cette malheureuse cité un moment de repos. Membre du Mont des Neuf, Pandolfo Petrucci parvint à se former une espèce de pouvoir suprême, sous le titre de Protecteur, et à le transmettre à ses descendants. C'est ainsi que, dans presque toute l'Italie, les républiques, fatiguées de convulsions intestines, semblaient faire bon marché de leur indépendance, en se rangeant sous les lois de leurs citoyens les plus capables. Déjà Florence s'était en quelque sorte habituée à la domination des Médicis, et il avait fallu toute la faiblesse de Pierre, fils de Côme, Père de la patrie, pour qu'elle échappât quelques années encore à sa destinée. Gênes voyait de jour en jour la grandeur des Doria étendre un voile sur ses vieilles traditions républicaines. Venise seule, grâce à l'admirable et terrible constitution qui la régissait, pouvait, sans trembler pour sa liberté, contempler la gloire de ses patriciens. Pandolfo Petrucci sut conserver son influence dictatoriale jusqu'à sa mort; mais peu après, les héritiers de sa puissance, inhabiles à diriger les affaires, laissèrent échapper le pouvoir, et la république retomba

dans les mêmes convulsions auxquelles Pandolfo Petrucci avait su l'arracher.

A cette même époque, les grandes monarchies européennes, délivrées des entraves de la féodalité, s'étaient peu à peu fortifiées par une meilleure administration. Elles avaient convoité cette riche terre de l'Italie, qui, malgré ses commotions continuelles, était restée jusqu'alors le centre du commerce et des arts. La France, gouvernée par un prince audacieux, avait tiré l'épée pour résister à la puissance de plus en plus menaçante de Charles-Quint, et bien que vaincu à Pavie, François I^{er} ne perdait pas l'occasion de susciter des embarras à son dangereux rival. La réforme religieuse, qui grandissait de plus en plus dans le nord de l'Allemagne, vint mettre un terme aux rivalités de la papauté et de l'empire. Ce fut à Bologne que Charles-Quint et Clément VII conclurent la paix. Longtemps persécuté, et réduit aux dernières extrémités par les armes victorieuses de l'empereur, le pape se vit réintégré par lui dans toute son autorité; il obtint même, pour rétablir dans Florence sa famille et lui en assurer à jamais la possession, le secours des troupes qui peu auparavant avaient saccagé Rome. Désormais il n'y eut plus en Italie ni Guelfes ni Gibelins, mais des Impériaux et des Français.

La malheureuse paix de Cambrai liait la France et laissait Florence livrée à ses propres forces. Néanmoins la seigneurie ne perdit pas courage, et s'apprêta à lutter contre les ennemis; tous les véritables amis de la liberté unirent leurs efforts pour repousser l'asservissement, et forcèrent par leur courageuse attitude les partisans des Médicis à dissimuler leur espérance. A cette heure de danger, une ardeur martiale, presque éteinte dans cette ville commerçante, vint enflammer la jeunesse : on vit se former, dans le sein de la cité, des corps de troupes urbaines dont la valeur ne le cédait en aucune manière aux vieilles bandes espagnoles. Les artistes fameux de Florence, qui ne semblaient destinés qu'à jeter par leurs œuvres un lustre pacifique sur la république, firent servir leur talent à la défense de la patrie. Le grand Michel-Ange répara un moment de faiblesse en revenant fortifier une des portes de la ville. Benvenuto Cellini, quittant ses travaux délicats, et se rappelant s'être vanté d'avoir pointé le canon dont le coup frappa le connétable de Bourbon, sous les murs de Rome, voulut présider aux fortifications d'une autre partie de la ville. Un Martelli, avide de gloire, allait dans le camp ennemi combattre en champ clos un Florentin servant dans l'armée du pape; partout enfin, dans les terres de la république, en courait aux armes.

Mais l'heure marquée par la Providence était arrivée : aussi, malgré une longue résistance, malgré les efforts de Feruccio, qui de marchand était devenu, à force d'intrépidité, général de la république, et qui périt assassiné dans le même combat où le prince d'Orange, général en chef des Impériaux, perdit la vie, Florence, trahie par Malatesta Baglioni, fut obligée de se soumettre, et d'accepter les changements qu'il plut à l'empereur d'introduire dans sa constitution politique.

Alexandre des Médicis, aimé à l'égal d'un fils par Clément VII, bien que la mulâtresse à laquelle il devait le jour pût lui compter deux autres pères également probables, Laurent des Médicis, duc d'Urbin, et un muletier, fut nommé par l'empereur chef de la république. Il ne tarda pas à faire exécrer son gouvernement, par les vengeances qu'il exerça contre le parti opposé à sa maison ; ces vengeances une fois accomplies, il lui fut facile de se défaire des hommes qui avaient puissamment secondé son élévation, et dont le crédit portait ombrage à sa politique soupçonneuse. Philippe Strozzi, dont le mariage avec une Médicis avait été un lien de rapprochement momentané entre ces deux familles rivales, fut l'un de ceux qu'il poursuivit avec le plus d'acharnement.

Ce dernier réunissait en effet tout ce qui pouvait rendre

un homme redoutable au nouveau duc. Doué d'un esprit actif et entreprenant, il avait reçu, comme tous les citoyens distingués de la république, une éducation forte, dont il avait retiré de grands fruits. Ses immenses richesses, habilement employées, lui avaient formé une nombreuse clientèle, que les mécontents du nouvel ordre de choses grossissaient chaque jour. L'ambition personnelle qui lui avait fait braver la puissance de Soderini et les lois de son pays, lors de son mariage avec la fille de Pierre des Médicis, l'avait attaché pour quelque temps à la fortune de la famille naguère exilée, aujourd'hui toute-puissante; mais le mécontentement toujours croissant des citoyens lui fit rêver une position plus haute. Les soupçons dont il se vit l'objet le poussèrent plus rapidement sur la pente où il se trouvait déjà entraîné, et cachant ses projets sous le masque de son affection aux anciennes formes de gouvernement de sa patrie, il se déclara bientôt l'ennemi acharné d'Alexandre. Habile à profiter de toutes les circonstances, il vint en France lors du mariage de Catherine des Médicis avec le duc d'Orléans, y laissa son fils Pierre, puis se rendit à Naples, où les réfugiés florentins imploraient de Charles-Quint la liberté de leur patrie. Trompé dans ses espérances du côté de l'empereur, il se réfugia à Venise, d'où il dirigeait tous les complots qui

éclataient en Toscane contre le gouvernement du duc, et entretenait une active correspondance avec son fils Pierre. On trouvera dans l'appendice de cet ouvrage plusieurs lettres intéressantes que le duc de Strozzi a bien voulu me permettre d'extraire de ses archives, et qui caractérisent parfaitement la position de la famille Strozzi. (Voir l'Appendice, lettres 1, 2, 3, 4.)

La fin tragique d'Alexandre vint surprendre les exilés au milieu de leurs sourdes menées. Rien n'était préparé pour profiter du crime qui venait de plonger Florence dans la stupeur, et le peuple, en apprenant la mort de son premier maître, ne se livra à aucune de ces réactions qu'on pouvait attendre d'une populace turbulente et jusqu'alors si fortement éprise de sa liberté. L'enthousiasme, au contraire, fut extrême parmi les exilés. Lorenzino des Médicis, dont l'âme sanguinaire et corrompue avait adopté l'idée de ce meurtre comme elle adoptait toutes les missions honteuses de l'homme qu'il frappa, fut proclamé parmi eux un Brutus. Philippe Strozzi, aveuglé par sa haine, lui demanda la main de ses deux sœurs pour deux de ses fils.

L'élection de Côme I^{er}, fils de Jean de Médicis, dit des Bandes noires, habilement conduite par Francesco Vettori, Guicciardini, Roberto Acciajuoli et Matteo Strozzi, donna

pour maître à la Toscane un de ces hommes doués de tous les talents propres à affermir sur le trône une dynastie, à fonder et étendre un nouvel État; mais qui lèguent à la postérité, en même temps que la gloire qui s'attache à des qualités si brillantes, le souvenir de leurs passions haineuses, de leurs débauches et de leurs crimes. Impénétrable dans ses projets, défiant, souple, tenace dans ses résolutions, habile à cacher ses manques de foi; ne reculant jamais devant l'emploi des moyens les plus criminels pour arriver à son but; studieux, admirateur des beaux-arts, savant chimiste, il y a du Néron, du Louis XI, et du Côme des Médicis, Père de la patrie, dans ce prince qui réussit, dès le commencement de son règne, à déjouer les intrigues ourdies contre sa puissance, et à repousser plus tard par la force les agressions de ses adversaires.

Fort de l'appui de François I^{er}; trompé sur les dispositions actuelles du peuple florentin par l'histoire de leurs dissensions politiques et leurs héroïques efforts lors du siège de Florence; aveuglé par les illusions que se font trop souvent les bannis, Philippe Strozzi ne tarda pas à tomber au pouvoir de Côme, après s'être avancé jusqu'à Montemurlo, dans la province de Pistoie. Son fils Pierre, battu par Alexandre Vitelli, général de l'empereur, ne put

arracher son père à sa malheureuse destinée. Conduit et renfermé dans la citadelle de Florence, il fut, pendant quelque temps, possible à Philippe Strozzi de se faire illusion sur son sort. Les lois de la guerre, telle qu'on la pratiquait alors, le faisaient la propriété de Vitelli, qui avait engagé sa parole de lui conserver la vie : le prix de sa rançon semblait donc être la seule difficulté qui dût s'opposer à sa mise en liberté. Mais il était d'une trop grande importance qu'un homme aussi influent parmi les exilés ne pût jamais se trouver en position de troubler son gouvernement, pour que Côme consentît à le voir rester dans les mains de Vitelli : une active négociation s'entama auprès de Charles-Quint, afin d'en obtenir l'ordre de faire remettre au duc de Florence la personne de Strozzi, en échange d'une rançon égale à celle que pouvait offrir le prisonnier. Du fond de son cachot, Strozzi faisait de nombreux efforts à la cour de Madrid, et l'empereur, désireux de s'assurer de la fidélité du duc de Florence, tenait la sentence en suspens. Bientôt pourtant le prisonnier put s'apercevoir que sa cause était perdue. Le 29 novembre 1537, il adressa au cardinal Salviati la lettre publiée dans l'appendice de cet ouvrage. (Voir Appendice, lettre 3.) Ce document curieux, copié sur l'original déposé dans les archives de la famille Strozzi,

•

accuse les angoisses de Philippe. On voit qu'il ne compte guère que sur la clémence de Côme; son courage, abattu par une longue détention, ne lui fait même plus envisager comme indigne de lui, l'un des chefs de la république florentine bannie, d'avoir recours à la prière. Toutefois, Philippe Strozzi ne tarda pas à surmonter cette faiblesse d'un moment, bien excusable sans doute chez un homme accablé d'aussi grands revers, et peu après, il évita aux ministres de Côme un nouveau crime, en mettant lui-même fin à ses jours; mais avant de rendre le dernier soupir, il traça avec son sang, sur les murs de sa prison, ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Cet appel suprême de Philippe Strozzi ne fut pas sans écho en Toscane : son fils, Pierre Strozzi, animé du désir de venger la mort de son père et les injures faites à sa famille, voua sa vie à traverser Côme dans toutes ses entreprises, et à rendre à sa patrie son antique liberté. Destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, Pierre avait reçu une éducation distinguée : aussi conserva-t-il, au milieu des tribulations de sa vie, le goût de la littérature et des auteurs latins. Brantôme dit avoir lu une traduction en grec des Commentaires de César, suivie d'addi-

tions en latin à l'usage des chefs d'armée, écrite par cet illustre Florentin, dans les moments perdus que lui laissaient les intrigues politiques ou les travaux de la guerre. Le chapeau de cardinal lui ayant été refusé, il quitta l'état ecclésiastique et prit du service en France, où la vive amitié de sa cousine, femme du dauphin, lui assurait une précieuse protection. Pierre Strozzi ne tarda pas à se faire remarquer par son audace et par son talent pour les affaires. La connaissance des hommes et des choses de l'Italie lui donna un grand ascendant dans les conseils du roi ; son esprit brillant et enjoué le rendit cher à ses maîtres. Brantôme nous a conservé, dans ses mémoires, divers traits pleins d'originalité de cet homme célèbre. Après la mort de son père, il fut regardé par les Florentins exilés comme leur chef, et reçut d'eux le nom de Protecteur de la république. Attentif à saisir toutes les occasions propres à favoriser ses projets de vengeance, il trouva dans la ville de Sienne un puissant auxiliaire, et se vit sur le point d'atteindre à son but, grâce aux événements survenus dans cette république.

En effet, pendant que Florence succombait sous les armes de Charles-Quint, et que les Médicis s'y établissaient en souverains, Sienne, aveuglée sur les conséquences de son union avec l'empereur, aidait de tout son pouvoir à

l'asservissement de son antique rivale. Les luttes intestines se perpétuaient néanmoins dans cette malheureuse cité : aussi amenèrent-elles enfin les Siennois à recevoir dans leurs murs le duc d'Amalfi, envoyé par l'empereur comme gouverneur, et qui était chargé de s'entendre, pour le gouvernement de la ville, avec le conseil des Huit, nommé par les quatre Monts, du Peuple, des Gentilshommes, des Réformateurs, et des Neufs. L'empereur vint lui-même à Sienne, le 24 avril 1535, et, pendant le court séjour qu'il fit dans cette ville, confirma tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs à la république. Ces faveurs impériales calmèrent momentanément l'irritation qu'avait fait naître la présence d'un étranger, commandant presque en maître dans Sienne; mais bientôt des plaintes de plus en plus vives assaillirent l'empereur.

La situation topographique de Sienne, d'où l'on pouvait menacer à la fois Rome et Florence, était trop importante pour que Charles-Quint consentît à lui rendre son entière liberté. Les papes et les nouveaux ducs de Florence convoitaient, chacun de leur côté, la conquête de cette république, dont le territoire vaste et fertile eût fourni un notable accroissement à leur puissance. Néanmoins, en 1541, Charles-Quint, cédant aux sollicitations des Siennois, rappela le duc d'Amalfi, et envoya Niccolò

Grauvola et Sfrondato pour le remplacer. En 1543, Jean de la Luna vint les relever dans leur mission difficile. A peine installé, le nouveau gouverneur commit la faute de se poser en quelque sorte en chef de parti, ce qui compromit à la fois sa personne, la tranquillité publique, et la dignité de l'empereur. Le Mont des Neufs se groupa autour de lui, et fort de son appui, ne tarda pas à lui attirer la haine du reste des citoyens. Oubliant de vieilles rancunes pour résister à leurs adversaires communs, les autres ordres se réunirent, et, le 7 février 1545, attaquèrent les amis du gouverneur. Poursuivi, puis bloqué dans le palais Piccolomini, qu'il occupait, Jean de la Luna fut obligé de capituler, et de se retirer hors de la ville avec ceux de ses partisans qui s'étaient réfugiés dans son palais.

A la suite de ce mouvement populaire, on institua un nouveau conseil de gouvernement composé de dix membres, trois pour le Mont du Peuple, trois pour celui des Réformateurs, trois pour celui des Gentilshommes, et un capitaine du peuple. Aussitôt que l'empereur apprit l'affront que son représentant avait subi à Sienne, il y envoya messire François Grasso de Milan. Ce dernier déclara aux Siennois que son maître, profondément affecté des excès qui avaient eu lieu, et désirant conserver la paix

dans une république à laquelle il portait un si vif attachement, demandait que la ville acceptât et défrayât une garnison de trois cents soldats espagnols, et rouvrit ses portes au Mont des Neufs. Cette proposition ayant été repoussée avec dédain, François Grasso sortit de la ville au milieu des huées du peuple. L'empereur, après avoir laissé aux esprits le temps de se calmer, envoya, en 1548, don Diego Urtado de Mendoza à Sienne. Le nouveau gouverneur réforma le gouvernement, et fit nommer un conseil composé de quarante-cinq membres, choisis dix par dix dans les Monts du Peuple, des Gentilshommes, des Réformateurs, et des Neufs, auxquels il fit rendre leurs droits politiques; la nomination des cinq autres membres resta un des privilèges du gouverneur. Maître alors des décisions du conseil, il fit accepter une garnison de trois cents Espagnols payée par la ville, et l'augmenta de six cents soldats destinés à protéger sa personne, et soldés par la chambre impériale de Milan.

C'est à cette époque que se rapporte la chronique du renvoi des Espagnols. Cette chronique, écrite en assez mauvais style, a du moins l'avantage d'initier parfaitement le lecteur à la situation des Espagnols à Sienne, aux mœurs de l'époque, à l'activité des intrigues que la France ourdissait en Italie, pour détacher les peuples de

leur alliance avec l'empire. La conjuration qui vint renverser les projets de Charles-Quint sur Sienne peut être regardée comme l'une des plus remarquables qui aient jamais éclaté. Le secret, connu de tant de citoyens, et si religieusement gardé, l'union d'éléments si divers, le soulèvement général de tous les citoyens, couronnèrent dignement la longue préparation de cet événement, conduit avec une patience, une astuce, une fermeté et une présence d'esprit admirables par le chevalier Amerighi. Il faut remonter jusqu'aux Vêpres siciliennes pour trouver un exemple analogue.

A partir de cette époque, les trois chroniques du renvoi des Espagnols, de la campagne de Pierre Strozzi dans le Valdinievole et de la déroute de ce capitaine près de Marciano, forment, avec la partie des mémoires de Montluc qui traite du siège de Sienne, une histoire complète des événements qui se succédèrent, sur ce point de l'Italie, jusqu'à la chute définitive de la république siennoise. Le rôle que la France joua dans ce drame fait rentrer tout ce qui se passa alors en Toscane dans le domaine de l'histoire de France : j'ai donc pensé que la traduction de ces chroniques italiennes pouvait offrir un double intérêt, en ce qu'elles remplissent le vide laissé dans les mémoires de Montluc, exclusivement relatifs au siège de

la ville, et en ce qu'elles nous montrent les efforts des réfugiés florentins pour l'affranchissement de la Toscane.

Dans les deux récits de Roffia, nous voyons Pierre Strozzi, ardent à poursuivre son œuvre de vengeance, combattre pour sauver Sienne menacée par Côme des Médicis, et porter la guerre sur les terres mêmes de ce prince, dont en même temps on cherchait à soulever les peuples.

La marche hardie de Strozzi, traversant Sienne, et glissant entre les mains du marquis de Marignan, qui le croyait renfermé dans la ville, parcourant la Toscane, et allant sur les frontières lucquoises chercher les secours qui lui arrivaient de la Mirandole, est une des plus habiles et des plus heureuses manœuvres qu'un général ait exécutées en Italie, terre devenue en quelque sorte un champ d'étude pour tous ceux qui rêvent la gloire des armes. Dans ce récit, on peut voir quelle différence existait entre les deux armées. La férocité des compagnons de Fernand Cortez se retrouve dans les cruautés exercées par les soldats du marquis de Marignan sur le territoire siennois, et, quoique écrit par un partisan des Médicis, le même récit contient la narration d'un fait honorable pour un officier de l'armée française. La présence de la nouvelle armée recueillie par Strozzi ne put tirer les Flo-

rentins de leur léthargie; d'ailleurs, les vrais amis de la liberté voyaient peut-être dans Strozzi un homme combattant au nom de la liberté pour renverser un ennemi personnel, et aspirant en secret au pouvoir suprême. D'un autre côté, l'activité de Côme, ses habiles intrigues, la supériorité de son esprit, imposaient aux mécontents: ses sujets ne remuèrent donc pas, et Strozzi, forcé de retourner sur les terres de Sienne, y fut poursuivi par le marquis de Marignan.

Le second récit de Roffia nous fait assister à la dernière tentative de Strozzi pour dégager Sienne. Mais ici ce ne sont plus des lauriers que va cueillir l'heureux Italien, commandant au nom de Henri II: ses talents, sa valeur, deviennent impuissants contre la trahison qui s'est glissée dans son camp; sa cavalerie se débande sans combattre, et les plaines de Marciano s'abreuvent de sang français. Strozzi lui-même, dangereusement blessé, est transporté à Montalcino, et bientôt Sienne voit l'armée victorieuse se répandre de nouveau autour de ses murs. Désormais, il n'est plus de ressource pour la ville que dans la pitié de ses ennemis ou dans l'ardent amour de ses citoyens pour la liberté. Les Siennois ne balancent pas, et jurent de défendre l'indépendance de leur bannière, suspendue auprès de la bannière royale de France aux tours de

l'hôtel de ville. L'héroïque défense de Metz par le duc de Guise avait enfanté, dans ces temps chevaleresques, la plus vive ardeur chez tous les gentilshommes français. Montluc, guerrier illustre, dont la vieillesse fut entachée par la cruauté qu'il déploya pour pacifier la Guyenne, envoyé pour défendre Sienne, trouva, malgré la maladie qui le consumait, l'énergie et l'adresse nécessaires pour maintenir les Siennois dans leur courageuse résolution, et pour résister à toutes les tentatives des Espagnols. Ses mémoires nous apprennent toutes les particularités de ce siège célèbre. On ne peut lire sans se sentir ému les pages qu'il consacre à honorer l'ardeur martiale des femmes siennoises, qui, voulant concourir à la défense de leur patrie, se divisèrent en trois compagnies, de mille dames chacune, commandées par les dames Forteguerra, Piccolomini et Livia Fautta; puis, s'armèrent de piques, de hottes, de pelles, de fascines, et coururent travailler sans relâche aux fortifications. Ces nobles élans des malheureux Siennois ne devaient porter aucun fruit. Strozzi, impuissant depuis sa défaite, travaillait à Montalcino à réparer son désastre, mais ne pouvait distraire le marquis de Marignan du siège. Tous les jours, les vivres devenaient plus rares dans la malheureuse cité, que les habitants de la campagne n'osaient plus approvisionner,

tant la cruauté du marquis de Marignan avait surchargé de cadavres les arbres environnants. Bientôt les habitants, réduits à la plus dure famine, furent contraints de capituler, et Montluc, n'espérant plus de secours de la France, abandonna une ville qu'il avait défendue avec une honorable opiniâtreté.

Les plus notables habitants de Sienne se réfugièrent alors à Montalcino, où Strozzi créa un simulacre de république siennoise, qui refusa, quelques années encore, de reconnaître les nouveaux droits conquis par Côme sur leur patrie, et arrachés par son habile politique à l'empereur Charles-Quint. Ce fut dans cette ville, qui servit si souvent de prétexte aux attaques des Florentins, que la vieille république de Sienne rendit son dernier soupir.

A ce suprême moment, les magistrats siennois déployèrent un courage digne du peuple qui, pendant tant de siècles, avait su conserver son indépendance. Refusant de reconnaître le traité fait par les Siennois, et qui plaçait l'État de Sienne sous la protection du duc Côme, ils répondirent aux envoyés de ce prince que « la république était là où se trouvait le sénat, et qu'ils regardaient comme non advenu tout traité fait sans leur participation. »

Malgré la fierté de ces paroles, la cité de Montalcino

ne put protéger que peu de temps encore les derniers débris de la république siennoise, et au mois d'avril 1559, la Toscane, entièrement pacifiée, obéissait aux lois de la nouvelle famille ducale, qui, par son extinction, à la mort du grand-duc Jean Gaston de Médicis, au XVIII^e siècle, devait léguer cette belle contrée à l'administration paternelle et éclairée de la branche impériale de la maison de Lorraine, régnant actuellement sur la patrie de Farnata des Uberti.

1

1

1

NOTES.

(1) L'ouvrage publié à Sienne, en 1844, par M. Porri, est intitulé *Miscellanea istorica sanese*. Il se compose : 1° d'une dédicace, dans laquelle il offre à ses compatriotes le fruit de ses recherches ; 2° d'observations préliminaires sur les différentes parties de l'ouvrage ; 3° du premier livre de l'*Histoire de Sienne*, par Marc-Antonio Bellarmati, docteur et patricien de Sienne ; 4° de la chronique de Montaperto, tirée des chroniques recueillies par Domenico Aldobrandini ; 5° de la chronique de Montaperto, écrite par Niccolò Ventura ; 6° enfin d'une dissertation fort savante et fort étendue sur les monnaies de Sienne. Le corps complet de l'ouvrage forme un volume petit in-8°.

(2) Le manuscrit de Niccolò Ventura est déposé à la bibliothèque de Sienne, dans la salle des Mss., cod. 1, VII, 12. C'est un petit

in-4°, écrit sur papier commun. La moitié inférieure des pages est remplie par de mauvaises miniatures, qui font peu d'honneur au talent de Ventura; néanmoins elles sont intéressantes, en ce qu'elles reproduisent exactement les costumes du temps et les bannières de toutes les troupes de Sienne, parmi lesquelles on retrouve presque constamment celle de la maison d'Anjou, à l'époque où cette famille occupait le trône de Naples. Fort étonné de voir figurer cette bannière parmi les drapeaux siennois, j'interrogeai à ce sujet M. Porri et M. Gaetan Milanesi, un des conservateurs de la bibliothèque, dont l'obligeance égale la profonde érudition; mais je ne pus obtenir d'eux aucun renseignement sur cette singularité. Je cherchai alors dans le manuscrit la bannière de Manfred, et ne la découvrant nulle part, je fus conduit à penser que Ventura, sans se rendre compte de l'erreur qu'il commettait, avait fait entrer dans ses dessins la bannière de la maison d'Anjou, régnant de son temps sur le trône de Naples, à la place de celle de la maison de Souabe. Je dois prévenir le lecteur que, dans la traduction qu'il va lire, je me suis permis de supprimer quelques-unes des trop fréquentes répétitions dont le texte original est surchargé, et qui n'ajoutent aucun intérêt à la chronique.

(3) Malespini (*Storia Fiorentina*) fait descendre la famille des Uberti d'un fils de Catilina, nommé Uberto César, qui naquit à Fiesole, et y fut élevé. Étant allé à Rome, à l'âge de quinze ans, Uberto fut renvoyé à Florence, appelée alors Césarée, par Jules César, qui redoutait son caractère franc et ouvert. Il s'occupa d'agrandir la ville où on l'avait relégué, et dans laquelle il exerçait, au nom de la république romaine, un pouvoir presque souverain.

Il épousa la sœur d'un de ses compagnons d'exil, noble romain du nom d'Elison; de ce mariage naquirent treize fils et quatre filles. Malespini prétend encore que cet Uberto, ayant inspiré de l'ombrage à Octavien, quitta Florence, accompagné de ses sept fils aînés et d'une nombreuse cavalerie, laissant ses six autres fils en otage à l'empereur; qu'il pénétra alors en Allemagne, où il épousa en secondes noces une fille du landgrave, et que de ce mariage sortit la lignée d'Othon le Bon, premier empereur d'Allemagne. Je n'ai pas besoin de dire le peu de confiance que méritent les assertions de Malespini, mais il est certain que la famille des Uberti était une des plus anciennes, des plus nombreuses et des plus puissantes de Florence. Sa parenté avec les empereurs d'Allemagne, quoique éloignée, expliquerait même sa constante ardeur à servir leurs intérêts en Italie. Les Uberti furent l'âme de toutes les conspirations tramées contre les Guelfes; ils donnèrent le coupable exemple de la spoliation des biens des vaincus, en détruisant les tours de leurs adversaires politiques. L'animosité des Guelfes se porta aussi plus particulièrement sur cette famille: par représailles le peuple, en 1258, détruisit toutes les maisons qui lui appartenaient, et il fut ordonné au célèbre architecte Arnolfo di Lapo, chargé de bâtir le palais de la commune, de faire en sorte qu'aucune des pierres du nouvel édifice ne couvrît la moindre parcelle de l'emplacement occupé naguère par les maisons des Uberti. Il est en outre à remarquer qu'on redoutait tellement leur audace et leur esprit de rébellion, que, dans la suite, les Guelfes les exclurent toujours des trêves conclues avec les Gibelins. On prétend que la famille Farinati, établie à Cutigliano, bourg de la montagne de Pistoja, descend de Farinata des Uberti.

(4) Dans son *Histoire de Sienne* (p. 62), Bellarmati dit qu'Aldobrandino Cacciaconti appartenait à une famille plébéienne, mais qu'il était doué d'une grande prudence et d'un grand courage; que le peuple s'étant soulevé contre la noblesse, Aldobrandino l'excita par des discours violents et pleins d'éloquence; qu'à la suite de ses harangues, les deux partis en vinrent aux mains sur divers points de la ville; qu'après un combat acharné, les nobles, obligés de céder au nombre, furent chassés de Sienne; que ce mouvement populaire éleva en quelque sorte Aldobrandino au rang de prince de la ville, et qu'enfin le surnom de Cacciaconti lui fut donné pour avoir été, dans cette occasion, l'actif instigateur de l'expulsion des nobles, dont la plupart étaient des comtes (*Caccia-conti*, Chasse-comtes).

(5) La petite ville de San Gimignano, située dans le val d'Elsa, à six milles de Poggibonsi, compte à peu près cinq mille habitants; elle mérite d'être rangée parmi les lieux les plus curieux et les plus pittoresques de l'Italie. Je ne crois pas qu'il existe de ville qui ait conservé davantage le cachet des temps anciens. Bâtie sur le sommet d'une petite montagne, elle semble dominer tout le pays. Ses tours nombreuses, resserrées sur un petit espace, lui donnent l'aspect le plus menaçant que l'on puisse imaginer. La place de la commune est le point le plus intéressant: elle est formée par l'église collégiale, dans laquelle on remarque un bon tableau de Pietro Perugino, un du Pollajolo, une bonne fresque de Benozzo Gozzoli; les deux nefs des côtés sont ornées d'une suite de peintures de l'ancienne école siennoise. En face de l'église, sont des maisons surmontées de tours; à droite, d'autres maisons d'une construction

analogue, et à gauche, le palais de la commune, immense donjon adossé à une énorme tour carrée, sur le sommet de laquelle s'élève un olivier. Les murs du palais communal sont couverts, depuis le bas jusqu'au faite, d'écussons sculptés reproduisant les armes de la commune et celles des podestats de San Gimignano. Malheureusement les soldats français, poussés par l'enthousiasme révolutionnaire qui les inspirait lors de nos premières campagnes en Italie, à la fin du siècle dernier, ont mutilé ces signes héraldiques; on voit encore la trace des coups de sabres républicains qui effacèrent les emblèmes populaires des citoyens illustres successivement préposés à l'administration de cette commune. On prétend qu'une des tours, placée à trois ou quatre cents pas sur la gauche de la porte Florentine, fut bâtie par Désiré, roi des Lombards. Cette tour est construite en briques et à moitié ruinée. Dans les autres églises de San Gimignano, on remarque de belles fresques de Benozzo Gozzoli et de délicieuses peintures de Vincent, dit de San Gimignano, digne élève de Raphaël.

(6) Frédéric II était depuis un an dans la Pouille, se préparant à attaquer Bologne, pour remettre en liberté son fils Enzius, lorsqu'il fut pris d'une dyssenterie, dans le château de Fiorentino, petite bourgade située à six milles de Nocera. Il mourut quelques jours après, le 15 décembre 1250, âgé de cinquante-deux ans. Il avait régné trente et un ans comme empereur, trente-huit comme roi des Romains, et cinquante-deux comme roi des Deux-Siciles. Selon Cusignano, écrivain guelfe, il fut empoisonné par Manfred, prince de Tarente, son fils bâtard, qu'il avait eu d'une comtesse Lancia, et qu'il légittima. Sentant son mal s'aggraver, l'empereur fit appeler

Bernard, archevêque de Palerme, qui reçut sa confession et lui administra les sacrements. Cuspignano ajoute que Manfred, voyant que les médecins parvenaient à dominer la maladie, s'introduisit dans la chambre de l'empereur, et l'étouffa sous un oreiller de plumes. Giovenazzo, lié aussi au parti guelfe, paraît attribuer la mort de Frédéric à un empoisonnement. Il dit que l'empereur était déjà rétabli, lorsqu'ayant mangé des poires cuites dans du sucre, il ressentit tout à coup de nouvelles douleurs; le lendemain matin on le trouva mort dans son lit. Un astrologue avait prédit à Frédéric qu'il mourrait à Fiorenza; aussi ne voulut-il jamais entrer dans cette ville, persuadé que la prédiction désignait Fiorenza en Toscane; mais elle s'accomplit dans la petite bourgade de Fiorentino, ce qui frappa beaucoup les esprits crédules. Il est peu d'hommes dont la mémoire ait été attaquée et défendue avec plus de passion que celle de Frédéric. Les historiens contemporains, selon qu'ils étaient Guelfes ou Gibelins, ont exagéré ses fautes ou ses mérites. Tous néanmoins nous le dépeignent comme un prince remarquable par sa valeur, sa sagacité, son immense savoir et sa générosité. Si Frédéric II soutint par ses guerres la gloire de l'empire, son habileté ne le servit pas moins dans sa longue lutte contre ses ennemis, et principalement contre les trois papes Honoré III, Grégoire IX et Innocent IV. Il accorda une puissante protection aux savants, cultiva lui-même la poésie, et sut honorer, à l'égal de ses plus illustres capitaines, les hommes qui, par leurs talents, l'aidaient dans ses négociations, ou influaient sur les progrès de la littérature et des sciences. Les historiens guelfes lui ont reproché à juste titre sa cruauté; mais peut-être n'ont-ils écouté que les suggestions de l'esprit de parti, en l'accusant d'athéisme. Nous devons néanmoins remarquer que le Dante,

malgré ses préventions de Gibelin, le place dans le cercle de son Enfer où sont punis les athées, et fait dire à Farinata des Uberti :

Quà entro é lo secondo Federico
E'l cardinalę, e degli altri mi taccio.

DANTE, *Inf.*, canto x.

(7) Montereccione est une gracieuse bourgade qu'on rencontre à huit milles de Poggibonsi, en allant vers Sienne; elle est située sur une petite colline, qu'on laisse à une centaine de pas sur la gauche de la route. Elle offre un aspect très-pittoresque; la muraille circulaire qui l'entoure est flanquée de petites tours, et ne présente à l'œil d'autres ouvertures que les deux portes communales: on croirait voir une couronne de tourelles; du reste, aucun clocher, aucun toit ne domine son enceinte en ruines. En 1545, Pierre Strozzi fit relever ses constructions stratégiques; le marquis de Marignan s'en empara en 1554. Elle a inspiré au Dante ces beaux vers :

Perocché come in su la cerchia tonda
Montereccion di torre si corona
Così la proda, che il pozzo circonda
Torreggiavan di mezzo la persona
Gli orribil giganti, cui minaccia
Giove del cielo ancora quando tuona.

DANTE, *Inf.*, canto xxxi.

(8) Brunetto Latini fut un des littérateurs et des savants les plus remarquables de son temps. Son principal ouvrage est le *Tesoro*, qu'il composa pendant son séjour en France, et que M. de Sismondi

(*Hist. des républ. ital.*, chap. 18) considère comme l'encyclopédie de toutes les connaissances humaines répandues dans le monde à l'époque où il vivait. Le Dante rencontre son maître Brunetto Latini, lors de sa descente aux enfers; il le trouve dans le neuvième cercle, où il expie un vice honteux, fort commun alors, même dans les classes les plus distinguées, et commence à lui parler en ces termes :

E chinando la mano alla sua faccia

Risposi : siete voi qui , ser Brunetto.

DANTE, *Inf.*, canto xv.

On peut trouver d'amples renseignements sur Brunetto Latini dans l'excellent cours de littérature au moyen âge, de M. Villemain, et dans la notice publiée par M. Fauriel dans l'*Histoire littéraire de la France*.

(9) Grégoire IX étant mort le 21 août 1241, Godefroi de Castiglione, Milanais, lui succéda, et prit le nom de Célestin IV; mais ce pontife ne survécut que quelques jours à son élection. Frédéric parvint par ses intrigues, et grâce au petit nombre de cardinaux qui composaient le conclave, à empêcher pendant longtemps une nouvelle élection; enfin, en 1243, les suffrages de la majorité se portèrent sur Pierre Sinibaldo de Fiesque, des comtes de Lavagne, de Gênes, cardinal de Saint-Laurent. Le nouveau pape prit le nom d'Innocent IV. Il avait vécu jusqu'alors en grande amitié avec l'empereur; aussi, à la nouvelle de son élévation sur la chaire de saint Pierre, les courtisans de Frédéric félicitèrent-ils ce prince de ce qu'enfin le trône pontifical allait être occupé par une personne selon ses désirs. Frédéric leur répondit : « Ne vous étonnez pas du peu de

joie que me cause cette nouvelle, car le choix du sacré collège me porte un grand préjudice, en me privant d'un cardinal ami, pour m'en faire un pape ennemi » (Malespini, chap. 127.) Les prévisions de l'empereur se réalisèrent : malgré toutes ses démarches pour faire la paix avec le Saint-Siège, il trouva dans Innocent IV un adversaire implacable, qui ne le poursuivit pas avec moins d'acharnement que ses prédécesseurs. Le règne de cet illustre pontife fut une longue guerre dirigée contre la maison de Souabe ; il se signala par la convocation et la direction du concile de Lyon, dans lequel l'empereur Frédéric II fut excommunié et déposé. Aussitôt après la mort de cet empereur, Innocent tenta de chasser Manfred du royaume de Naples. Il réussit d'abord, et mourut assez à temps pour ne point apprendre les premiers revers de ses partisans. Il décéda à Naples, le 7 décembre 1254, après un règne de onze ans et cinq mois. Les cardinaux élurent aussitôt l'évêque d'Ostie, issu de la famille des comtes de Signa, qui prit le nom d'Alexandre IV. Le nouveau pape, doué d'un esprit moins élevé et d'un caractère moins violent que son prédécesseur, vit sous son pontificat les Gibelins triompher dans presque toute l'Italie. Il mourut à Viterbe, le 25 mai 1261. Un Français, d'une naissance obscure, natif de Troyes en Champagne, fut appelé à lui succéder. Malespini (chap. 179) prétend qu'il était fils d'un savetier. Ce pontife prit le nom d'Urbain IV. Il était parvenu par son mérite à l'évêché de Verdun, puis au patriarcat de Jérusalem, et revenait de la terre sainte, pour solliciter des secours auprès du pape, lorsque les cardinaux lui déférèrent, comme au plus digne, les honneurs de la tiare, bien qu'il ne fût pas membre de leur collège. A Urbain IV, mort en 1265, succéda le cardinal-archevêque de Narbonne, Français aussi, et sujet de Charles

d'Anjou ; il prit le nom de Clément IV, et poursuivit avec ardeur et persévérance le projet, conçu par son prédécesseur, d'appeler à la conquête du royaume de Naples le frère de saint Louis.

(10) La puissante maison de Romano descendait d'un gentilhomme allemand, nommé Ezelino, qui suivit en Italie l'empereur Conrad II, dont il obtint, en récompense de ses services, les terres d'Onara et de Romano, dans la Marche Trévisienne. Sous ses successeurs Albéric I^{er} et Ezelino II, le patrimoine de la famille s'augmenta de Bassano et d'autres possessions, situées dans les environs de Vicence et de Padoue : ainsi se forma une principauté capable de résister aux républiques voisines, dont les constantes divisions fournirent aux membres de la famille de Romano les moyens de devenir les chefs du parti gibelin dans cette partie de l'Italie. Ezelino III, dit *le Féroce*, quatrième successeur du compagnon de Conrad, naquit le 4 avril 1194. M. de Sismondi, dans son excellente *Histoire des républiques italiennes*, parle ainsi de cet homme célèbre : « Une longue vie, de rares talents, et un grand courage, furent consacrés par lui à fonder une tyrannie telle, que ni l'Italie, ni peut-être le monde, n'en avaient point encore vu de semblable. L'art avec lequel il usurpa la souveraineté, au milieu de républicains jaloux, les crimes par lesquels il la conserva, sa grandeur et sa chute, méritent d'être étudiés par les amis de la liberté, et peuvent leur donner d'importantes leçons. » Outre ses cruautés, on cite de ce farouche seigneur des traits d'une profonde dissimulation et d'une ingénieuse rapacité. Une anecdote peu connue m'a paru peindre un des côtés de son caractère. Un jour, Ezelino fit publier que tous les pauvres estropiés qui se présenteraient à sa cour dans un certain

délai recevraient de sa main des vêtements neufs. Au jour dit, un grand nombre de malheureux se rendirent au palais, et reçurent en effet de nouveaux habits. Ezelino voulut que l'on gardât toutes leurs guenilles; ils les réclamèrent avec instance, mais ce fut en vain. Chassés du palais, ils parcoururent l'Italie en maudissant le traître qui, sous l'apparence d'un bienfait, avait su s'approprier de fortes sommes qu'ils avaient cachées dans leurs vieux vêtements. En 1259, Ezelino, accablé de tous côtés par ses ennemis, voulut compenser ses échecs par la prise de Milan; mais l'armée milanaise, commandée par Martino de la Torre, fut avertie à temps, et put se replier pour défendre la ville. Ezelino, qui avait déjà passé l'Adda, tenta vainement d'emporter d'assaut Monza; il prit alors le parti de retourner sur ses pas, mais, pressé de toutes parts, il ne put échapper à la poursuite des croisés. Comme tous les hommes de cette époque, Ezelino était superstitieux, et l'horoscope que lui avait tiré un astrologue avait tellement fasciné son esprit, qu'il s'éloigna du pont de Cassano, attaqué par le marquis d'Este, comme étant un lieu qui, selon la prédiction, devait lui être fatal. Néanmoins, en apprenant que les ennemis venaient de se rendre maîtres de ce poste important, il courut intrépidement pour le reprendre, mais un trait d'arbalète lui traversa le pied gauche. Cet événement jeta la terreur parmi ses troupes. Pendant la nuit, il chercha à traverser l'Adda dans un autre endroit; mais le marquis d'Este l'atteignit, et mit ses troupes en déroute. Lui-même, frappé à mort par un homme dont il avait fait mutiler le frère, expira le 16 septembre 1259. Sa fin est racontée d'une manière pleine d'intérêt par M. de Sismondi (ch. 19).

(11) Un cri unanime de réprobation s'était élevé dans toute l'Italie

contre Ezelino : ses amis , comme ses ennemis , avaient été tour à tour sacrifiés à sa cruelle politique ; des crimes sans but semblaient même avoir des charmes pour le cœur de cet homme féroce. Aussi un des premiers actes d'Alexandre IV fut d'obéir à l'indignation générale , en faisant prêcher à Vérone , par l'archevêque de Ravenne , une croisade contre Ezelino. A la voix du prélat , accoururent tous les exilés des pays soumis à la maison de Romano ; ils choisirent pour chef Marco Quirini , sénateur vénitien. La république de Venise prêta des vaisseaux pour faciliter à l'armée croisée l'approche de Padoue , en remontant la Brenta. Le marquis d'Este , chef du parti guelfe dans la Marche Trévisienne , le comte de Saint-Boniface , prince de Mantoue , et Tiso Novello de Campo San Piero , dernier rejeton d'une famille exterminée par les ordres du tyran de Padoue , se joignirent à l'archevêque de Ravenne , qui fut nommé général en chef des croisés. Son impéritie fit traîner la guerre en longueur , jusqu'à ce qu'enfin Boson de Dovara et le marquis Pallavicini , tous deux zélés partisans d'Ezelino , s'étant racontés mutuellement les insinuations perfides qu'il avait employées pour se défaire d'eux , et comment il les excitait l'un contre l'autre , pour s'approprier ensuite leurs dépouilles , ils résolurent d'un commun accord de se joindre aux croisés. Alors les communes de Crémone , de Mantoue , de Ferrare , de Padoue et de Milan étant entrées dans la ligue , la guerre reçut une nouvelle impulsion , et bientôt Ezelino dut succomber sous le nombre des ennemis qu'il avait soulevés par ses crimes.

(12) Quelques écrivains prétendent que Brennus , chef des Gaulois , fut le premier fondateur de Sienne , lorsqu'il traversa l'Italie en marchant sur Rome. D'autres historiens , partant de ce fait que

Sienna a pour emblème la louve romaine, et porte également le titre de ville éternelle, attribuent, par analogie, sa fondation à Senius, fils de Rémus. Bellarmati croit que le nom de Sienna fut donné à la ville (appelée autrefois, selon lui, Castelvechio) à l'époque où la population commença à s'accroître, parce que, dit-il, cette ville se trouve située au sein de la Toscane; et du mot *seno* (sein), il fait dériver celui de *sena*, et par corruption *Siena*. Malespini (ch. 23) prétend que des Français poursuivant, au temps de Charlemagne, une secte de Lombards païens, s'arrêtèrent, harassés de fatigue, dans le lieu où se trouve actuellement la ville, et y séjournèrent longtemps pour réparer leurs forces; ayant formé un établissement dans cet endroit, ils l'appelèrent *Sene*, parce qu'ils y avaient recouvré la santé: de *Sene* serait dérivé *Sena*, puis *Siena*. Malespini raconte encore que c'est à l'influence d'une femme que Sienna doit son érection en ville et en évêché. Cette femme s'appelait Veglia, et n'était qu'une simple hôtesse. Un légat du Saint-Siège s'arrêta dans son hôtellerie, en revenant de France; au moment de repartir, il voulut en vain payer sa dépense: Veglia ne voulut point recevoir son argent, et le supplia seulement d'employer son influence à la cour de Rome pour faire ériger Sienna en évêché. Le légat l'engagea à venir elle-même présenter cette demande au souverain pontife, et lui promit de la seconder dans ses démarches. Veglia suivit ses conseils, et sut si bien persuader le pape et les cardinaux, que sa supplique fut accueillie. Le pape consentit à distraire une paroisse de chacun des évêchés d'Arezzo, de Chiusi, de Perugia, de Volterra, de Grossetto, de Massa, d'Orvieto, de Florence, de Fiesole, pour former la circonscription du nouvel évêché. Le premier possesseur du siège fut messire Qualterano. Sienna fut dès lors classée parmi les cités. Les premières

querelles survenues entre les Siennois et les Florentins remontent à l'année 1177 environ. Vers cette époque, les deux républiques, se disputant la possession de quelques castels situés sur leurs frontières, dans le Chianti, en vinrent aux mains près du château d'Asciano. Depuis ce temps, la guerre entre ces deux peuples ne fut plus interrompue que par de courtes trêves, jusqu'à leur assujettissement commun sous le sceptre des Médicis.

La ville de Sienne est située sur de petites collines entrecoupées de ravins ; son aspect est pittoresque et riant. Des hauteurs de la ville, on jouit d'une vue fort étendue, sur un pays accidenté et boisé. La ville est remplie de monuments curieux ; sa cathédrale est un des plus imposants chefs-d'œuvre de l'architecture du ^{xiii}^e siècle. M. Valéry, dans son excellent *Itinéraire de l'Italie*, donne une description fort exacte de toutes les curiosités de la ville (Valéry, t. III, chap. 10). Sainte Catherine, fille d'un teinturier, est la sainte la plus vénérée à Sienne, où elle est née : elle a composé des ouvrages dogmatiques remplis de force et de talent. La maison de son père, où elle habita et rendit le dernier soupir, fut transformée, par ordre du grand conseil de la république, en chapelles et en oratoires magnifiquement décorés. La bibliothèque de Sienne est riche de trente mille volumes et d'environ trois mille manuscrits. Les environs de la ville sont charmants ; le sol offre un grand intérêt sous le rapport géologique. Lorsqu'on vient à Sienne, en quittant Florence, on s'étonne de trouver la campagne presque déserte, et l'on se demande avec effroi si les massacres exécutés par ordre du marquis de Marignan, lors du siège de Sienne par les armées de Charles-Quint et de Côme I^{er}, ne seraient pas encore la cause de cette dépopulation.

(13) Manfred, fils naturel de l'empereur Frédéric II et d'une comtesse Lancia, fut, dit-on, légitimé par son père. Malgré les crimes dont quelques écrivains l'accusent, on doit reconnaître que ce prince déploya, dans le cours de sa vie aventureuse, toutes les qualités qui caractérisent les grands hommes. Constant dans ses projets, soldat infatigable, capitaine habile, il sut reconquérir le royaume qu'il administrait pour son neveu Conradin. Après l'avoir délivré des armées du pape, et avoir soumis les fiers barons dont la révolte avait failli causer sa perte, il s'occupa avec ardeur de rétablir la prospérité du pays. Versé dans la philosophie et les mathématiques, il composa un traité de la chasse qui lui assigne un rang parmi les littérateurs de son temps. Probe et libéral, il aimait la justice; l'ambition de régner put seule l'entraîner à la violation des lois. Il était grand, bien fait, et d'un visage agréable: aussi quelques écrivains le comparent-ils à Titus, fils de Vespasien (Riccobaldo presso Summonte, *Hist. del regno di Napoli*). Lorsque, après avoir usurpé la couronne, il se vit menacé par les armes de Charles d'Anjou, il se prépara à soutenir vaillamment ses droits, aimant mieux mourir en héros que survivre à sa défaite. La mort même de ce prince ne suffit pas pour apaiser la haine du pape: le légat du Saint-Siège défendit de l'inhumer en terre consacrée, parce qu'il était mort excommunié. Charles d'Anjou, cédant alors aux prières de ses prisonniers et de ses propres partisans, le fit enterrer près du pont de Bénévent; sur sa fosse, chaque soldat vint déposer une pierre. Mais ce simple mausolée offusquait encore Clément IV: par ses ordres, Pignatelli, archevêque de Cosenza, qui avait déjà négocié les conventions conclues entre le pape et le comte de Provence, fit déterrer le cadavre de Manfred, et l'ayant fait brûler, ordonna de jeter les cendres

dans le Garignano, appelé alors le Verde. La grand poète gibelin n'a pas oublié cet homme célèbre dans sa *Divine comédie* ; il le rencontre dans le purgatoire, et le fait ainsi parler :

Io son Manfredi,
Nipote di Gostanza imperatrice,
Ond'io ti prego che, quando tu riedi,
Vadi a mia bella figlia, genitrice
Dell'onor di Cicilia et d'Aragona
E dichì a lei il ver, s'altro si dice.
Poscia ch'ì' ebbi rotta la persona
Di duo punte mortali, i' mi rendei
Piangendo a quei che volentier perdona.
Orribil furon li peccati miei ;
Ma la bontà 'nfinita ha sì gran braccia,
Che prende ciò che si rivolge a lei.
Se 'l pastor di Cosenza ch'a la caccia
Di me fu messo per Clemente, allora
Avesse 'n Dio ben letta questa faccia,
L'ossa del corpo mio sarieno ancora
In cò del ponte presso a Benevento
Sotto la guardia de la grave mora.
Or le bagna la pioggia e muove 'l vento
Di fuor dal regno, quasi lungo 'l Verde,
Ove le transmuto a lume spento
Per lor maladizion sì non si perde,
Che non possa tornar l'eterno amore,
Mentre che la speranza ha fior del verde.

DANTE, *canzone III del Purgat*

Manfred avait épousé la fille d'un Comnène d'Épire. Il en eut un

filz, appelé Manfredino, et une fille. Sa femme, s'étant retirée dans Nocera avec son filz, y fut vaillamment défendue par les Sarraïns, restés fidèles à la cause de leur ancien protecteur ; mais ayant voulu se réfugier en Morée, elle fut arrêtée à Manfredonia, au moment où elle s'embarquait, et périt misérablement avec son filz dans les prisons du nouveau roi de Naples. On trouve de curieux détails sur Manfred dans l'excellent ouvrage concernant la maison de Souabe, publié sous les auspices de M. le duc de Luynes.

(14) La ville de Lucques, ancienne cité étrusque, est située dans une vallée délicieuse, non loin de la rive gauche du Serchio. Les riches campagnes qui l'entourent, les montagnes pittoresques qui bordent l'horizon de tous côtés, font de cette jolie résidence un des points de l'Italie les plus recherchés par les étrangers. La ville renferme plusieurs monuments remarquables. Quelques-uns remontent à une haute antiquité, entre autres la cathédrale, placée sous l'invocation de saint Martin, l'ancienne basilique des Lombards, appelée San Frediano, et l'antique église de Saint-Pierre. Le palais du souverain, commencé par Ammannato, est un des plus beaux palais royaux de l'Italie. Lucques est richement dotée de tous les établissements qui peuvent seconder l'essor de l'esprit humain. La bibliothèque publique compte près de trente mille volumes ; la bibliothèque particulière du duc régnant est riche en manuscrits et en ouvrages modernes ; celle du chapitre possède des documents historiques de la plus haute importance, qui ont été publiés par Muratori et par une société de savants lucquois.

Les boulevards de la ville forment une des plus jolies promenades de l'Europe, et pendant l'été, une foule de voitures élégantes se croisent

sous l'ombrage des grands arbres qui ornent les remparts. Lucques est une des plus anciennes villes de l'Italie. Malespini prétend qu'elle s'appelait autrefois Arnigia, et changea de nom lors de la conversion de ses habitants, dans les premiers temps du christianisme. Notre Seigneur, dit-on, touché de la foi vive avec laquelle ils embrassaient la nouvelle religion, les aurait tous illuminés d'une clarté céleste, d'où serait venu le nom de Luce ou Luca. Ce fut dans cette ville que Jules César donna rendez-vous à Crassus et à Pompée, pour former le fameux triumvirat qui devait changer les destinées politiques du monde romain (an de Rome 698, avant J. C. 56).

Dans l'année 553 de l'ère vulgaire, Lucques fut la seule ville d'Italie qui osa fermer ses portes à Narsès, et en obtint les conditions les plus honorables lorsqu'elle capitula après trois mois d'un siège acharné. (Voir Mazzarosa, *Storia di Lucca*, lib. 1.)

La république de Lucques joua un rôle important au moyen âge; plusieurs grands hommes virent le jour dans son sein, entre autres le fameux Castruccio Castracani, surnommé par Ripeti, dans son excellent *Dict. geo. fisi. stor. della Toscana*, le Napoléon du moyen âge. Dans les arts, on peut citer Mathieu Civitali, fameux sculpteur; les lettres comptent aussi plusieurs écrivains distingués, natifs de Lucques, tels que Jean Guidiccioni, poète et ami d'Annibal Caro, le marquis Cesare Boccella, dont les charmantes poésies ont ajouté un nom de plus à la liste des poètes italiens, et le marquis Mazzarosa, auquel nous devons une excellente histoire de sa patrie.

En 1805, Lucques, la plus vieille et la dernière des républiques italiennes, fut donnée par l'empereur Napoléon à sa sœur la princesse Élisabeth Bacciocchi. Destiné, par le congrès de Vienne, à être incorporé à la Toscane, à la mort de la grande-duchesse de Parme, le

duché de Lucques attend , sous les lois d'un petit-fils de Louis XIV , le moment où il cessera de figurer parmi les États indépendants. Il m'est doux , comme Français , de pouvoir rendre un hommage à ce prince , digne de ses aïeux par son esprit , ses qualités et la manière dont il gouverne ses États , qui jouissent sous son administration d'une remarquable prospérité.

(15) L'armée guelfe florentine s'avança , dans le mois de mai 1260 , pour ravager le territoire siennois , et vint bientôt asseoir son camp près de la porte Camullia. Manfred n'avait encore envoyé aux Siennois qu'un faible secours de cent hommes d'armes allemands ; on prétend que Farinata des Uberti saisit cette occasion de faire prendre au roi Manfred une part plus active dans les affaires de cette partie de l'Italie , en faisant boire les Allemands , et , une fois ivres , en les menant à la rencontre des Florentins. L'impétuosité des Allemands jeta d'abord un grand désordre dans le camp florentin ; mais lorsqu'on eut reconnu combien les assaillants étaient peu nombreux , le combat changea de face , et tous les Allemands furent massacrés. La bannière de Manfred , restée sur le champ de bataille , fut rapportée à Florence et promenée dans les rues , au milieu d'outrages de toute espèce. Bellarmati ne pense pas que les Siennois aient fait ainsi massacrer les soldats de Manfred , dans la pensée d'exciter en lui le désir de la vengeance ; car , comme il l'observe avec beaucoup de justesse , une telle conduite aurait irrité Manfred contre eux bien plus encore que contre les Florentins.

(16) Turpino prétend que le *carroccio* est une machine d'origine orientale : suivant lui , les Sarrasins en faisaient usage au VIII^e siècle ;

mais l'opinion la plus accréditée est que le carroccio fut introduit dans les armées par Aribert, archevêque de Milan, qui, en 1089, remporta plusieurs victoires au delà des Alpes, et résista victorieusement à l'empereur Conradin. Tous les auteurs des ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles font mention du carroccio et en ont donné des descriptions. C'était, en quelque sorte, le centre de gravité autour duquel toute l'armée faisait ses évolutions pendant la bataille. On célébrait les offices divins sur cette arche sainte; l'étendard de la commune y était fixé. Les conseils de guerre se tenaient autour du carroccio; sa prise était la preuve d'une complète défaite, car sa défense étant confiée aux hommes les plus réputés pour leur vaillance, on ne pouvait s'en rendre maître avant d'avoir anéanti tout le nerf de l'armée. Peut-être doit-on aux rudes combats livrés autour des carrocci la première appréciation de la force de l'infanterie agglomérée sur un même point. Généralement, le carroccio était un vaste chariot à quatre roues, de dimensions plus qu'ordinaires, recouvert d'un grand tapis rouge, blanc ou noir, selon les couleurs de la ville à laquelle il appartenait. Du milieu du carroccio, s'élevait une grande antenne terminée par un globe doré surmonté d'une croix; au sommet de cette antenne, on hissait un ou deux drapeaux aux couleurs de la ville et de la commune. Plusieurs paires de bœufs attelés à cet immense char le traînaient d'un lieu à l'autre. On voyait sur la façade de Saint-Pierre en Sceraggio, église qui fut incorporée aux bâtiments des Offices, à Florence, la représentation en marbre du carroccio pris lors de la destruction de Fiesole. Une des roues du carroccio de Florence est imitée dans le milieu du pavé de la Loggia du Mercato Nuovo.

(17) Castruccio Castracani, le plus grand homme qui ait paru

sur la scène politique de l'Italie pendant le moyen âge, naquit en 1281, et mourut en 1328, à l'âge de quarante-sept ans. Ayant délivré les Lucquois du joug des Pisans, il fut nommé capitaine général de la commune, puis, en 1320, dictateur à vie de la république. Élevé dans l'exil, par suite de la proscription portée contre la famille gibeline des Interminelli, dont il était membre, Castruccio avait su mettre à profit le temps de sa jeunesse en parcourant les diverses contrées de l'Europe et en servant comme volontaire sous les plus fameux capitaines. Son élévation au pouvoir suprême, dans sa patrie, permit à Castruccio de donner un libre essor aux vastes projets qu'il avait conçus. Devenu, par l'ascendant de son génie, chef du parti gibelin, il attaqua corps à corps la république de Florence. Après une longue guerre, dans laquelle Castruccio eut toujours l'avantage, il remporta une grande victoire sur l'armée florentine, vers le milieu de septembre 1325; cette action décisive eut lieu près du château d'Altopascio, situé dans le val de Nievole. Après la destruction complète de l'armée florentine, Castruccio revint à Lucques, et y célébra ses succès par des fêtes dignes des anciens triomphes de la république romaine.

(18) Uguccone de la Faggiuola, lieutenant de l'empereur Henri VII, investi, par les anciens de la république de Pise, de la charge de podestat et de celle de capitaine du peuple pisan, s'empara de Lucques par surprise, et y laissa son fils Neri de la Faggiuola, pour y maintenir son autorité. Il réunit ensuite les forces de Pise et de Lucques, et assiégea la ville de Montecatini, située dans le val de Nievole. Les Florentins confièrent aussitôt le commandement de leur armée à Philippe, prince de Tarente, frère de Robert,

roi de Naples, et accoururent au secours de Montecatini. Les deux armées en vinrent aux mains, le 29 août 1315, et les Florentins furent entièrement défaits. Castruccio Castracani contribua puissamment à la victoire.

(19) Voir, à la note 9, le paragraphe concernant Urbain IV.

CHRONIQUE

DE LA

BATAILLE DE MONTE-APERTO.

1260.



CHRONIQUE

DE LA

BATAILLE DE MONTE-APERTO.

IN NOMINE DOMINI NOSTRI.

L'histoire suivante, après avoir exposé de quelle manière les Siennois battirent les Florentins à Monte-Aperto, raconte en détail toutes les circonstances qui se rattachent à ce grand événement.

Dans le courant de l'année 1260, les Montalcinaisiens, sujets de la commune de Sienne, se révoltèrent contre elle, et réclamèrent l'appui de la commune de Florence, qui résolut de secourir Montalcino, en y faisant pénétrer, malgré les Siennois, des troupes et des vivres. Mais les Florentins, sentant bien qu'ils n'étaient pas assez puissants

par eux-mêmes pour mener à bonne fin une pareille entreprise, requirent leurs alliés et adhérents de se joindre à eux pour marcher contre la commune de Sienne. Aussitôt dix-huit cents cavaliers de Lucques, seize cents de Pistoia, quinze cents de Prato, deux mille de Volterra, quatorze cents de Colligiano, tous parfaitement équipés et pleins d'ardeur, se rendirent à leur appel. En outre, San Miniato leur envoya quatorze cents cavaliers; San Gimignano, quinze cents; Val d'Elsa, trois mille six cents; les Arétins vinrent au nombre de deux mille. Les habitants d'Orbietano firent marcher deux mille cavaliers; le comte Aldobrandino de Pitigliano (1) en amena mille; Pierre Minella de Campilla, six cents. Quatre mille six cents hommes d'une valeur éprouvée quittèrent dans le même but la Lombardie. Le reste de l'armée se composa de Florentins, dont la majeure partie appartenait au corps même de la ville de Florence. Après s'être rassemblées et organisées pendant le mois d'août, toutes ces troupes, formant une armée d'environ trente mille combattants, sortirent de Florence, le 1^{er} septembre 1260, et s'avancèrent sur notre territoire, dans le but d'approvisionner Montalcino, de s'emparer ensuite de la ville de Sienne, de la soumettre aux Florentins, et de permettre à la fureur des soldats de la saccager, ainsi que nos campagnes. Les troupes floren-

tines vinrent camper à Pieve Asciata (2) : là, tous les bagages ayant rejoint l'armée, le capitaine et les commissaires des Florentins tinrent conseil, et prirent le parti d'envoyer une ambassade aux Siennois. Les ambassadeurs, munis d'instructions suffisantes, quittèrent Pieve Asciata, et arrivèrent à Sienne le 2 septembre.

A cette époque, la ville était gouvernée par vingt-quatre citoyens notables (3) et un camerlingue ; le podestat était M. Francesco Troisi. Aussitôt après leur arrivée, les deux ambassadeurs se rendirent au sein du conseil, qui tenait ses séances dans l'église Saint-Christophe (4), située sur la place Tolomei. Ils entrèrent sans se découvrir et sans manifester le moindre respect pour la présence des magistrats, puis ils exposèrent leur mission en ces termes : « Nous exigeons que cette ville soit détruite, et que ses murs soient entièrement abattus, afin de pouvoir y entrer et en sortir selon qu'il nous plaira et par où nous le voudrons. Nous prétendons, en outre, établir une seigneurie à notre gré dans chaque Tiers de Sienne. Nous voulons de plus, et dès à présent, construire dans Campo Reggio (5) une forte citadelle, la munir de troupes et de vivres, et la garder pour notre illustre commune de Florence. Que tout cela soit exécuté sans aucun délai. Si vous n'effectuez pas immédiatement tout ce que nous venons de vous com-

mander, vous pouvez être certains d'avoir à soutenir l'assaut de notre puissante commune de Florence. Nous vous déclarons, en outre, que plus tard nous serons sourds à toute espèce de prières; ainsi donc, faites-nous savoir sur-le-champ quelles sont vos intentions.»

Après avoir entendu la sommation inique qui venait de leur être adressée, les vingt-quatre répondirent: « Nous avons écouté et entendu ce que vous demandez, et nous vous invitons à retourner vers le capitaine et les commissaires de votre commune, pour leur dire qu'il leur sera répondu de vive voix.» Alors les ambassadeurs retournèrent au camp des Florentins. Ceux-ci avaient quitté Pieve Asciata, tandis que leurs envoyés se rendaient à Sienne, et ils s'étaient avancés jusqu'à Monte-Aperto, où ils établirent leur camp, entre la Malena et le val di Biena (6), dans la plaine appelée *le Cortine*. Ce fut en ce lieu que les ambassadeurs allèrent rendre compte au capitaine et aux commissaires que les vingt-quatre, après avoir écouté leur message, s'étaient bornés à répondre qu'ils feraient connaître leur détermination de vive voix. Les troupes campèrent en cet endroit, en attendant les Siennois.

Dès que les ambassadeurs florentins eurent quitté Sienne, les hommes sages et prudents qui gouvernaient la ville (les vingt-quatre magistrats) rassemblèrent un conseil

dans l'église de Saint-Christophe, pour exposer la nature des demandes des Florentins, et la manière dont elles avaient été formulées par leurs envoyés. En apprenant le but de cette étrange ambassade, l'un des membres du conseil, messire Bandinello, se leva et dit : « Messieurs les conseillers, et vous sages citoyens, il me semble que l'on doit obtempérer à toutes les exigences des Florentins, pour détourner de nous de plus grands malheurs. Je pense donc qu'il vaut mieux démolir les murailles dans certaines parties de la ville, que d'en venir à de si terribles extrémités. »

M. Buonaguida Boccacci et d'autres conseillers opinèrent dans le même sens, mais leur avis ne prévalut point. Alors messire Provenzano Salvani (7) s'écria : « Comme vous le savez, messieurs les conseillers, nous sommes protégés par le roi Manfred, et nous avons dans notre ville le comte Giordano, son vicaire, qui est à notre disposition, avec les troupes qu'il commande; il conviendrait de l'informer de toutes ces choses. Mon avis est donc qu'on l'envoie chercher immédiatement, et qu'on lui rapporte, sans rien dissimuler, les discours des ambassadeurs. »

La plus grande partie des conseillers adopta la proposition de M. Provenzano. Le comte Giordano, appelé au conseil, vint à Saint-Christophe, suivi de seize connétables de cinquante hommes par bannière, et de son séné-

chal, de sorte qu'ils étaient dix-huit Allemands : comme ils ne comprenaient pas notre langue, ils se firent accompagner par un interprète. En arrivant, ils se découvrirent simultanément et s'inclinèrent devant la régence et son conseil; puis, ayant fait avancer leur interprète, ils demandèrent ce que la seigneurie attendait d'eux. Un des conseillers, chargé de répliquer à l'interprète, se leva et répondit : « Messire Giordano, et vous vaillants et hardis chevaliers, voici les choses qui nous ont été dites par les ambassadeurs de la commune de Florence. » Il énuméra alors successivement les diverses exigences émises par les Florentins.

Lorsque l'interprète en eut donné connaissance à messire Giordano (8), celui-ci ainsi que ses compagnons en témoignèrent une vive satisfaction, et s'étant retirés à l'écart, ils délibérèrent en allemand sur ce qu'ils devaient faire, afin de conserver leur honneur et de défendre vigoureusement la ville. Les conseillers, témoins de la joie de messire Giordano et de ses compagnons, résolurent de leur accorder un mois entier de double paye, pour les encourager à battre les Florentins et leurs alliés. On obtint sans peine l'adhésion du conseil. Tout ceci se passait le jeudi 2 septembre. Après avoir instruit les Allemands de la décision qui les concernait, on calcula le montant de la somme

nécessaire à l'accomplissement de cette promesse, et l'on vit qu'il fallait cent dix-huit mille florins d'or. Les conseillers firent inutilement chercher cette somme dans la ville : il fut impossible de réunir une masse d'argent si considérable. Alors, avant que le conseil sortît de l'église Saint-Christophe, un de ses membres, noble siennois, nommé Salimbene Salimbeni, réclama un moment d'attention (9) : « Messieurs les vingt-quatre, et vous sages et honorables conseillers, dit-il, c'est peut-être de ma part une grande présomption d'oser prendre la parole dans un tel lieu ; mais le grand besoin dans lequel nous nous trouvons m'enhardit à vous offrir la quantité de florins demandée, pour que vous la fassiez servir à notre salut commun. »

Cette offre généreuse ayant été acceptée par les vingt-quatre et par le conseil avec les démonstrations de la satisfaction la plus vive, Salimbene Salimbeni quitta l'église, et alla chercher l'argent dans son palais. Il le fit placer sur un chariot couvert d'une tenture écarlate et orné de branches d'olivier, et le conduisit en grande pompe sur la place Saint-Christophe, voulant, par cette manifestation, témoigner la joie qu'il éprouvait de pouvoir prêter à la commune de Sienne la somme énorme de cent dix-huit mille florins d'or. Lorsque le conseil eut reçu l'argent, il le fit distribuer au comte Giordano et à ses compagnons. Ceux-ci réunirent

sans tarder les huit cents Allemands placés sous leurs ordres : c'étaient tous des hommes hardis, éprouvés, vieillis dans le métier des armes. Le comte leur parla en ces termes : « Nous avons touché toute notre solde et même un mois entier de double paye ; ainsi donc prenez deux fois ce qui vous est dû. » Transportés de ravissement, ces braves soldats se mirent à danser, en chantant nombre de refrains allemands ; puis ils se répandirent dans la ville et achetèrent tous les cuirs qu'ils purent trouver, afin de préparer l'équipement de leurs chevaux. On vit alors telle personne, qui dans d'autres temps avait été occupée à changer la monnaie et les florins à la banque, fabriquer des housses de selle ; on vit les orfèvres, les ébénistes, les tailleurs, tous les artisans enfin, rivaliser de zèle avec le reste de la population, pour satisfaire les soldats sur lesquels reposaient les plus chères espérances de la cité.

Ces derniers, déjà remplis d'ardeur et d'allégresse, ne tardèrent pas en effet à se trouver bien équipés et bien montés.

L'annonce de la cruelle sommation faite par les Florentins s'étant ébruitée dans la ville, tandis qu'on cherchait l'argent nécessaire pour solder les troupes, les habitants sortirent de leurs maisons et vinrent à Saint-Christophe ; on aurait peine à se figurer la foule qui en-

combraït alors la place Tolomei et les rues avoisinantes.

Les vingt-quatre, remarquant cette émotion populaire, convoquèrent aussitôt un conseil : ils proposèrent de nommer un syndic auquel on abandonnerait tous les pouvoirs, dont l'autorité serait aussi grande à elle seule que celle de tous les citoyens nommés pour diriger les affaires de la commune, et qui, de plus, aurait le droit illimité de donner, de vendre ou d'engager Sienne et son territoire.

Les conseillers, comme s'ils avaient été inspirés de Dieu, élurent d'un commun accord un homme qui, par la pratique de vertus exemplaires, avait conquis la plus légitime influence sur ses concitoyens : cet homme s'appelait Buonaguida Lucari. On lui conféra, ainsi que nous l'avons dit déjà, une autorité pleine et entière. Au moment où ce syndic fut élu, notre père spirituel monseigneur l'évêque fit sonner les cloches afin de rassembler dans l'église du Dôme le clergé de Sienne, prêtres, chanoines, moines et religieux. Lorsque monseigneur l'évêque les vit tous réunis, il leur adressa une courte allocution, commençant par ces mots : « *Tantum est ministri virginis Dei, etc.* » Il exhorta tous les membres du clergé à remplir leur devoir en implorant Dieu, la sainte Vierge Marie et tous les saints, en faveur du peuple et de la ville, pour qu'il plût au Seigneur de les sauver d'un

cruel assujettissement, d'une ruine inévitable, et pour que de même que Ninive fut délivrée par les jeûnes et les prières, de même le Seigneur éloignât de Sienne le joug et l'extermination dont les Florentins la menaçaient. Il ordonna ensuite à chaque homme de se déchausser et de faire une procession dans l'intérieur du Dôme, en chantant des psaumes, des hymnes sacrées et des litanies.

Pendant que monseigneur l'évêque, accompagné de son clergé, faisait la procession ordonnée, Dieu, touché par les prières de sa Mère, par celles des prêtres et de toutes les âmes pieuses qui l'imploraient dans la ville, éclaira tout à coup l'esprit du syndic, messire Buonaguida, qui, se levant, s'écria, d'une voix tellement forte qu'il fut entendu de tous les citoyens rassemblés en dehors, sur la place Saint-Christophe : « Comme vous le savez, messieurs les Siennois, nous sommes recommandés au roi Manfred; mais à présent il me semble que nous devons donner nos biens et nos personnes, la ville et son territoire, à la reine d'éternelle vie, je veux dire à notre Dame la Vierge Marie, mère de Dieu. Veuillez tous m'accompagner pour accomplir cette donation. »

Après avoir prononcé ces paroles, Buonaguida se dépouilla de ses vêtements, ne conservant que sa chemise; puis, s'étant déchaussé, et s'étant mis une corde autour du

cou, il s'achemina, tête nue, vers le Dôme, suivi de tous les citoyens qui se trouvaient réunis sur la place, et dont la foule se grossissait à chaque pas; la plupart d'entre eux étaient nu-pieds, sans manteaux, la tête découverte. Pendant tout le trajet, Buonaguida ne cessait de s'écrier : «Glorieuse Vierge Marie, reine du ciel, venez à notre secours dans notre grande nécessité, pour nous délivrer de nos ennemis les Florentins; ce sont des lions qui veulent nous dévorer.» Et tout le peuple ajoutait : «Madone, reine du ciel, nous implorons votre miséricorde.»

Ils arrivèrent ainsi près du Dôme, au moment où monseigneur l'évêque, achevant sa procession, commençait à chanter, devant le maître-autel dédié à Notre Dame, le *Te Deum laudamus*. Buonaguida se trouva à la porte du temple au commencement de ce chant sacré, et se mit à crier à haute voix : Miséricorde; aussitôt le peuple qui le suivait répéta : Miséricorde. A ces cris, monseigneur l'évêque se retourna, et vint avec tout son clergé au-devant de messire Buonaguida. S'étant rencontrés presque au pied du chœur du Dôme, chacun d'eux s'inclina. Buonaguida était à demi prosterné : monseigneur l'évêque le releva en lui donnant le baiser de paix. Cet exemple fut imité par tous les citoyens, qui s'embrassèrent les uns les autres sur la bouche.

Monseigneur l'évêque et messire Buonaguida, se tenant par la main, s'avancèrent vers l'autel, où ils s'agenouillèrent devant l'image de notre mère la Vierge Marie en versant des torrents de larmes. Buonaguida demeura agenouillé durant un quart d'heure, ainsi que tout le peuple, qui poussait de grandes lamentations, et dont on entendait les fréquents sanglots; puis, se relevant seul et se plaçant devant l'image de notre mère la Vierge Marie, il s'écria : « Vierge gracieuse, reine du ciel, mère des malheureux et des repentants; moi, misérable pécheur, je vous donne et recommande cette ville de Sienne, ainsi que ses campagnes, et vous prie, mère du ciel, de vouloir bien l'accepter, quoique l'offrande soit indigne de votre toute-puissance. Je vous prie de même, et vous supplie, de garder notre ville, de la défendre contre nos ennemis les Florentins, et de la délivrer de tous ceux qui chercheraient à l'opprimer ou à la soumettre. »

Après cette invocation, monseigneur l'évêque monta en chaire, et fit un très-beau sermon, dans lequel il invitait le peuple à l'union et à la concorde, enjoignant à tous de se donner de nouveau le baiser de paix, de se pardonner réciproquement leurs injures, de se confesser, de communier, et de se recommander, ainsi que leur ville, à la glorieuse Vierge Marie. Il finit par engager tous les fidèles

à le suivre, avec son clergé, dans une procession solennelle.

En tête de cette procession, on portait un crucifix sculpté, qui se trouve dans le Dôme, à côté du campanile, au-dessus de l'autel de Saint-Jacques coupé en deux (10). Derrière ce crucifix marchaient tous les religieux; puis venait un dais, sous lequel était placée l'image de notre mère la Vierge Marie. Immédiatement après s'avancait monseigneur l'évêque, pieds nus, ayant à côté de lui Buonaguida, portant, comme nous l'avons dit, une corde au cou; apparaissaient ensuite les chanoines du Dôme, les pieds déchaussés et la tête nue, chantant des psaumes divins, des litanies et des prières; derrière eux, se pressait une masse de peuple. Les femmes, sans chaussures, échevelées pour la plupart, se recommandaient incessamment à Dieu et à sa mère la très-sainte Vierge, répétant des Pater noster, des Ave Maria et autres oraisons. Cette procession, qu'un sentiment pieux transportait, pensait peu à la terre qu'elle foulait aux pieds. Le cortège se rendit sur-le-champ à Saint-Christophe (11), et de là au Dôme, où la foule encombra les confessionnaux, afin de se préparer à communier et à faire les actes de contrition qui lui avaient été recommandés. On vit alors celui qui était le plus offensé chercher son ennemi, afin de sceller, dans un

baiser expiatoire, le pardon de l'injure qu'il en avait reçue.

Il faut que tu saches, lecteur, qu'on fit à cette époque placer dans le Dôme, au-dessus du maître-autel, devant lequel avait été faite la donation de la ville, un tableau peint sur bois, représentant notre Dame la très-sainte Vierge Marie, mère du Sauveur, tenant entre ses bras son Fils, dans la main duquel on plaça une charte commémorative de l'abandon fait à la sainte Vierge. Plus tard, ce tableau fut enlevé du maître-autel, et posé au-dessus de celui que l'on appelle aujourd'hui l'autel de Saint-Boniface. Cet autel s'éleva dans le Dôme, le long du campanile; le tableau se nomme la Madone des Grâces. Porte-lui dévotion, lecteur, car elle est encore plus gracieuse qu'on ne le dit.

Mais avant de continuer, je veux t'avertir que la madone qui surmontait le maître-autel du Dôme, lorsqu'eut lieu la donation de la ville à la sainte Vierge, était un tableau plus petit et beaucoup plus ancien, ayant au centre une figure de vierge de demi-grandeur, ainsi que les figures qui sont groupées à l'entour. Tu peux la voir à présent, car elle est attachée, sans avoir d'autel, au campanile, dans le Dôme, près de la porte du Pardon. On fit ensuite celle dont nous avons parlé plus haut, et qui fut nommée la Madone des Grâces; dans la suite, on peignit ce beau ta-

bleau, qu'on entoura d'un riche ornement intérieur, afin de rendre un plus éclatant hommage à Notre Dame, à laquelle nous ne saurions faire trop d'offrandes pour la protection qu'elle accorda à la ville de Sienne et à ses habitants (12).

Tandis que les Siennois se succédaient dans les confessions, Buonaguida, accompagné de quelques personnes, sortit du Dôme et retourna à Saint-Christophe, où, de concert avec les vingt-quatre, il adopta des résolutions extrêmement prévoyantes et sages.

On était alors au jeudi 3 septembre : la plus grande partie de la nuit fut employée par le peuple à se confesser (13).

Lorsque l'heure des matines fut sonnée, les vingt-quatre firent publier dans chacun des trois quartiers de Sienne la proclamation suivante : « Debout, vaillants citoyens, armez-vous, prenez vos bonnes armures, et que chacun suive son gonfalonier en se recommandant toujours à Dieu et à sa Mère. » Le crieur public avait à peine rempli sa tâche, que les citoyens accoururent de leur propre mouvement, sans que le père attendît le fils, ni le frère son frère, et s'acheminèrent vers la porte Santo Vienne, rendez-vous des gonfaloniers. Celui de Saint-Martin y arriva le premier, d'abord par respect pour le saint, ensuite parce que son quartier se trouvait le plus rapproché de la porte.

Le second gonfalon fut celui de la ville; il était escorté d'une grande quantité de peuple rangé en bon ordre. Le troisième fut le gonfalon royal de Camollia, qui représentait le manteau pur et blanc de notre mère la Vierge Marie. Derrière ce gonfalon, se pressait une foule nombreuse composée non-seulement du peuple, mais aussi de soldats à pied et à cheval; à cette multitude étaient mêlés des prêtres et des moines, les uns armés, les autres sans armes, venus pour encourager les troupes, par leurs paroles ou par leur exemple, à combattre ces Florentins qui osaient demander, avec tant d'orgueil, des choses d'une si visible déraison et d'une iniquité si révoltante.

Le vendredi matin, après le départ de toute la population masculine, les courageuses femmes restées à Sienne firent une procession solennelle, conduite par monseigneur l'évêque et par tout son clergé; on y porta les reliques qui se trouvaient dans le Dôme et celles déposées dans les autres édifices religieux de Sienne. Cette procession alla d'église en église, les prêtres chantant toujours des psaumes divins, des litanies et des oraisons; les femmes, pieds nus et couvertes de poussière, suivaient le cortège en priant Dieu de leur rendre leurs pères, leurs enfants, leurs frères, leurs maris.

Bien qu'on eût observé un jeûne rigoureux, la proces-

sion parcourut la ville jusqu'au soir. Elle s'en retourna alors au Dôme, et là tout le monde s'agenouilla en attendant que monseigneur l'évêque de Sienne eût récité toutes les litanies en l'honneur de Dieu et de sa Mère, qui est aussi la nôtre. Ensuite on se confessa, et l'on récita beaucoup d'autres prières. « Nous vous prions spécialement, ô madone très-sainte, disait cette foule pieuse, de secourir notre peuple, de lui donner la valeur, l'audace et la force nécessaires pour remporter la victoire sur ses ennemis, sur ceux qui ont voulu et pourraient vouloir l'outrager, afin de briser l'orgueil monstrueux de ces Florentins, vrais chiens maudits et iniques. Et nous vous prions encore, ô notre mère, de faire en sorte que les Florentins ne puissent opposer au peuple siennois, qui est votre peuple, ni résistance, ni force, ni courage. O vous, notre madone et mère, secourez de vos conseils votre ville de Sienne. »

Ayant ainsi raconté comment notre père le pieux évêque, les citoyens et les femmes, s'étaient mis en prières pour demander au Seigneur et à sa sainte mère Marie de donner la victoire à la ville de Sienne et à son peuple, nous parlerons maintenant des troupes composant l'armée.

Dès que le soleil commença à se lever sur la journée bénie du vendredi 3 septembre, les troupes, rangées en bataille et bien préparées, s'acheminèrent vers le Bozzone. Les

bataillons marchaient étroitement unis, sous la conduite du sénéchal de la commune de Sienne et celle de monseigneur le comte Giordano.

Le premier, appelé Nicolò de Bigozzi, était un homme plein de courage et de prudence; l'autre sénéchal, également rempli de mérite, était le comte d'Arasi. Tous deux cherchaient à pourvoir les troupes de ce qui pouvait leur être nécessaire, selon les inspirations et les conseils de leur expérience. Les soldats se suivaient de près, en côtoyant le Bozzone et en invoquant l'appui du ciel. L'armée atteignit ainsi le pied d'une colline, dit le Poggio des Rospoli, et qui faisait face au lieu où l'on voyait apparaître le camp de l'armée florentine.

Parvenues en cet endroit, nos troupes s'arrêtèrent, et tous les capitaines, gonfaloniers et sénéchaux, s'étant joints, prirent le parti de s'emparer de la hauteur de la manière suivante. D'abord mille cavaliers, dont huit cents Allemands et deux cents Siennois ou autres amis de la commune de Sienne, commencèrent à gravir la colline en bon ordre; après eux venait Jean de Guastelloni, gonfalonier du tiers de Saint-Martin, précédé du gonfalon sur lequel était représentée l'image de ce saint, et suivi de la plus grande partie des gens de Sienne. Ils étaient tous vêtus d'habits rouges, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu.

Arrivés sur la crête de la colline, du côté qui regardait le camp florentin, ils se mirent en ordre de bataille et présentèrent à l'ennemi un rassemblement imposant. A cette vue, le capitaine de l'armée florentine demanda à quelqu'un qui se trouvait près de lui quels étaient ces hommes. On lui répondit : « Celui-ci est le commandant de mille cavaliers que le roi Manfred a envoyés aux Siennois pour défendre leur ville. Je puis vous assurer qu'ils sont tous jeunes, parfaitement montés et équipés, vaillants et très-experts en faits d'armes ; j'ajouterai que la troupe que vous voyez sur la hauteur est la moins nombreuse des trois tiers de Sienne, et s'appelle le tiers de Saint-Martin. »

Le capitaine des Florentins reprit alors : « Tu prétends que ce tiers est le moins considérable des trois ; mais il me semble qu'ils sont plus pressés que des fourmis, et si, comme tu le dis, celui-ci est le moins nombreux, je me demande comment doivent être les deux autres. »

Lorsqu'après avoir légèrement dépassé le coteau, le tiers de Saint-Martin se fut mis en bataille, la plupart des citoyens descendirent pour aller à la rencontre du gonfalon de la Ville. Les vestes rouges furent immédiatement échangées contre des vestes vertes semblables à celles que portait le tiers de la Ville. Ils suivirent, sous ce nouvel habillement, Jacomo da Fondo, gonfalonier du tiers de la Ville, dont le

gonfalon était de gueules à une croix blanche, et ils commencèrent à gravir la colline, du côté des Florentins. Arrivés sur le plateau, ils se déployèrent en ligne de bataille. Une partie d'entre eux, dépassant la hauteur, ôtèrent leurs habits, et descendirent l'autre versant de la montagne en se dirigeant vers le troisième gonfalon, qui était tout blanc, et plus grand qu'aucun de ceux déjà rassemblés. Lorsqu'ils l'eurent rejoint, ils retournèrent leurs vestes, parce que le tiers de Camollia les portait de deux nuances, c'est-à-dire blanc par-dessus et noir dessous, selon les couleurs adoptées dans les armoiries de la ville de Sienne. On vit alors apparaître Bartolomeo Rinaldini, suivi d'un vaste et magnifique carroccio, chargé de symboles de joie et d'ornements de triomphe, que surmontait ce superbe gonfalon blanc autour duquel se pressait toute la population de Sienne. Cette dernière troupe gravit la colline en suivant, à l'exemple des deux autres divisions, le côté qui se présentait aux regards des Florentins. Dès que le carroccio, avec toutes les bannières et gonfalons, eut été amené jusqu'au sommet, on l'arrêta, et les troupes se rangèrent en bataille à l'entour.

Sur ces entrefaites, les commissaires florentins et le capitaine général, ainsi que tous les autres chefs, s'étant réunis, se dirent entre eux : « Comment se fait-il que ces

Bestiolini (14) aient eu l'audace de sortir en rase campagne au-devant de nous ? » L'un d'eux répliqua : « Ce qu'il y a de certain, c'est que leurs troupes sont mieux disposées et infiniment plus nombreuses que les nôtres; d'ailleurs, n'oublions pas que le peuple de Sienne est le plus résolu et le plus hardi qu'il y ait en Toscane et en Lombardie; que partout où se trouvent les Siennois, ils veulent se faire honneur. Rappelez-vous comment ils nous ont traités jadis en diverses rencontres » (15). Le capitaine des Florentins ajouta : « Plus j'y pense, et plus je crois que nous avons agi avec témérité. » Et, s'étant retourné vers les commissaires, il continua en ces termes : « Vous disiez que la ville de Sienne était dépourvue de soldats, et voici qu'on y a formé trois corps, dont deux, même sans compter la multitude de cavaliers qui les accompagne, sont véritablement beaucoup plus considérables que notre propre armée. Comment se nomment, ajouta-t-il, ces maisons là-haut ? quel est le nom de la rivière qui coule à droite, et comment appelez-vous celle qui coule à gauche ? » On lui répondit : « Ces maisons s'appellent les Cortine; l'une de ces rivières est la Malena, l'autre la Biena. » A ces mots le capitaine, se rappelant qu'on lui avait prédit qu'il mourrait entre le mal et le bien, dans la plaine des Cortine, dit en se parlant à lui-même : « Ainsi donc, nous sommes entre le mal et le

bien. » Effrayé par cette pensée, il ajouta : « Je le répète, nous avons agi imprudemment. Pour ma part, je suis d'avis de changer le plus vite possible de position ; mais comme l'heure des vêpres est déjà passée, et qu'il est trop tard maintenant pour partir, nous pouvons préparer nos équipages pour le point du jour, faire bonne garde pendant la nuit, et dès le matin nous mettre en marche. » Tous les chefs approuvèrent cette résolution.

Après avoir fait la parade, comme vous l'avez entendu, les Siennois s'établirent gaiement sur la colline et allumèrent de suite de grands feux. Le capitaine, les sénéchaux et les gonfaloniers s'étaient entendus avec les vingt-quatre pour que les vins les plus recherchés de Sienne, et les meilleurs mets, tels que chapons, poulets, et autres viandes rôties, fussent envoyés au camp. On les avait fait préparer de la sorte, parce que la chair rôtie provoque la soif, et qu'étant bien approvisionnés de toutes choses, les soldats devaient se montrer plus forts et plus entreprenants.

Le capitaine, le comte Aldobrandino, le comte Giordano, le sénéchal messire Nicolò, le comte d'Arasi, maître Arrigo et messire Gualtieri, prirent à part les gonfaloniers, et tinrent conseil sur la marche qu'il convenait d'adopter. Ils décidèrent qu'on livrerait bataille dès le matin du jour suivant, et que pendant la nuit on simulerait quelques

attaques sur différents points, afin de ne laisser aux Florentins aucun repos. Les ordres furent donnés en conséquence. Comme les généraux siennois s'étaient d'ailleurs aperçus que l'armée florentine, effrayée de leurs préparatifs, se disposait à se retirer secrètement et en silence, ils eurent le soin de faire circuler le bruit de cette prochaine retraite parmi les troupes de Sienne, dans le but d'accroître encore leur courage. Ceux-ci accueillirent cette nouvelle avec enthousiasme, et passèrent le reste du jour en réjouissances.

Le soir venu, des feux furent allumés autour du camp, et l'on désigna ceux des combattants qui devaient tour à tour monter la garde. Les Florentins, au contraire, dominés par l'appréhension d'une attaque, restèrent toute la nuit sous les armes. Il résulta de cette vaine attente, qu'au point du jour ils se trouvèrent harassés, sans courage et sans ardeur.

Sur ces entrefaites, on vit un manteau blanc qui recouvrait le camp siennois et s'étendait sur la ville de Sienne. La surprise et l'émotion furent générales. Les Florentins supposèrent que cette vision avait une cause naturelle, et qu'elle était due à la fumée des grands feux allumés par les Siennois. Ils ne tardèrent point cependant à se désabuser, en observant que la fumée se serait dissipée, tandis

que l'objet miraculeux restait immobile. Quelques personnes assuraient que c'était là un signe par lequel notre mère la Vierge Marie annonçait qu'elle prenait sous son égide le peuple de Sienne. Telles étaient les suppositions faites dans le camp florentin. D'autres disaient : « N'avez-vous pas remarqué ce matin, lorsque l'armée des Siennois s'est rassemblée sur la colline où ils sont campés, que les premiers étaient habillés de rouge, ce qui signifie sang et bataille; que la seconde troupe était vêtue de vert, ce qui veut dire mort dans le combat; que les autres enfin portaient des habits blancs et noirs, ce qui est un indice de captivité? » Ces paroles ne faisaient qu'accroître l'inquiétude des Florentins, qui, dès ce moment, ne songèrent plus qu'à effectuer mystérieusement leur retraite.

Les Siennois, ayant aperçu le manteau suspendu au-dessus du camp et de la ville de Sienne, se précipitèrent à genoux, tout en larmes, et transportés de reconnaissance. « Ceci, disaient-ils, est un miracle que nous devons aux prières de notre père monseigneur l'évêque et à celles des saints religieux, des hommes et des femmes qui sont restés auprès de lui à Sienne, où tous ensemble ils supplient Dieu et la sainte Vierge de nous venir en aide contre ces chiens de Florentins. »

Tandis que, dociles aux ordres qu'ils avaient reçus, les

soldats de la commune de Sienne se reposaient, les cavaliers désignés pour inquiéter le camp florentin commencèrent, protégés par l'obscurité, à l'assaillir de divers côtés. Toute cette nuit du vendredi se passa en vives escarmouches, en continuelles alertes. Les Florentins ne purent jouir d'un seul instant de tranquillité, ce qui les épouvanta tellement, qu'il leur semblait que mille années les séparaient encore du moment où le jour leur permettrait de s'éloigner. Dès qu'apparurent les premières lueurs du matin, ils plièrent leurs tentes et chargèrent leurs bagages. Ces préparatifs furent aperçus des Siennois, qui, remplis d'exaltation, s'écrièrent : « Les laisserons-nous partir ainsi ? » Alors le comte Giordano, le comte Aldobrandino, le sénéchal de la commune de Sienne, les gonfaloniers, et d'autres chevaliers, parcoururent le camp afin de réveiller les troupes, de leur enjoindre de s'armer et de se tenir prêtes au combat. Ces ordres furent exécutés sans délai. Les chefs arrêtèrent l'ordre de bataille, reformèrent les bataillons, et désignèrent les officiers et les éclaireurs qui devaient précéder ou suivre l'armée, munis du matériel nécessaire pour obvier à tout péril et profiter de la victoire.

Les troupes furent disposées dans l'ordre suivant : Deux cents cavaliers allemands et deux cents fantassins d'élite

formèrent la première brigade, qui fut confiée aux soins de l'intrépide comte d'Arasi, sénéchal du comte Giordano. La seconde brigade se composait de six cents cavaliers allemands, commandés par le comte Giordano, et de six cents fantassins bien armés; au milieu de l'escadron flottait l'étendard du roi Manfred, porté par messire Orlando de la Magna, aussi réputé pour sa brillante valeur que pour sa prudence et son habileté militaires. La troisième division, représentée par quatre cents cavaliers et nobles siennois, marchait sous les ordres du brave comte Aldobrandino (16), général en chef de la commune de Sienne; ce corps constituait ce que l'on appelait alors la chevalerie. Deux cents autres cavaliers composaient la garde du comte Aldobrandino. Les gonfaloniers s'avançaient ensuite avec le peuple de Sienne, entourant le carroccio, sur lequel était planté le gonfalon blanc du tiers de Camollia; ce gonfalon se trouvait précédé de cent cavaliers commandés par maître Arrigo d'Astimbers. Messire Gualtieri venait immédiatement après cet escadron, avec cent autres cavaliers dont la tenue était très-remarquable. Enfin messire Nicolò de Bigozzi, sénéchal de la commune de Sienne, fermait la marche, ayant sous sa direction deux cents cavaliers et un corps de fantassins siennois.

C'est ainsi que furent distribuées les différentes fractions de l'armée. Il n'est pas inutile que tu saches, lecteur, qu'il y avait sur ce lieu devenu célèbre dix-neuf mille citoyens siennois tous à pied, savoir : huit mille cinq cents hommes du tiers de la Ville, quatre mille huit cents du tiers de Saint-Martin, et cinq mille sept cents du tiers de Camollia. L'armée comptait en outre dans ses rangs huit cents Allemands à cheval, deux cents cavaliers de la commune, et deux cents nobles de Sienne : de sorte que la cavalerie se montait à douze cents chevaux, et l'infanterie à dix-neuf mille fantassins. L'armée siennoise s'élevait donc en totalité à vingt mille deux cents combattants.

Lorsque le comte Aldobrandino eut reconnu que tout était préparé pour l'attaque, il appela près de lui les capitaines et les gonfaloniers ; puis, ayant fait ranger l'armée en cercle autour d'eux, il lui adressa une harangue qui l'électrisa. Se retournant ensuite vers le peuple : « Messieurs les Siennois, leur dit-il, je vous rappelle que vous combattez aujourd'hui pour la défense de votre ville, et je vous prédis la victoire. Ainsi donc ayez tous confiance ; secourez-vous mutuellement, combattez avec ardeur ; du reste, soyez assurés que, grâce à l'appui de ces braves Allemands, aucun avantage ne sera

perdu. Ce matin, le soleil en se levant nous frappera au visage, ce qui nous sera défavorable; néanmoins il faut savoir occuper nos ennemis assez longtemps pour que le soleil, en continuant sa course, vienne les éblouir à leur tour: c'est vers ce but que doivent tendre tous nos efforts. Suivez-moi sans crainte, et que chacun de vous se prépare uniquement à bien combattre et à passer au fil de l'épée toutes ces méchantes gens. Que les premiers coups soient dirigés sur les chevaux, afin qu'aucun ennemi ne puisse s'enfuir; mais que personne, sous peine de la vie, ne fasse de prisonniers.

« Souvenez-vous, citoyens siennois, dit-il encore, que vous allez combattre pour préserver votre honneur et votre vie; vous savez, en effet, que vos ennemis vous ont fait annoncer par leurs ambassadeurs que si vous ne démolissiez pas vos murailles, ils ne vous accorderaient aucune pitié. Il n'y a aucun péché à faire aux autres ce qu'ils veulent vous faire à vous-mêmes: redoublez donc de résolution et de courage. » Il prononça encore de sages discours et d'ardentes paroles, propres à allumer dans les cœurs le désir de la vengeance.

Lorsque le comte Aldobrandino eut cessé de parler, le comte Giordano se leva et harangua ainsi les Allemands: « Braves et intrépides cavaliers, voici le jour où nous

allons venger d'une manière éclatante l'honneur de notre seigneur et maître le roi. Qu'aucun de vous ne reste sans combattre et sans frapper l'ennemi de son épée; je vous défends encore, sous peine de mort, de descendre de cheval, lors même que vous entreverriez la possibilité de vous emparer de riches dépouilles. Demeurez tous serrés les uns contre les autres; lutez vaillamment, et si quelqu'un cherche à fuir, qu'il soit tué par son plus proche compagnon d'armes. »

Ces harangues terminées, le comte d'Arasi, prenant à part le capitaine général, le comte Giordano et les gonfaloniers, leur dit : « Au nom de Dieu et de notre mère la Vierge Marie, j'irai, si vous le jugez convenable, me placer en embuscade là-bas, abrité par cette hauteur, et quand j'entendrai le bruit de votre attaque, je chargerai les ennemis en flanc ou par derrière, et ce sera miracle si un seul d'entre eux peut échapper. » Les chefs consultés approuvèrent unanimement ce projet. Alors le capitaine ajouta : « Le jour est sur le point de paraître, je voudrais que les troupes se préparassent en faisant un bon repas ; puis, qu'au nom de Dieu, de la Vierge Marie et du noble chevalier saint Georges, nous allions commencer cette victorieuse bataille. » On fit alors apporter d'excellentes viandes rôties de diverses espèces, une grande quantité

de conserves, des vins justement réputés, et l'on distribua abondamment aux soldats du pain de la qualité la plus belle. Telle était l'ivresse commune, que le comte d'Arasi, messire Gualtieri et d'autres Allemands se mirent à danser, en chantant un refrain allemand qui signifiait dans notre langue : « Nous verrons bientôt ce qu'il adviendra. » Bien qu'au gré de leur impatience, il parût à ces braves Allemands que l'heure désirée de monter à cheval n'arriverait jamais, ils continuèrent à danser, afin de donner à ceux qui dormaient le temps de s'éveiller et de prendre leur nourriture ; puis, le comte d'Arasi, ayant appelé ses cavaliers et ses hommes de pied, se hâta de se mettre en marche pour aller dresser son embuscade le plus secrètement possible. Il chevaucha, en se recommandant à saint Georges, dont le nom fut adopté pour mot d'ordre ; se dirigea vers Monteselvoli, descendit le long de la Valdibiena et s'y cacha avec le plus grand soin. Toute sa troupe se tint aux aguets pour distinguer les cris que devaient pousser les Siennois, lorsqu'ils assailliraient le camp florentin.

Le comte Aldobrandino et le comte Giordano défendirent aux tambours, trompettes et autres instruments de se faire entendre. Ils recommandèrent en outre à chaque soldat de pousser les plus bruyantes exclamations pos-

sibles, au moment décisif où l'on en viendrait aux mains. Les troupes, animées des meilleures dispositions, s'avancèrent alors vers les ennemis. A l'avant-garde de l'armée on apercevait le comte Giordano, ses cavaliers allemands et ses fantassins. Après eux venaient le comte Aldobrandino, le peuple et les gonfaloniers; maître Arrigo d'Astimbers, à la tête de ses cavaliers; messire Gualtieri, chevalier intrépide qu'entouraient de vaillants soldats; enfin messire Nicolò de Bigozzi fermait la marche avec sa compagnie et les nobles de Sienne, qui avaient laissé leurs bagages sur la colline que l'armée venait de quitter pour gagner la plaine. En ce moment, le brave chevalier maître Arrigo d'Astimbers, ayant donné de l'éperon à son cheval, s'approcha du capitaine de l'armée, le salua et dit : « Les membres de notre maison ont reçu du Saint-Empire le privilège d'être les premiers à charger dans toutes les batailles où le devoir les appelle; je revendique aujourd'hui cet honneur qui a été dévolu à ma famille, et je vous prie de l'avoir pour agréable. » Cette demande lui fut immédiatement accordée.

De son côté, messire Gualtieri, apprenant que son oncle avait obtenu, selon son droit, la faveur de porter les premiers coups, s'avança vers lui, et, se jetant à bas de son cheval, s'agenouilla devant maître Arrigo : « Maître,

dit-il, comme vous le savez, je suis votre neveu, le propre fils de votre sœur; jamais je ne me releverai, si vous ne vous engagez pas à souscrire à la prière que je vous adresse. » Les chevaliers et les nobles personnages qui les entouraient pressèrent maître Arrigo de céder aux désirs de messire Gualtieri; vaincu par leurs instances, le premier répondit : « Quelle grâce veux-tu ? je suis prêt à te l'accorder, mais avant tout, quitte cette posture suppliante et remonte sur ton destrier. » Messire Gualtieri se remit à cheval, puis se rapprochant de son oncle : « Messire maître Arrigo, dit-il, celui qui obtient une grâce doit être généreux et bienveillant envers ses amis : c'est pourquoi, comme votre neveu et au nom de la faveur qui vous a été octroyée par le Saint-Empire, à vous personnellement et à tous ceux de votre maison, en récompense des admirables prouesses accomplies par nos aïeux, faveur qui nous autorise à charger les premiers l'ennemi dans toutes les batailles, je vous prie de m'accorder la permission d'être aujourd'hui le premier à combattre. » Sur la sollicitation de toutes les personnes présentes, maître Arrigo accorda cette juste demande, et quoiqu'ils fussent à cheval l'un et l'autre, l'oncle pressa son neveu dans ses bras en l'embrassant sur la bouche. Messire Gualtieri, baissant ensuite la tête

jusque sur le cou de son cheval, fit une grande révérence, et dit : « Soyez mille fois remercié. » Il se couvrit aussitôt la tête de son casque, le fit solidement attacher, et s'écria en relevant la visière : « Maître Arrigo, marche en avant, nous serons toujours sur tes pas ; n'aie aucune crainte, nous t'aiderons de bonne sorte ; enfonce ton cheval dans la mêlée au nom de Dieu, de notre mère la Vierge Marie et de saint Georges, notre avocat et notre protecteur. »

Après avoir prononcé ces mots, messire Gualtieri fit sentir l'éperon à son cheval, qui bondissait comme un lévrier, bien qu'il portât deux armures, l'une en mailles d'acier, l'autre en cuir brut, le tout recouvert de soie vermeille, brodée de dragons verts rayés d'or. Cet animal, qui, caparaçonné de la sorte, avait un aspect étrange, était le plus fort cheval que l'on pût trouver à cette époque, très-ardent, et d'un prix inestimable. Quant à messire Gualtieri, imaginez un superbe jeune homme, plein de vaillance, et aussi adroit dans le maniement des armes que le plus habile des chevaliers réunis sous la bannière du roi Manfred.

L'armée se remit en marche dans l'ordre que nous avons décrit ; seulement maître Arrigo suivait, avec ses cavaliers et son infanterie, son neveu, qui se trouvait alors à l'avant-

garde. Les troupes, présentant une masse compacte et se tenant aussi serrées que possible, s'acheminèrent vers l'Arbia, par la route qui mène à Monteselvoli, en traversant cette rivière, et entrèrent enfin dans la plaine, le samedi matin, peu de temps après le lever du soleil.

Sur ces entrefaites, un tambour, nommé Cerreto Ceccolini, étant monté sur le sommet de la tour des Marescotti (17), d'où il pouvait distinguer à la fois et notre armée et celle des Florentins, se mit à battre la caisse. A ce bruit, la foule s'étant précipitamment rassemblée au pied de la tour, le tambour s'écria : « Les nôtres se mettent en mouvement; ils descendent le coteau, ils se dirigent vers l'Arbia, ils l'ont passé, les voici à Monteselvoli; priez Dieu pour leur succès. » Chacun tomba à genoux. « Ils sont maintenant dans la plaine, et commencent à gravir la colline; les Florentins les imitent; chaque armée monte de son côté, pour s'assurer l'avantage du terrain. »

Le monticule dont parlait le tambour Cerreto Ceccolini se terminait à son sommet par un petit plateau. Messire Gualtieri s'en approcha à la distance d'un trait d'arbalète; voyant paraître les Florentins, il baissa sa visière, saisit sa lance, fit dévotement le signe de la croix, enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et se précipita sur les ennemis en poussant à haute voix son cri de guerre.

Le tambour, auquel aucun des incidents de cette rencontre ne pouvait échapper, du point où il se trouvait placé, continuait à en instruire la foule. « Les voici, disait-il, arrivés sur la hauteur, ainsi que les Florentins; ils en viennent aux mains. Demandez tous à Dieu miséricorde. » Miséricorde! répétait le peuple au pied de la tour des Marescotti.

Le premier ennemi que messire Gualtieri put joindre fut Nicolò Garzoni, commandant des Lucquois. La lance de ce dernier se brisa en frappant messire Gualtieri, qui ne fut pas ébranlé du coup, et resta ferme dans ses arçons; la sienne, au contraire, traversa de part en part l'armure de son adversaire, qui chancela et tomba mort. Arrachant sa lance de ce corps sans vie, Gualtieri en frappa un second, puis un troisième, qui subirent un sort également fatal. Privé de sa lance, qui se brisa, il mit l'épée à la main, et se rua comme un lion au milieu des Lucquois, tuant ou blessant tous ceux qui essayaient de lui résister. Derrière lui, maître Arrigo d'Astimbers n'était pas demeuré inactif; il avait attaqué, en premier lieu, messire Zanobi, chef des Pratésiens, et l'avait frappé avec tant de force que sa lance, après avoir traversé bouclier et cuirasse, s'était enfoncée dans la poitrine, et avait pénétré jusqu'au cheval, qui roula expirant sur le sol ainsi que son maître. Messire Arrigo, après cette remarquable prouesse,

se précipita sur les Pratésiens, dont il fit un tel massacre, qu'il semblait impossible que sa main ne fût pas lassée.

C'est alors que survint le comte Giordano. Le noble messire Donatello, capitaine des Arétins, qui l'avait aperçu, courut droit à lui, mais sa lance ne put entamer la cuirasse du comte et se rompit; le comte Giordano, plus heureux, perça son adversaire d'outre en outre et le renversa inanimé sur l'herbe qui devait lui servir de lit de mort. Saisissant son épée, le comte Giordano, semblable à un nouvel Hector, s'enfonça dans les rangs des Arétins. Jamais les Troyens n'eurent à supporter une boucherie semblable à celle qu'il fit subir aux Florentins : frappant en tous sens autour de lui, sans qu'aucun de ses coups demeurât inutile, ce brave chevalier n'avait pas besoin de lever une seconde fois son glaive sur l'homme qu'il avait atteint, car dès le premier choc cet homme tombait mort ou dangereusement blessé. Il faisait beau voir avec quelle ardeur ses Allemands malmenaient les ennemis.

Le courageux comte Aldobrandino, qui entra à son tour en lice avec les gonfaloniers et le peuple de Sienne, s'attaqua au capitaine des Orviétains, nommé messire Sinibaldo Rubini : bien que cet homme fût réputé pour sa grande vigueur, le comte Aldobrandino le renversa d'un coup de lance qui, traversant l'armure, pénétra dans

l'épaule gauche. Le capitaine des Siennois prit alors son épée à deux mains, et malheur à celui qui l'attendit de pied ferme !

Ah ! qui eût vu le brave peuple de Sienne, durant cette sanglante journée, pourrait dire quels cris de fureur et d'extermination s'élevaient du lieu du combat ! Si Dieu eût fait alors gronder son tonnerre, on ne l'eût point entendu. Il est impossible de se figurer avec quelle audace les Siennois abordaient ces maudits Florentins qu'ils égorgeaient comme des pourceaux. A les voir frapper sans relâche, soit les chevaux, soit les hommes, on eût dit des tigres acharnés sur leur proie : en vain les Florentins imploraient-ils l'assistance de saint Zanobi ou de sainte Lipe-rata, on en faisait un massacre plus grand mille fois que celui des bestiaux égorgés par les bouchers le vendredi saint.

Du haut de la tour, Cerreto continuait à suivre les diverses phases et particularités du combat, et les racontait à la population tremblante.

Tierce et none étaient déjà passées, lorsque arriva le vigoureux et brave sénéchal messire Nicolò de Bigozzi, à la tête de sa compagnie, criant : « Ah ! canaille ! à mort, à mort les traîtres. » Il attaqua sans coup férir le comte Aldobrandino de Pitigliano, qu'il atteignit d'un coup de

lance. Bien que blessé dangereusement, le comte de Pitigliano tua le cheval de messire Nicolò; mais les compagnons de ce dernier lui présentèrent aussitôt un beau cheval à poil noir, qui avait appartenu au capitaine des Arétins. Dès qu'il fut remis en selle, Nicolò de Bigozzi courut au plus épais du combat, et se vengea cruellement sur les Florentins du péril qu'il avait couru.

L'heure de vêpres approchait; le soleil venait de tourner, et ses rayons donnaient dans les yeux des Florentins. Les Siennois poussaient de si grands cris, des acclamations si furieuses, que les ennemis s'en épouvantaient. Les mots de « à mort ces traîtres » dominaient toujours le tumulte, et nombre d'hommes et de chevaux succombaient sous les coups de nos soldats, lorsque le puissant comte d'Arasi, averti par le bruit, quitta l'embuscade où il se tenait avec sa compagnie, et vint prendre en flanc l'armée florentine.

Bien que le comte d'Arasi se tint seulement en avant de sa troupe de la portée d'une arbalète, la fougue de son cheval fut telle, qu'il pénétra jusqu'au milieu du camp et se trouva face à face avec messire Uberto Ghibellino, capitaine général des Florentins. Dès que celui-ci vit approcher le comte, il se disposa au combat et courut à lui; mais sa lance vola en éclats en frappant le comte

d'Arasi, qui ne broncha pas plus sur sa selle que si le coup eût porté contre une muraille. Quant au comte d'Arasi, il atteignit son adversaire en pleine poitrine; sa lance traversa l'armure de part en part, et lui fit mordre la poussière. Il s'éleva alors une terrible rumeur parmi les Florentins, consternés de la mort de leur chef et de la nouvelle attaque dirigée contre eux. Le comte d'Arasi parcourait le camp, l'épée à la main, comme s'il allait à la noce, et qu'il n'eût aucun péril à courir.

La bravoure avec laquelle ces intrépides Allemands et les valeureux citoyens qui les accompagnaient se précipitaient vers les étendards ennemis, était véritablement merveilleuse; on ne saurait énumérer le nombre d'hommes et de chevaux qui périrent sous leurs coups. Ce fut en combattant avec un acharnement furieux, en renversant tout ce qui se rencontrait sur leur passage, qu'ils parvinrent jusqu'aux gonfalons des Florentins, les leur arrachèrent et les renversèrent dans la poussière. Des cris de victoire étourdissants accueillirent la prise et la chute des gonfalons.

Grande avait été la consternation des Florentins en voyant leurs drapeaux renversés; la même raison avait redoublé l'ardeur des Siennois à tel point, que le moindre d'entre eux se sentait capable de faire tête à dix

ennemis. Toute espèce de secours, d'ailleurs, était inutile à celui qui tombait; il ne lui restait qu'à mourir. Le nombre des cadavres était si considérable, qu'à peine pouvait-on aller de l'un à l'autre, et que l'on aurait cru traverser un gué de sang humain, en parcourant le champ de bataille. Vous pouvez penser s'il y avait des morts.

Maintenant que nous avons raconté les prouesses des Allemands, nous parlerons de celles accomplies, dans le cours de cette journée, par le vaillant peuple et les braves chevaliers siennois. Il serait impossible de les dire toutes, car chacun d'eux combattait avec amour pour la défense de sa ville natale, en répétant au milieu du carnage: « Que nous renversions à terre nos murailles! Eh bien, venez donc prendre la ville à présent, bâtissez des citadelles dans Camporeggi, établissez une seigneurie dans chaque tiers de Sienne! » Ils poursuivaient les ennemis en les apostrophant ainsi, et se précipitaient au milieu de leurs bataillons. Partout, sur le coteau comme dans la plaine, on marchait dans le sang des Florentins et de leurs alliés. De son poste d'observation, le tambour Cerreto, dont il a été question déjà, voyait tout ce qui se passait. « Les ennemis perdent du terrain, criait-il; mais non, voici qu'ils tiennent ferme de nouveau. Les nôtres reculent:

priez Dieu qu'il donne de la force à notre armée. » Alors les respectables vieillards et les femmes éplorées qui se trouvaient au pied de la tour, s'agenouillaient et tendaient les mains vers le ciel, suppliant le Seigneur de leur accorder la victoire. Le tambour reprit : « Le combat est très-acharné de tous les côtés, et voici les bannières des Florentins abattues. » En effet, le massacre que les Siennois faisaient de leurs ennemis était si grand, que ces derniers ne pouvaient plus combattre, et étaient sur le point de se débander. Lorsque l'heure de vêpres fut passée, et que le soleil vint donner dans les yeux des Florentins, ceux qui étaient restés vivants jusqu'alors lâchèrent pied et commencèrent à fuir. Les Siennois, retrouvant alors de nouvelles forces, se précipitèrent à leur poursuite : quiconque tombait aux mains de ces courageux soldats était mis à mort sans miséricorde. Dieu seul peut dire combien de Florentins périrent de la sorte, car ils avaient beau crier : « Nous nous rendons ! » on les passait au fil de l'épée, sans les écouter. Vous jugerez de ce que faisaient les autres citoyens et les Allemands, en apprenant qu'un fendeur de bois de Sienne, nommé Geppo (18), en tua à lui seul vingt-cinq avec sa hache. Sur toutes les routes, dans chaque ravin, dans chaque fossé, le sang coulait à grands flots, comme un large fleuve. La Malena se

grossit tellement du sang des Florentins et de leurs alliés. et son cours devint si rapide, qu'elle eût suffi pour faire marcher quatre grands moulins.

L'homme de la tour s'écria : « Maintenant les Florentins sont en déroute et prennent la fuite. » En entendant cette nouvelle, un nommé Magiscuolo, qui se tenait auprès de la tour, ôta son manteau, le fit tourner en l'air et dit : « Les nôtres sont enfin victorieux ; les Florentins sont dispersés, ils fuient, ils sont battus. Louange à Dieu ! »

Cependant l'intrépide peuple de Sienne poursuivait les fuyards sans relâche. Les soldats d'Orvieto, de Prato, de Pistoia, du val d'Elsa, c'est-à-dire de Colligiano, de San Gimignano, de Volterra, principalement les Lucquois et les Arétins, qui avaient survécu à ce grand désastre, comprenant que la défaite était irréparable, cherchèrent à se dérober à la mort en se sauvant vers Montaperto, où ils s'arrêtèrent accablés de fatigue et saisis de terreur. Les autres fugitifs, errant en tous sens, ne savaient de quel côté se diriger. Chacun d'eux disait : « Je me rends prisonnier » ; mais, personne ne consentant à les recevoir, ils étaient massacrés sans pitié. Voyant la victoire assurée, le capitaine des Siennois fut touché de compassion, et songea à préserver ceux des vaincus qui

survivaient. Il appela en conséquence auprès de lui les gonfaloniers, le comte Giordano, ainsi que les autres chefs, et leur dit : « Vous voyez le carnage d'hommes et de chevaux qui s'est fait et qui se fait encore ; il me semble qu'il est temps d'ordonner que ceux qui voudront se rendre prisonniers soient reçus à quartier, mais que l'on égorge sans miséricorde les récalcitrants. » Cet ordre fut immédiatement transmis à l'armée siennoise, et il n'avait pas été publié trois fois, que l'on vit les ennemis se lier eux-mêmes les mains, afin d'échapper à la mort sanglante dont ils étaient menacés. Lorsque les Lucquois, les Orviétains et tous ceux qui s'étaient enfuis vers Montaperto connurent cette proclamation, ils descendirent de cheval, jetèrent leurs armes, et vinrent se constituer prisonniers entre les mains du capitaine des Siennois. Le comte Giordano fit prisonniers les combattants de San Miniato et de Pistoia ; le comte d'Arasi, ceux de Prato ; maître Arrigo d'Astimbers, ceux de San Gimignano ; messire Gualtieri, ceux de Val d'Elsa ; messire Nicolò de Bigozzi, ceux de Volterra. Chacun s'empressait de s'assurer des siens le mieux possible.

Il fallait voir comme nos braves concitoyens garrottaient avec plaisir les vaincus, les uns natifs de Colle, les autres de Pitigliano, ou de Campiglia, ou de Florence,

quelques-uns même de Lombardie. La multitude des captifs était telle, qu'ils formaient une masse noire, au milieu de laquelle l'œil ne pouvait rien distinguer. Vous allez juger des prouesses que durent faire les hommes, par l'exemple suivant : Une pauvre fruitière, nommée Usiglia (19), faisant partie de la confrérie de Sainte-Marie-des-Grâces, et demeurant dans le tiers de Camollia, avait été envoyée au camp pour porter aux troupes diverses provisions ; elle les avait chargées sur l'ânesse que les Florentins avaient jetée dans la ville par la porte Camollia. Après avoir relevé cet animal, elle lui avait mis une selle neuve, et l'avait emmené avec elle. S'apercevant que les Florentins étaient en pleine déroute, elle partit immédiatement du camp, c'est-à-dire de la colline de Rospoli, où les Siennois avaient laissé l'étendard blanc planté sur le carroccio, et se rendit sur le champ de bataille. Là, elle arrêta à elle seule trente-six hommes, appartenant tous au corps de la ville de Florence, et les ayant attachés à l'aide de ceintures, elle les amena ainsi à sa suite, dans l'endroit où se trouvaient réunis les autres prisonniers. Vous pouvez facilement vous figurer ce que faisaient des hommes courageux, en voyant que cette femme, seule et faible, avait pu capturer et conduire ainsi trente-six gens de guerre. Tout bien compté,

il y avait plus de prisonniers que de combattants. Si vous tenez à en connaître exactement le chiffre, je vous dirai qu'il s'élevait à vingt mille, ce qui dépassait le nombre des habitants de Sienne à cette époque. Ajoutez à cela dix mille cadavres humains et dix-huit mille chevaux tués, et vous ne pourrez vous étonner que la grande infection qui résulta de ce carnage ait forcé la population à abandonner cette contrée, qui pendant un grand nombre d'années ne fut plus habitée que par des animaux sauvages (20).

La journée du samedi était déjà fort avancée, lorsque l'armée siennoise acheva sa célèbre victoire; il fut résolu qu'on ne rentrerait pas le même jour dans la ville de Sienne, et toutes les troupes retournèrent sur la colline de Rospoli, où se trouvaient, comme nous l'avons fait remarquer, le bagage de l'armée et le carroccio, surmonté du blanc et royal étendard du tiers de Camollia. Au centre de ce carroccio s'élevait un grand mât, auquel s'attachait une antenne plus petite, qui se hissait le long du premier mât à l'aide de cordes et de poulies, et à l'extrémité de laquelle était fixé l'étendard. Pour que tu n'ignore pas, lecteur, ce que sont devenus ces deux mâts, j'ajouterai qu'ils sont dans le Dôme, adossés à deux piliers près du chœur (21), à l'endroit où se trouve l'eau bénite: le plus

petit est attaché contre le pilier du côté du campanile; l'autre, contre le pilier opposé et qui lui fait face. Ce dernier n'est autre que le grand mât planté à poste fixe dans le carroccio. Quant au carroccio lui-même, il est actuellement déposé dans la fabrique de Sainte-Marie, où l'on travaille en menuiserie et en pierre (22).

L'étendard blanc dont nous avons parlé peut se voir dans la sacristie de l'hôpital de Sainte-Marie de la Scala; il est serré dans un bahut, où se conserve aussi la boîte qui servait au ballottage de l'élection de la seigneurie de Sienne (23). Toutes les fois que nos aïeux retiraient cette boîte afin de procéder au scrutin qui décidait de la composition de la seigneurie, ils avaient l'habitude de déployer l'étendard dans la sacristie, et rappelaient à ceux qui pouvaient l'ignorer que ce drapeau était le même qui flottait dans le camp siennois, lors de la victoire remportée sur les Florentins et leurs alliés dans les champs de Montaperto. C'était ainsi que se perpétuait le glorieux souvenir de cet événement.

Dès que l'armée fut réunie sur la colline, elle s'y établit avec ses prisonniers, et elle y déposa le butin qu'elle avait recueilli dans le camp des Florentins. Ce butin se composait d'abord de bannières, étendards, gonfalons, tentes et pavillons; d'une quantité considérable d'armes.

de bagages, de vivres, de fourniments de toute espèce, que les Florentins portaient avec eux pour ravitailler Montalcino; enfin d'une cloche qu'on appelait la *Martinella* et dont ces derniers se servaient, dans leur camp, pour indiquer les réunions du conseil. Après avoir fait l'inventaire de ces dépouilles, les Siennois passèrent la nuit dans cet endroit, et le dimanche, à l'aube naissante, ils commencèrent à mettre toutes choses en ordre, et à charger leur bagage et leur butin. Comme représailles des anciennes injures qui leur avaient été faites, ils placèrent la Martinella, entourée de toutes les bannières et pavillons, sur le dos de l'ânesse que Usiglia avait amenée avec elle au camp. Lorsque tout fut prêt, ils s'acheminèrent vers Sienne, dans l'ordre qui sera décrit plus loin, et y arrivèrent vers la demi-tierce du matin (sept heures et demie du matin, dans le mois de septembre).

En tête de l'armée, on voyait l'un des deux ambassadeurs florentins qui s'étaient, avant le combat, présentés à Sienne pour formuler d'iniques demandes; le second était resté mort sur le champ de bataille. Celui qui survivait fut mis sur un âne, les mains liées derrière le dos, le visage tourné vers la queue de l'animal, et les Siennois le contraignirent à traîner par terre la bannière de la commune de Florence. Un grand nombre

d'enfants couraient devant lui en criant : « Voilà le traître qui voulait que nous abattissions nos murs. » D'autres ajoutaient : « Viens donc bâtir ta forteresse dans Camporeggi, et créer des seigneuries pour chaque tiers de Sienne. » Non contents de le poursuivre de railleries et d'outrages, les enfants l'eussent tué à coups de pierres, si les hommes ne les en eussent empêchés.

Des trompettes faisaient en même temps retentir l'air de fanfares guerrières, et l'on voyait s'avancer le royal étendard du roi Manfred, derrière lequel marchaient le comte Giordano, le comte d'Arasi, et quatre cents cavaliers allemands, tenant tous à la main des branches d'olivier, et chantant en chœur leurs plus belles hymnes nationales.

Le carroccio, attelé de deux magnifiques chevaux de haute taille, et surmonté de l'étendard de Camollia, précédait les nombreuses files de prisonniers, ainsi que les bannières, les tentes, les pavillons, les bagages et autres objets enlevés du camp florentin. L'ânesse portait sur sa nouvelle selle la Martinella avec les autres trophées de Montaperto, et la fruitière Usiglia conduisait ses trente-six captifs. Après elle, le valeureux comte Aldobrandino de Santa Fiore, capitaine général de la commune de Sienne, s'avancait suivi de tous les soldats siennois, munis.

comme les Allemands, de guirlandes d'olivier, en signe de victoire. C'était d'abord le gonfalonier du tiers de la Ville, portant son gonfalon, et accompagné des hommes de son quartier, puis les gonfaloniers de Saint-Martin et du tiers de Camollia.

Le premier s'appelait Giacomo del Tondo ; celui de Saint-Martin, Giovanni Guastelloni, et celui de Camollia, Bartolomeo Rinaldini. Le reste du cortège se composait de maître Arrigo d'Astimbers, avec deux cents cavaliers armés ; du preux messire Gualtieri, accompagné de deux cents cavaliers allemands de la tenue la plus martiale ; enfin de messire Nicolò de Bigozzi, à la tête de quatre cents cavaliers siennois ou appartenant à la commune de Sienne. Ce fut selon cet ordre que se fit l'entrée triomphale de l'armée dans la ville, et qu'elle se dirigea immédiatement vers le Dôme, où elle rendit des actions de grâces au Dieu tout-puissant pour les succès qu'elle avait obtenus, lui en reportant avec humilité toute la gloire. Ces actes de piété terminés, chacun retourna à Saint-Christophe, où furent solennellement déposés le bagage, les étendards, pavillons, tentes et bannières des Siennois, ainsi que tout ce qui avait été pris dans le camp des Florentins, sans en excepter la Martinella, qui se trouve aujourd'hui dans la salle de la commune de Sienne, c'est-à-dire dans le pa-

lais (24). Les bannières et pavillons sont dans le même édifice, attachés aux poutres de la terrasse de la seigneurie de Sienne (25). A mesure qu'un soldat s'était dessaisi de ce qu'il avait apporté, il retournait, plein d'une légitime fierté, dans son ménage et dans sa famille.

La défaite dont nous venons de rapporter les particularités eut lieu le 4 septembre 1260.

Le lendemain matin, tous les citoyens se rendirent à Saint-Christophe, où étaient déjà rassemblés les généraux de l'armée, avec les vingt-quatre magistrats formant la seigneurie. On y tint conseil, et l'on convint de se rendre au Dôme, afin de faire une grande procession dans laquelle on porterait les reliques de Sienne, et que suivraient tous les habitants, y compris les religieux, prêtres, moines et abbés. On envoya aussitôt dans la ville publier un ban par lequel il était enjoint aux divers membres du clergé de se réunir immédiatement au Dôme, avec toutes les reliques, et d'y attendre l'arrivée des vingt-quatre. Par ce même ban, il était ordonné aux grands comme aux petits, aux femmes comme aux enfants, de se joindre à la procession, de fermer les boutiques et de se livrer à toutes sortes de réjouissances.

Tandis que le crieur public s'acquittait de ce message, il fut décidé dans le conseil que quiconque voudrait ra-

acheter un prisonnier le pourrait faire, mais qu'indépendamment du prix de rançon, il serait tenu de donner un jeune bouc; que le rachat des captifs s'effectuerait à l'embranchement des deux routes, dont l'une conduit à Quercia Grossa et l'autre à Montere ggioni; qu'après avoir délivré les prisonniers, on égorgerait sur-le-champ tous les boucs, dont le sang, mêlé à de la chaux vive, serait destiné à bâtir, en cet endroit, une belle fontaine, à laquelle serait donné le nom de *fonte de' Becchi*, fontaine des Boucs. Il fut arrêté, en outre, qu'on sculpterait sur chaque paroi de cette fontaine la représentation d'un de ces animaux.

Après ces délibérations, messire le comte Aldobrandino, en sa qualité de capitaine général de l'armée de la commune de Sienne, se leva et dit: « Messieurs les conseillers, toutes les choses que vous venez d'ordonner, je les trouve justes et sagement faites; néanmoins, je me permets de vous rappeler qu'une fois la procession et la fête terminées, les prisonniers rachetés et élargis, il faudra regarder les ennemis comme des ennemis et les amis comme des amis. C'est pourquoi je pense que quiconque s'est montré hostile à votre commune, ou s'est révolté contre elle, doit être châtié de telle manière qu'il ne soit plus tenté de recommencer. N'importe qui ce sera, de quelque nom qu'il s'appelle, que ce soit une commune entière ou seulement un

particulier, je vous réponds qu'avec mes compagnons et l'aide du valeureux comte Giordano et de ses braves amis, nous le mettrons à la raison et le ferons disparaître du monde. Ainsi donc, commandez; nous sommes tous prêts à obéir.» Le comte Giordano dit également par le moyen de son interprète : «Je suis disposé à faire tout ce que vous désirerez, pourvu qu'il s'agisse de choses dignes de votre gloire et de la mienne, et en même temps honorables pour notre roi.» Après avoir parlé ainsi, il s'assit et fut remplacé par messire Bandinelli, qui s'exprima en ces termes : «Sages conseillers, le capitaine de l'armée de Sienne, que je m'abstiens d'appeler par son nom, vient de vous dire qu'il fallait traiter les ennemis comme des ennemis, les amis comme des amis, et qu'on devait faire la guerre à ceux qui se sont montrés opposés à la commune de Sienne, ou qui se sont révoltés contre elle; vous l'avez entendu. Pour moi, je dis qu'il ne me semble ni nécessaire ni sage de faire la guerre à personne, que ce soit à un ennemi ou à un ami. Vous leur avez fait éprouver plus de mal et de dommage qu'ils ne vous en ont occasionné : à mon avis, ce succès doit suffire, et l'on ne doit pas tenter de nouvelles entreprises. Je pense même qu'il serait utile aux intérêts de la commune de donner congé aux Allemands et de licencier tous les soldats; vous n'ignorez pas, en effet, qu'on

manque d'argent pour les payer, et que dernièrement, lorsque vous vous êtes résolus à solder ces Allemands, on n'en eût point trouvé, si Salimbene ne vous en eût prêté. Songez donc au moyen de vous procurer de l'argent, avant de vous lancer dans de nouvelles et de hasardeuses expéditions.» En prononçant ces mots, messire Bandinelli regagna sa place. Son discours tout entier avait été dicté par son désir de protéger les Florentins, dont la défaite l'avait affligé cruellement. Ce Bandinelli était le même, en effet, qui, avant la bataille de Monte-Aperto, avait conseillé, selon les demandes des ambassadeurs de Florence, qu'on abattît en différents endroits les murs de la ville.

Messire Buonaguida Boccacci se leva à son tour, et déclara qu'il lui semblait qu'une partie du discours que venait de prononcer messire Bandinelli devait être prise en considération et l'autre repoussée; qu'il lui paraissait hors de saison d'attaquer qui que ce fût, mais qu'il ne croyait pas prudent de licencier les troupes, et qu'on ne devait pas y penser, «attendu, ajouta-t-il, que nous avons beaucoup d'ennemis et que nous en aurons bien plus encore que par le passé, actuellement que nous venons de donner une si terrible leçon aux Florentins et à tous ceux qui s'étaient associés à leur fortune. En conséquence, nous ne devons pour rien au monde démembrer notre armée, mais il im-

porte au contraire de faire bonne garde, et de se procurer des moyens de l'entretenir et de la récompenser de ses bons services.» Le comte Aldobrandino dit aussitôt : « Pour le moment, nous ne devons pas penser à l'argent, car nous en avons suffisamment, et la somme s'en augmentera lors du rachat des prisonniers; aussi ne songeons-nous qu'à ce qu'il nous est possible de faire pour le soin de votre honneur et pour votre utilité.» Lorsque le comte eut cessé de parler, Salimbene se leva : « Messieurs les conseillers, observa-t-il, vous avez entendu les nobles paroles de messire le comte Aldobrandino; à mon tour, je vous dirai d'être sans inquiétude quant à l'argent, parce qu'il me reste encore une somme égale à celle que je vous ai prêtée, et qu'elle est entièrement à votre disposition. Ainsi donc vous n'avez aucune raison de ne pas suivre la marche que vous jugerez préférable dans votre sagesse.» Après cette offre généreuse, Salimbene descendit et se rassit à sa place.

« Sages conseillers, et vous braves citoyens, dit alors messire Provenzano, chaque membre du conseil venant d'émettre librement son avis, je puis faire aussi quelques observations sur nos affaires. Je partage complètement l'opinion que messire Aldobrandino a développée au commencement de la discussion : oui, vous devez traiter en ennemi celui qui est votre ennemi, et en ami celui qui est votre ami : il

faut châtier les rebelles de manière qu'ils ne soient plus tentés désormais de retomber dans de pareilles fautes. J'appuierai donc sa proposition, et j'ajouterai que, les Montalcinaisiens s'étant révoltés contre les ordres de votre commune, et qu'étant par leur conduite les principaux instigateurs des dangers de ruine et de servitude qui ont menacé notre ville et son territoire, lorsque les Florentins vous demandaient avec tant d'arrogance et tant d'orgueil de raser vos murs, c'est contre les Montalcinaisiens que vos premiers coups doivent être dirigés. A présent que vous avez recueilli tous les avis, voyez celui qui doit être embrassé pour le bien de la commune.» On résolut de mettre aux voix l'opinion de messire Provenzano, comme étant celle de toutes qui paraissait la meilleure; elle fut adoptée par l'assemblée, et l'on convint qu'une fois la procession, la fête et le rachat des prisonniers terminés, on irait attaquer Montalcino, puis porter la guerre chez les autres ennemis de la commune de Sienne.

Sur ces entrefaites, le crieur public revint annoncer que les religieux, hommes et femmes, attendaient le conseil dans le Dôme. Les vingt-quatre, accompagnés des personnes qui avaient assisté à la séance, s'y rendirent sur-le-champ. Lors de leur arrivée au Dôme, ils disposèrent ainsi l'ordre de la procession. En avant de toutes les reliques,

on portait un gonfalon, religieusement conservé depuis lors, et qui figure encore aujourd'hui dans les processions. Ce gonfalon avait été fait exprès ; il était en soie vermeille, le manche était surmonté d'une petite croix. On voyait apparaître ensuite le crucifix, qui est déposé dans le Dôme, comme nous l'avons dit, précédant tous les ordres religieux avec leurs reliques. Monseigneur l'évêque était accompagné des chanoines et suivi des vingt-quatre, au milieu desquels se trouvait le syndic Buonaguida ; du capitaine, qui s'avancait avec nombre de cavaliers de la ville ; du comte Giordano, à la tête d'une grande partie de ses Allemands, et enfin de la population de Sienne, hommes et femmes, grands et petits, qui récitaient force Ave Maria et Pater noster, pour glorifier Dieu et sa Mère. La procession parcourut ainsi toute la ville, en passant par chaque tiers, et retourna au Dôme, où monseigneur, après avoir fait faire une confession générale, donna la bénédiction à tout le peuple. Les fêtes vinrent ensuite, et chaque rue présenta bientôt le spectacle animé de joyeux plaisirs et d'une ardente allégresse. Ainsi s'écoula la journée entière.

Les jours suivants, ceux qui avaient des prisonniers s'occupèrent d'en tirer le meilleur parti possible. Les habitants de Colle envoyèrent racheter leurs captifs, qui

étaient au nombre de six cents : les sommes varièrent selon les moyens, mais aucun prisonnier ne fut exempt de payer en sus de sa rançon un bouc, conformément à l'ordre formel de la commune ; après quoi les prisonniers de Colle retournèrent chez eux. Le 7 septembre, San Gimignano réclama huit cents captifs ; Volterra, près de mille ; San Miniato, neuf cents ; Prato, sept cents ; Pistoia, huit cents. Tous, ainsi que nous l'avons dit, furent imposés selon leur fortune, et durent acquitter l'impôt du bouc.

Le jour suivant, les Lucquois du parti guelfe vinrent délivrer leurs concitoyens, dont le nombre se montait à mille deux cents ; ils étaient tous Guelfes. Ils furent libérés moyennant cinq mille florins d'or (plus un bouc par personne), et partirent pour Lucques le 8 septembre. Les Arétins, qui n'étaient pas moins de mille cinq cent cinquante, furent remis en liberté, le 10 septembre, après avoir acquitté cinq mille florins d'or et mille cinq cent cinquante boucs. Le 12 septembre enfin, les Orviétains retournèrent dans leur patrie en acquittant l'impôt du bouc, et en payant une rançon de trois mille cinq cents florins d'or.

Le prix des boucs s'était tellement accru, qu'ils coûtaient presque aussi cher que les prisonniers. Le 13 et le 14,

on vint pour Pitigliano chercher quatre cents prisonniers, et trois cents pour Campiglia. Les habitants de Pitigliano rachetèrent en même temps, au prix de dix mille florins, leur comte qui avait été blessé. Pepo Minella se racheta également, moyennant six mille florins.

Le 15 du même mois, on vit arriver les habitants du val d'Elsa et les Florentins, qui payèrent en même temps la rançon de leurs compatriotes et celle des Lombards. Le chiffre des prisonniers partis ce jour-là fut de deux mille quatre cents, parmi lesquels figuraient les trente-six de la fruitière Usiglia, qui furent obligés de donner chacun à cette femme deux cents florins. L'immolation des boucs eut lieu en présence des Florentins, et leur sang fut mélangé avec de la chaux vive. La fontaine bâtie, on l'entoura de murs, et elle prit, ainsi que le projet en avait été formé, le nom de fontaine des Boucs (*fonte de' Becchi*) (26), en mémoire de cet événement.

Le 16 septembre, les Florentins (l'auteur entend ici les Florentins réfugiés) retournèrent à Florence, accompagnés d'une troupe d'Allemands, et ayant excité du tumulte dans la ville, s'emparèrent du gouvernement et chassèrent tous les Guelfes, tandis que les Gibelins y rentraient le même jour.

Lorsque tous les prisonniers eurent été rachetés, et

que tous les ordres donnés par le conseil eurent reçu leur entière exécution, on s'occupa sans délai d'aller attaquer les Montalcinaisiens et leurs amis. Dans ce but, mille cavaliers et deux mille fantassins, divisés en trois corps, sortirent de Sienne. Le premier corps se composait de trois cents cavaliers parfaitement équipés et commandés par maître Arrigo d'Astimbers; il était soutenu par le brave comte d'Arasi et par six cents hommes de pied, armés pour la plupart d'arbalètes. Le second corps avait pour capitaine le comte Giordano; il se montait à treize cents hommes, dont cinq cents cavaliers de la compagnie de messire Gualtieri, et huit cents fantassins portant des arbalètes et d'autres armes. Enfin, deux cents cavaliers siennois à la solde de la commune de Sienne formaient, avec six cents fantassins bien armés, le troisième corps, placé sous les ordres du comte Aldobrandino de Santa Fiore, accompagné de messire Nicolò de Bigozzi.

Les troupes sortirent de Sienne le 22 septembre, et se dirigèrent vers Montalcino, où elles arrivèrent le 23. Elles établirent aussitôt leur camp devant cette ville. Lorsque les Montalcinaisiens virent les Siennois, ils en furent profondément affligés et se dirent entre eux : « Nous n'avons plus à présent d'excuse à leur offrir, car nous avons été des traîtres et nous avons failli à notre serment; aussi tout

le mal qu'ils nous feront sera mérité. Quelle conduite tenir vis-à-vis de ce peuple qui ne nous a fait jamais que du bien ? Ne savons-nous pas dans quelles angoisses et dans quels dangers ils viennent de se trouver par notre faute ? qu'à cause de nous, Sienne a été sur le point d'être ruinée de fond en comble, et sa population anéantie ? Comment nous accorderaient-ils miséricorde, lorsque tant de leurs compatriotes sont tombés, par notre faute, sur le champ de bataille ? Ainsi donc, le meilleur parti qui nous reste à prendre est de nous défendre le plus vigoureusement possible. Il est vrai que nous ne saurions triompher d'une si puissante armée, et que nous n'avons de troupes ni pour les repousser, ni pour marcher à leur rencontre ; néanmoins efforçons-nous de leur résister, et quand nous ne le pourrons plus, nous traiterons avec eux, afin d'avoir la vie sauve. »

Bernardo de Guido Gianni dit alors : « Il serait mieux de traiter avec eux dès le début, car lorsque les choses seront plus avancées, nous serons contraints de subir les conditions les plus cruelles. Il faudrait leur envoyer un ambassadeur, pour savoir quelles sont leurs intentions, et ce qu'ils exigent de nous. S'ils veulent notre ville, il vaudrait mieux la leur abandonner de plein gré que de tomber ensuite à leur merci. Ainsi donc, délibérez. » Mais

loin d'adopter la proposition de Bernardo, on résolut au contraire de se défendre jusqu'à la mort.

Cependant les Siennois avaient assis leur camp sous les murs de la ville, et après les avoir examinés, ils tinrent conseil tant sur la manière dont ils devaient livrer l'assaut, que sur l'heure qu'ils devaient choisir. Il fut décidé que, dès le matin suivant, on planterait les échelles sur différents points, et qu'on tenterait l'escalade, tandis qu'à coups d'arbalètes on éloignerait ceux des assiégés qui se porteraient à la défense de la muraille; qu'à l'aide de fascines enflammées on brûlerait la porte; qu'une fois la ville prise, on la livrerait au pillage, qu'on bouleverserait la terre dans les divers lieux, et qu'on chasserait le reste des habitants.

Ces délibérations furent adoptées le 29 septembre, et le 30, on donna l'assaut ainsi qu'il suit.

La cavalerie commença par s'avancer vers les portes, accompagnée de quelques hommes de pied portant les fascines: une partie des assiégés sortit à leur rencontre; mais, après un combat des plus vifs, ils furent rejetés en dedans des portes, laissant beaucoup des leurs sur la place, tandis que les Siennois ne perdirent que quelques chevaux. Le reste des assiégés garnissait les murs et combattait vaillamment. On en tua un grand nombre à

coups d'arbalète, puis on plaça les échelles, on s'élança à l'assaut, et l'on mit le feu à un amas de bois dont on avait eu soin d'encombrer l'une des portes de la ville attaquée. Consumée bientôt, cette porte finit par tomber, et ouvrit, par sa chute, une issue facile aux cavaliers, qui se précipitèrent dans la ville. A l'entrée de cette porte, il se livra une lutte acharnée, ce qui n'empêcha pas nos soldats de pénétrer dans l'intérieur, aux cris de « Vive la commune de Sienne, mort aux traîtres ! »

Ils parcoururent la ville en tous sens, la saccagèrent, rasèrent les murs et incendièrent une bonne partie des maisons. Tous les Montalcinaisiens, grands et petits, hommes et femmes, prêtres et religieux, qui ne furent point égorgés, en furent chassés. Nos troupes séjournèrent encore quelques jours dans la ville, pour en retirer toutes les dépouilles précieuses qu'elle pouvait contenir.

Une fois hors de leur cité, les habitants de Montalcino se rassemblèrent dans une plaine, au pied de Percera, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui Buonconvento, et après une courte délibération, ils résolurent de se rendre pieds nus et la corde au cou à Sienne, pour implorer le pardon du crime qu'ils avaient commis, espérant, grâce à cette expiation douloureuse, apitoyer les Siennois, naturellement humains et miséricordieux.

Ils vinrent donc à Sienne et défilèrent dans la ville, précédés de leurs prêtres, en criant tous ensemble : « Miséricorde pour l'amour de Dieu et de la Vierge Marie ; nous vous prions de nous pardonner et de nous regarder comme des hommes morts ! » On leur répondit alors : « Rendez-vous à Montaperto, là où les intrépides Siennois ont combattu, et là où se trouvaient notre carroccio et notre victorieux étendard, afin d'y voir de quels maux vous avez été la cause, et restez-y jusqu'à ce qu'on vous ait pardonné. »

Ils partirent et allèrent, le 4 octobre, sur le champ de bataille, d'où s'exhalait une odeur si fétide, causée par la grande quantité de cadavres d'hommes et de chevaux, qu'il était impossible d'y demeurer. Les Montalcinaisiens y passèrent cependant deux jours, mais ce fut leur dernier châtiment : on les fit avertir que la magnifique et puissante commune de Sienne les recevait en grâce, et leur permettait de retourner dans leur pays. On les autorisa en outre à rebâtir Montalcino, et à l'habiter comme ils l'entendraient, sous la condition d'être toujours de loyaux et vrais fils de la commune de Sienne. Ils jurèrent d'être fidèles, serment qui fut bientôt transgressé, et partirent pour Montalcino, que les Siennois quittèrent alors avec tout leur butin, après avoir mis le feu sur différents points,

afin de n'y rien laisser subsister. Rentrés dans leur ville, les Montalcinaisiens s'occupèrent à la rebâtir, mais un peu moins grande qu'elle n'était auparavant, ce dont on s'aperçoit encore aujourd'hui.

L'armée siennoise s'avança alors dans le pays d'Arezzo, y fit beaucoup de prisonniers, s'empara de nombreux bestiaux, et fit subir à cette ville le sort de Montalcino. Les Siennois entrèrent ensuite sur les terres de Florence, c'est-à-dire à Monte Luco de Berardenga, prirent cette ville d'assaut et la détruisirent jusque dans ses fondements. Monte Luco a Lecchi ne fut pas non plus épargnée : le 12 octobre, nos soldats l'investirent; ils se rendirent maîtres du château, le brûlèrent et rasèrent la ville. Le 18 du même mois, ils prirent d'assaut Fornano, qu'ils traitèrent de la même façon. Cela fait, ils marchèrent sur Monte Castelli, qui tomba également en leur pouvoir et dont la prise fut achetée par de sanglantes pertes. Le comte Giordano eut son cheval tué sous lui, mais il fut replacé en selle immédiatement; le château fut enlevé de vive force et entièrement détruit. Les Siennois, changeant alors de direction, se dirigèrent sur Tribbio qu'ils brûlèrent après une faible résistance. Ils exercèrent une vengeance non moins terrible à l'égard de Castellina, qu'ils saccagèrent tellement qu'il n'y resta debout que quelques

maisons. Ils tinrent ainsi la campagne jusqu'à la moitié de février, avant de retourner à Sienne. Dans cette même année 1260, ils réparèrent Poggibonsi et Cortone, puis rentrèrent à Sienne, ramenant avec eux une quantité importante de bétail, nombre de prisonniers et un riche butin. Les citoyens les accueillirent avec de grandes démonstrations de joie, et les conduisirent au Dôme, pour rendre grâce à Dieu et à sa mère la Vierge Marie de faveurs tellement signalées et de succès si éclatants.

Qu'à l'avenir les Florentins, leurs alliés, ou tout autre peuple, qui nourrirait de mauvais desseins contre la commune de Sienne, ne recueillent de leurs tentatives d'autre fruit qu'une réputation semblable à celle des Florentins après leur expédition en faveur de Montalcino ! Que tous les ennemis, les traîtres, les rebelles, qui conspireraient contre la ville ou la contrée de Sienne, puissent être exterminés de même ! Je prie Dieu et sa mère la Vierge Marie de permettre qu'il en arrive ainsi, et qu'il nous soit accordé aussi l'immense grâce d'assister une autre fois, avant de mourir, à de semblables événements. *Amen.*

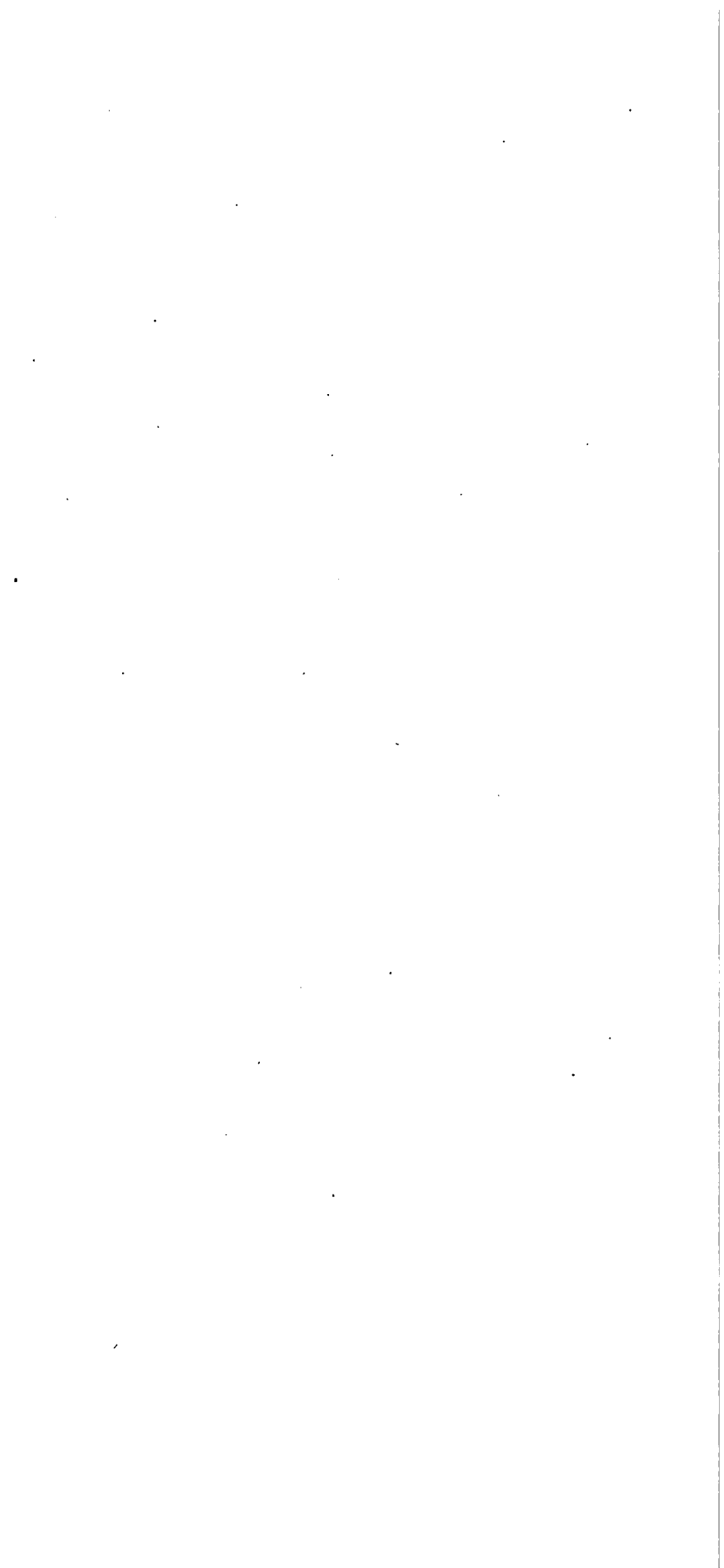
Ici finit la narration de la déroute de Montaperto. *Deo gratias, Amen.* Écrite par moi, Nicolò de Giovanni de Francesco Ventura, natif de Sienne, et terminée le 1^{er} décembre 1442.

Dans la suite, les citoyens, en commémoration de la grande victoire qu'ils avaient remportée, et du profit considérable qui en était résulté pour eux, érigèrent en l'honneur de Dieu et de saint Georges la splendide église qui s'élève aujourd'hui dans Pantaneto. On suppose qu'il y existait, avant la bataille, une petite chapelle dédiée à saint Georges ; mais ils l'agrandirent et lui donnèrent la magnificence qui la distingue actuellement. On ordonna aussi que chaque année, à l'anniversaire de la Saint-Georges, on y célébrerait une fête solennelle (27) pour perpétuer le souvenir de ces événements remarquables. Cette fête présentait diverses particularités curieuses : on voyait en premier lieu une forêt, puis un homme armé représentant saint Georges combattant un dragon, non loin d'une jeune fille en prière. Cette allégorie était destinée à rappeler que saint Georges délivra d'un dragon, dans la ville de Silenza en Libye, le roi de Silenza, sa fille, et toute la population. Les Siennois, délivrés avec le même bonheur, ordonnèrent qu'à perpétuité on fit combattre, chaque année, un dragon figuré et un homme armé, en face de l'église de Saint-Georges. Mais l'exiguïté de la place obligea de transporter la représentation de ce spectacle sur le champ de Sienne, et de la reculer jusqu'à l'époque de la fête de saint Ambrogio, afin d'honorer ce saint, natif de Sienne, membre

de l'ordre de Saint-Dominique, et qui nous fit la grâce d'obtenir du pape la levée de l'interdiction lancée sur notre ville (28). Cette translation du spectacle sur le champ de Sienne fut résolue également dans le but d'en rendre l'accès plus facile à nos voisins; ce spectacle a lieu encore et s'exécutera à l'infini, *in sæcula sæculorum. Amen. Deo gratias.*

Dans le mois de juillet 1443, on acheva de peindre ce livre, dont les figures ont été exécutées par Nicolò de Francesco de Giovanni Ventura. Le pape Eugène IV résidait à cette époque, avec ses cardinaux, à Sienne, où il était arrivé le samedi 10 mars 1442; il retourna à Rome le 14 septembre 1443, en louant et glorifiant notre Seigneur Dieu Jésus-Christ, *in sempiterna sæcula sæculorum.*

Pendant le séjour du pape Eugène IV à Sienne, le feu du ciel tomba sur la ville et incendia les deux côtés du toit de l'église de Saint-Dominique, située dans le quartier de Camporeggi. Ce désastre eut lieu dans la nuit du 30 août 1443.



NOTES.

(1) Malavolti (tome XI, page 16) prétend que le capitaine général des Siennois, lors de la bataille de Montaperto, ne fut pas le comte Aldobrandino Aldobrandeschi de Santa Fiore, mais bien le podestat Francesco Troisi. Cette assertion, contestée par Uberto Benvoglianti (voyez Muratori, *Rev. ital. script.*, tome xv, page 3, in nota), contredit presque tous les chroniqueurs siennois. L'auteur se fonde sur les motifs d'inimitié existants à cette époque entre ledit comte Aldobrandino et la république, qui avait fait non-seulement envahir une partie de ses domaines, mais tuer son propre cousin, le comte Uberto, dans Campagnatico. On peut opposer à cette argumentation (ce à quoi Malavolti n'a pas songé), qu'attaché au parti gibelin, comme il l'était, le comte Aldobrandino de Santa Fiore dut craindre pour sa propre existence en voyant celle de Sienne menacée. Il ignore, ce que nous apprend Tommasi (tome I, page 320), que le comte Aldobrandino avait contracté un engagement avec la république pour faire sa paix avec elle ; il ne sait pas que le roi Manfred s'était em-

ployé comme médiateur entre lui et la république, qui, le connaissant pour un homme généreux et vaillant, n'hésita pas à lui confier le commandement supérieur de ses forces, dans la situation périlleuse où elle se trouvait. Un autre Aldobrandino Aldobrandeschini, dit *le Roux*, comte de Pitigliano et de Sorrana, combattit à Montaperto contre les Siennois; mais ses débats avec la république de Sienne ne provenaient pas de discussions touchant des droits féodaux, ils tenaient uniquement à l'attachement extrême qu'il portait au parti guelfe.

(2) Pieve Asciata ou a Sciata, petite paroisse située dans le val d'Arbia, sur les confins du Chianti, à neuf milles de Castelnuovo Berardenga, et à six milles environ au nord de Sienne.

(3) Gigli, dans son *Journal siennois*, que j'aurai l'occasion de citer fréquemment, donne des détails précis sur les diverses transformations que subit le gouvernement de Sienne (tome XI, page 568). Les lecteurs curieux de connaître à fond ces matières peuvent le consulter; pour moi, je me contenterai de faire remarquer ici que la concentration de l'autorité entre les mains des vingt-quatre magistrats fut la seconde forme du gouvernement de la ville. Ces magistrats étaient nommés par voie d'élection, au sein d'un conseil général. Chaque tiers de la ville (Sienne est partagée en trois quartiers appelés tiers) en nommait huit, dont quatre nobles et quatre roturiers; sur ce nombre, on en choisissait un dans chaque tiers, et ces trois magistrats devenaient, sous la qualification de *prieurs*, les chefs de cette magistrature. Leurs fonctions duraient quinze jours, de manière que chacun des vingt-quatre était trois fois prieur dans la même année.

(4) L'église de Saint-Christophe, qui s'élève sur la place Tolomei, est souvent désignée, par les historiens et les chroniqueurs siennois, comme l'endroit où se tenaient les conseils publics, même antérieurement à 1260. Gigli (*Diar. san.*, tome II, pag. 31, 32) affirme, sur la foi de quelques mémoires recueillis par lui dans les archives de l'hôpital, que la colonne surmontée de la louve (cette colonne, qui était autrefois en bronze, est maintenant en étain) qu'on voit sur la place Tolomei fut érigée en 1260, « vraisemblablement après la victoire de Montaperto, pour rappeler que là se tenaient les conseils publics les plus importants. »

(5) Il est inutile d'indiquer dans quel quartier de Sienne se trouve le lieu appelé Campo Reggio ou vulgairement Camporeggi : tout le monde le sait. Je dirai seulement que les historiens siennois sont d'accord pour assurer que ce nom fut donné à la partie de la ville où campa le roi Henri, fils de Frédéric Barberousse, et son successeur au trône impérial, en l'année 1194.

(6) La Malena et la Biena sont deux faibles cours d'eau qui coulent à très-peu de distance de Montaperto, et qui se jettent tous deux dans l'Arbia.

(7) Colui, che del cammin sì poco piglia
 Dinanzi a me, Toscana sonò tutta,
 Ed ora a pena in Siena sen' pispiglia;
 Ond' era sire, quando fu distrutta
 La rabbia fiorentina, che superba
 Fu a quel tempo, sì com' ora è putta.

DANTE, *Purgat.*, canto XI, 111.

Ce passage du Dante fait allusion à Provenzano Salvani, que le poète place dans le purgatoire, malgré sa qualité de Gibelin. Ajoutons que les historiens siennois sont unanimes dans leurs témoignages de vénération envers cet illustre citoyen. Malavolti (tome XI, p. 14) affirme « qu'on ne peut pas induire des papiers publics de cette époque (1260), que Provenzano Salvani exerçât dans Sienne un pouvoir plus étendu que les autres gentilshommes.... Les registres publics prouvent qu'il fut envoyé plusieurs fois en ambassade dans divers lieux, comme les autres particuliers; que, dans le conseil, ses avis ne prévalaient pas sur ceux des autres citoyens. On trouve dans ces mêmes papiers, qu'il se rendit en qualité de podestat à Montepulciano après la bataille de Montaperto : s'il eût été aussi puissant à Sienne qu'on le dit, il n'eût point quitté le gouvernement de la ville pour une charge de podestat.... Le fait est qu'il n'eut jamais dans Sienne une grande autorité, et que son caractère était trop doux et son ambition trop modeste pour ne pas obéir aux magistrats. » Il joignait à une probité parfaite un sens éminemment juste. La considération que des qualités si distinguées lui valurent chez les peuples voisins, de même que dans sa patrie, fut probablement appelée domination, et le fit qualifier de *sire* et de *tyran*, effet ordinaire de la disposition du public à mal interpréter les choses et à mal juger des hommes. Je laisse à penser si la défense présentée par l'historien que je viens de citer, et qui vivait deux siècles environ après le Dante, suffit pour laver la mémoire de Salvani. Cet illustre Siennois mourut le 11 juin 1269; il commandait alors, avec des alternatives de bonheur et de revers, une armée siennoise occupée au siège de Colle, ville du val d'Elsa, et véritable nid de Guelfes, défendue par des Français et des Florentins.

(8) Le comte Giordano Lancia, mentionné si fréquemment dans cette chronique, était parent de Manfred par sa mère et fut un de ses plus fidèles serviteurs. Lors de l'invasion du royaume de Naples par Charles d'Anjou, il fut chargé de défendre, conjointement avec le comte de Caserta, beau-frère de Manfred, le passage du Garignano. La trahison du comte de Caserta força le comte Giordano de se retirer. Lors du combat livré sur les rives du Caloro, près de Bénévent, il fut fait prisonnier et amené par ordre de Charles d'Anjou, pour constater la mort de Manfred, en face des restes sanglants de ce prince, qu'on venait de découvrir sur le champ de bataille, sous un monceau de morts. Le comte Giordano n'écoula que son affection pour son ancien maître, se frappa la tête de ses mains, et se jeta sur le corps en pleurant et en criant : « Hélas ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois ! Bon seigneur, sage maître, qui a pu ainsi t'arracher inhumainement la vie ! Vase de philosophie, ornement des armées, modèle des rois, pourquoi me refuse-t-on un couteau pour m'en frapper et devenir ton compagnon dans la mort, comme j'ai été, durant ta vie, le compagnon de ta gloire et de tes infortunes ! »

Les chevaliers français, et Charles d'Anjou lui-même, donnèrent les plus grands éloges à sa fidélité et à son dévouement. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier en France, où le nouveau roi de Naples le fit cruellement périr. (Voir Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*, lib. xix. chap. 3.—Sismondi, *Hist. des rép. ital.*, chap. 21.)

(9) La famille des Salimbeni était une des plus nobles et des plus anciennes de Sienne. Marc' Antonio Bellarmati, dans sa trop courte histoire de cette ville, rapporte qu'un Salimbene Salimbeni, ayant suivi en terre sainte Bonifazio Gricci, chef de mille cavaliers sien-

nois, lors de la croisade prêchée par Pierre l'Ermite, fut élu patriarche d'Antioche, immédiatement après la prise de cette ville, en récompense de sa conduite durant l'expédition.

(10) Il est placé dans le Dôme, au-dessus du premier autel qui se trouve à main gauche, après la chapelle Saint-Jean.

(11) C'est-à-dire sur la grande place dite du Campo.

(12) Ce passage s'applique à trois tableaux distincts, représentant l'image de la Vierge, et il n'est pas inutile de donner à leur sujet quelques détails au lecteur. Le plus ancien, dont parle en premier lieu Nicolò Ventura, est une peinture sur plastique, qui se conserve actuellement dans la chapelle des prisons de Sant' Ansano : mais comme on en a restreint les dimensions, il n'est resté que la Vierge ; les figures qui l'entouraient ont disparu.

La madone des Grâces se trouve à la cathédrale, dans la chapelle dite del Voto.

Le troisième est le célèbre tableau de Ducio de la Buoninsegna, qui décora pendant près de deux siècles le maître-autel. Malheureusement la table de bois sur laquelle il est peint se rompit : on divisa alors le tableau en deux parties ; l'une d'elles fut suspendue à côté de l'autel de Sant' Ansano, et l'autre à côté de celui du Sacrement.

(13) L'évêque de Sienne s'appelait Tommaso, de la famille Balzetti. On rencontre d'amples particularités sur la vie de ce prélat dans *l'Histoire de l'évêché de Sienne*, de Pecci, pag. 216.

(14) M. Ilari, savant conservateur de la bibliothèque de Sienne, voulut bien m'indiquer un manuscrit contenant des mélanges d'Uberto Benvoglianti, où se trouve l'explication du mot *besciolini*. Cet auteur prétend que *besciolini* est un diminutif de *besci* ou *bessi*, c'est-à-dire fous, sots, impertinents, et que ce mot dérive du latin barbare *beccus*, les *cc* ayant été changés en *ss*. Quant à l'époque à laquelle les Siennois reçurent un tel surnom des Florentins, Benvoglianti est parvenu à découvrir qu'en 1203, les deux républiques, voulant terminer à l'amiable un léger différend, choisirent pour arbitre un certain Oggeri, alors podestat de Poggibonsi. Les Florentins ayant corrompu ce personnage, son arrêt leur fut favorable : les Siennois furent condamnés, et furent dès lors traités de sots et d'insensés par leurs adversaires. Ceux-ci marchèrent contre Sienne ; arrivés à la fontaine érigée en 1228, et appelée d'abord fontaine Bugnoli, ils dirent : « Voici la fontaine des *bessi* ou des *becci*. » Benvoglianti termine en raillant les assertions des écrivains qui, changeant *becci* en *becchi*, font dériver le nom de cette fontaine des boucs égorgés après la bataille de Montaperto, et dont le sang aurait servi, disent-ils, à tremper la chaux dont on se servit pour la construire.

(15) Il semble que l'auteur ait voulu faire allusion, dans ce passage, à deux batailles qui eurent lieu, l'une à Montemaggio, l'autre près de Sienne, au pont du Rosajo.

Aldobrandini, dans l'une de ses chroniques, raconte ainsi le combat de Montemaggio : « En 1045, les Siennois rassemblèrent à San Salvatore, dans la forêt du lac Lecceto, une armée de six mille hommes de la ville, qui, marchant à la rencontre des Florentins, les battirent à Montemaggio. Jean Bisdomini, qui a écrit une narration

de cette bataille , raconte que ce furent les huit frères Porsio qui engagèrent les premiers la lutte avec les Florentins, et furent la cause principale de leur déroute. Aussi furent-ils les premiers Siennois qu'on appela capitaines, et par suite de ce fait, les membres de leur maison portèrent le nom des *Incontrati* (les Rencontrés).

Cette victoire donna lieu d'ailleurs à une réunion solennelle des principaux habitants de Sienne, dans laquelle l'un d'eux conseilla de suivre les exemples de Sennio et Aschio, premiers fondateurs de Sienne, et d'autres citoyens illustres, lesquels, après avoir remporté une victoire, faisaient faire de grandes constructions, et érigeaient une tour en mémoire de leur triomphe. Ils demandèrent en conséquence que, selon cette ancienne coutume, l'on élevât une tour attenante à la maison de Porsio et de ses frères, et qu'on la leur donnât en souvenir de leur belle action; qu'enfin, pour stimuler le patriotisme des futures générations, on établit une loi qui autorisât ceux des citoyens qui se seraient distingués dans les armes, dans les conseils, ou dans l'administration de la justice, à construire une tour en témoignage de leur mérite ou de leur vertu. L'assemblée adopta cet avis à l'unanimité.

S'il est permis d'ajouter une foi entière à ce passage de la chronique d'Aldobrandini, il en résulterait que les tours, ou du moins une grande partie d'entre elles, furent élevées par des particuliers, alors qu'on leur en accordait la permission. Mais cette autorité n'a pas persuadé tous les esprits; plusieurs pensent que ces tours étaient destinées à fortifier les murs de la ville, qui, à en croire Teofilo Gallaccini, furent reculés jusqu'à huit reprises différentes, et qui auraient fini par enfermer toutes ces forteresses dans l'enceinte même de la cité.

D'autres soulèvent une nouvelle difficulté en représentant que des constructions de cette nature auraient été trop dispendieuses pour être entreprises par des particuliers.

Je ne me propose pas de contredire qui que ce soit, ni d'exposer une opinion divergente qui pourrait être à son tour susceptible de réfutation; néanmoins deux choses paraissent certaines: c'est, d'une part, que les particuliers ont disposé de ces tours comme de biens propres, les faisant passer en tout ou en partie à d'autres familles et les transmettant même quelquefois à titre de dots; d'autre part, que le public y exerçait aussi des droits, car l'histoire nous apprend que la tour des Ugurgieri, située à l'entrée du Castellare, fut diminuée de trente brasses en 1280, pour cause de rébellion. Il me suffit, au reste, d'avoir cité les faits qui se rapportent à l'origine des tours, et je laisse à d'autres le soin d'en tirer les conséquences.

Quant à la bataille du pont du Rosajo, les chroniqueurs et les historiens siennois ne sont pas d'accord sur sa date précise. Les uns, et dans ce nombre Tommasi, la placent en 1184; d'autres, tels que Muratori, pensent qu'elle eut lieu en 1186. Voici du reste quelle fut, selon les historiens siennois, la cause de cette bataille. L'empereur Frédéric Barberousse, usant sans mesure de l'ascendant que son parti exerçait en Italie, avait coutume de disposer du sol en faveur des hommes qui avaient le plus favorisé ses desseins. Sigonio (*de Regno italico*, lib. xv) s'exprime ainsi à l'égard de cet empereur: « In Italiam transgressum omnibus civitatibus, præter Pisas et « Pistorium, totius agri jurisdictionem ademit. » Le peuple de Sienne, dont la générosité s'indigna d'un tel abus de pouvoir, ne permit pas à l'empereur de pénétrer dans la ville; et lui en ferma les portes. Frédéric laissa derrière lui son fils Henri pour châtier l'orgueil des

Siennois, en assiégeant la ville et en dévastant les campagnes. L'avenir lui réservait une défaite éclatante au pont du Rosajo.

(16) Voir la note 1.

(17) La tour des Marescotti est celle du palais aujourd'hui possédé par la noble famille Saracini, qui l'acheta des comtes Piccolomini Mandoli de la Triana; ceux-ci la tenaient des Marescotti, ses premiers possesseurs. Elle est située sur une petite éminence, dans le quartier dit de la Città, non loin du Dôme. Quelques écrivains font descendre la famille des Marescotti de Mario Scoto, seigneur de Marra, province de l'Écosse, qui, au temps d'Acarius, roi de cette île, conduisit une puissante armée au secours du souverain pontife Léon III, menacé par Charlemagne. Trois rameaux de cette maison donnèrent naissance à trois familles établies en Italie, l'une à Rome, l'autre à Bologne, et la troisième à Sienne. Cette dernière occupa, dès les premiers temps de la république, les postes les plus considérables du gouvernement. En 1194, 1202 et 1208, la dignité consulaire fut dévolue à trois membres différents de cette maison. (Gigli, *Diario sanese*, p. 31.) Elle possédait de très-grands biens et en outre deux tours dans la ville, dont l'une s'élevait sur la place Manetti, et l'autre, ancienne résidence des quinze magistrats gouverneurs de Sienne, dans le palais Saracini, ainsi que nous l'avons déjà fait observer. La famille Saracini, en la possession de laquelle cette tour se trouve aujourd'hui, est l'une des plus anciennes et des plus illustres de Sienne. Son nom fut mêlé à toutes les époques de l'histoire de cette république; les dignités les plus importantes, les plus hauts emplois, furent confiés à ses membres. La place actuellement occupée par le palais de la commune lui appar-

tenait autrefois. Indépendamment des hommes remarquables de la famille Saracini, on cite encore plusieurs femmes, dont la renommée s'est transmise jusqu'à nos jours : l'une est la bienheureuse sœur Alessia, compagne inséparable de sainte Catherine jusqu'à sa mort ; la seconde est Cristofana, qui fut mère du pape Jules III ; la troisième enfin, Onorata Orsini, mariée à Giacomo Saracini. Son père, le prince de Mugnano Orsino, après avoir quitté le commandement militaire dont le duc de Milan l'avait investi, était venu se fixer à Sienne.

Lorsque l'empereur Frédéric III se rendit dans cette ville, au mois de février 1451, pour y chercher sa future femme, Éléonore, infante de Portugal, l'évêque de Sienne l'amena au-devant de lui hors de la porte Camollia. On voit encore, à l'endroit même où les deux augustes époux se rencontrèrent, une colonne surmontée d'un petit monument qui, d'un côté, porte une inscription rappelant cet événement, et de l'autre, les armes de l'empereur et celles de l'infante Éléonore. La princesse était accompagnée de quatre cents nobles dames siennoises, au milieu desquelles on remarquait Onorata Saracini, née Orsini. Ses compagnes lui ayant reproché d'être habillée trop simplement, elle répondit que les gentilles dames de Sienne ne devaient avoir d'autre ornement que leur modestie, parce que les dames habitant des villes plus riches et plus grandes pouvaient facilement les éclipser par le luxe de leurs vêtements et par l'éclat de leurs parures. Comme on lui demandait, dans un bal, quel était à son avis le cavalier le plus élégant, elle répondit qu'elle ne portait jamais ses regards sur un autre homme que sur son mari. Onorata mourut saintement, le 16 mars 1457, en prédisant à ses concitoyens que la reine du ciel ne tarderait pas à les secourir contre le comte Giacomo Piccino, qui payerait chèrement ses insolences envers les Siennois.

Sa prédiction s'accomplit exactement. Un poète du temps, Bernardino Illicino, a célébré les vertus d'Onorata, qui fut enterrée dans l'église de Saint-Augustin, devant l'autel de l'Annunziata. (Gigli, *Diario sanese*, febbrajo, 37, marzo, 50.)

(18) Il n'est pas permis de révoquer en doute l'anecdote relative à Usiglia, fruitière de Sienne, à moins de refuser toute croyance aux historiens et aux chroniqueurs siennois, car tous sans exception ont fait mention de cette particularité. On comprend d'ailleurs que les vaincus, saisis d'épouvante, n'ayant plus ni énergie morale ni force physique, purent préférer une prison avilissante à la mort qui les attendait sur le champ de bataille. Usiglia partagea avec son mari Geppo, fendeur de bois, la couronne et les récompenses. Ils habitaient près du couvent des filles converties; on montre encore, à Sienne, l'emplacement où leur maison était située.

(19) Voir la note 18.

(20) Sienne eut aussi des pertes à déplorer. Tommasi rapporte que les corps des Siennois et des Allemands tués pendant cette journée furent enterrés dans la ville; un décret public ordonna même d'ensevelir dans la cathédrale deux nobles qui avaient trouvé la mort dans ce combat mémorable, Andrea Beccarini et Giovanni Ugurgieri. Ils furent les premiers auxquels un tel honneur fut accordé. Voici les inscriptions gravées sur leurs tombes : « Andreas ex nobili Beccarini familia, qui in Montisaperti certamine cecidit, hic situs est primus. A. D. MCCLX. » — « Joannes Ugurgerius decreto publico hic situs est. Decessit Montisaperti clade, anno salutis MCCLX. »

(21) L'enceinte destinée aux chanoines et formant le chœur était autrefois située sous la coupole : Pandolfo Petrucci changea cette disposition et reporta l'enceinte canoniale derrière le maître-autel. Les deux antennes occupent encore aujourd'hui les places que leur assigne Ventura ; mais plusieurs de nos antiquaires croient, sur la foi de divers historiens, que ces antennes surmontaient le carroccio de l'armée florentine et non celui de la commune de Sienne.

(22) Il y a peu d'années, dans la soirée qui précédait le jour de l'Assomption, un char de forme antique partait de la place du Campo, près du palais public, et se dirigeait vers la place du Dôme, précédant le cierge que l'on portait en offrande ; arrivé là, il s'arrêtait au milieu des cris de la population, du bruit des trompettes et de la musique militaire. Du milieu de ce char, s'élevait une antenne sur laquelle étaient peintes des banderoles blanches et noires, armes du peuple de Sienne, et surmontée d'un lion rampant ; le long du mât pendait une longue pièce de velours cramoisi, appelée vulgairement drapeau (c'était le prix destiné au cheval qui gagnait la course le jour de l'Assomption, prix auquel a été depuis substituée une somme d'argent). La tradition populaire voulait que ce char fût le même que celui mentionné par Ventura ; après avoir été un symbole de guerre, il serait devenu, par suite des changements introduits dans les usages nationaux, un signe de réjouissances. Depuis quelques années, il a été remplacé, à cause de sa vétusté, par un char plus élégant ; mais, sous le rapport historique, on doit regretter cette substitution, car le nouveau char n'offre plus le prestige que la tradition y attachait.

(23) Il paraît qu'en 1700, cet étendard se conservait encore dans

les archives de l'hôpital, puisqu'il est dit dans les mémoires de Macchi, qui vivait à cette époque (tomes I, VI, LXVI), que l'on gardait « dans le sac de l'étendard de Montaperto » un contrat daté du 10 avril 1257, par lequel Ranieri de Ugone vendait quelques terres peu éloignées de Montaperto. En 1775, tous les livres et diplômes qui n'appartenaient pas à l'administration de l'hôpital furent transportés dans les archives des Réformations, et il est probable que ce sac, ainsi appelé à cause de l'étendard, y fut également déposé. Si réellement il n'existe plus, comme le ferait craindre l'entière inutilité de mes recherches, on doit regretter la perte d'un monument historique qui méritait d'être soigneusement conservé.

(24) Il y a vingt-deux ans, qu'à la suite d'une délibération prise par le conseil de la ville, on fit descendre d'une des deux tourelles qui surmontent le palais public une cloche réputée pour être la Martinella. Tous les érudits s'empressèrent d'aller la voir. En tête de l'inscription, qu'il est inutile de rapporter ici, on trouva le millésime A. D. MCCLXII. Cette date, postérieure de deux ans à la bataille, prouve que ce ne pouvait être la Martinella, et l'on se demande en vain quel a été le sort de cette fameuse cloche.

(25) On ignore ce que sont devenus ces trophées.

(26) Gigli (*Diar. san.*, t. II, p. 144), d'accord avec les historiens siennois les plus estimés, ne partage pas l'opinion de Ventura touchant l'origine du nom de *Becci* donné à cette fontaine. Il cite à ce sujet les assertions de Francesco Patrizi, qui voit dans ce mot une corruption de *bessia*, terme grec qui signifie lieu désert et boisé.

Les Grecs (c'est Patrizi qui parle) appelèrent la Toscane Tirrenia, à cause de Tirreno, leur roi; ils nommèrent les landes désertes et boisées Bessa, et Bessi ceux qui les habitèrent les premiers: d'après cette étymologie, la fontaine des Becci aurait pris le nom de ceux qui l'élévèrent, les deux *ss* de ce nom ayant été changées en deux *cc*, etc. Je ne me porte pas caution d'une érudition aussi mystérieuse: ce qu'il y a de certain, c'est que cette fontaine, avant de s'appeler des Becci, s'appelait *fonte Bugnoli* (fontaine des Paniers); on y lit encore cette inscription: «*mccxviii, hic fons factus fuit tempore Domini Piccardi, Domini manentis de Spoletto Potestanis Sen.*» Elle a été réparée ensuite en 1309 et 1418; il en résulte qu'elle fut construite trente-deux ans avant la bataille de Montaperto. En ce qui concerne l'origine du nom de Becci, je préférerais adopter l'opinion de Benvoglianti (voir note 14), qui passe pour un critique très-pointilleux et extrêmement versé dans les antiquités de sa patrie.

(27) Il est à regretter que l'auteur ne se soit pas étendu plus longuement sur ces jeux de Saint-Georges et sur ceux que l'on appelait *juvenals*, lesquels tombèrent en désuétude lorsque les premiers commencèrent à se célébrer. En 1791, on imprima à Sienne un livre intitulé *Relation des fêtes publiques données à Sienne dans les cinq derniers siècles*, etc.; malheureusement ce livre est sans couleur et sans intérêt. On s'occupe actuellement à Florence de publier un ouvrage relatif à toutes les fêtes publiques de l'Italie, et qui sera rédigé par un écrivain distingué, M. Philippe de Boni. Cinquante dessins de M. Charles-Ernest Liverati ajouteront au charme et à l'importance de cette publication toute nationale.

(28) Les personnes qui désireraient s'enquérir des raisons politiques qui firent frapper la ville de Sienne d'interdit, et des efforts du bienheureux Ambrogio Sansedoni pour le faire lever, n'ont qu'à lire le chapitre 13 du livre 1^{er} de la vie d'Ambrogio, rédigée par un de ses agnats, Jules Sansedoni, évêque de Grosseto. Le chapitre qui suit contient une description minutieuse et fort intéressante des fêtes qui avaient lieu chaque année en commémoration de cet événement; elles furent célébrées jusqu'à la mort du bienheureux Ambrogio. On institua alors d'autres fêtes sacrées et profanes, qui se renouvelaient annuellement en son honneur, et dont on trouve également la description dans le chapitre 12 du livre III de la vie écrite par l'évêque de Grosseto.

RELATION
CONCERNANT
L'EXPULSION DE LA GARDE ESPAGNOLE
DE LA VILLE DE SIENNE,
EN 1552;
PAR UN AUTEUR INCONNU.

RELATION

CONCERNANT

L'EXPULSION DE LA GARDE ESPAGNOLE

DE LA VILLE DE SIENNE.

TRÈS-ILLUSTRE SEIGNEUR, MON TRÈS-HONORÉ MAÎTRE.

Don Diego de Mendoza, commandant à Sienne au nom de l'empereur Charles-Quint, crut l'occasion favorable pour mener à fin les projets que l'empereur avait conçus depuis plusieurs années. Il commença par faire venir à Sienne environ quinze cents Espagnols, et exila ensuite quelques chefs du peuple, ainsi qu'un certain nombre de jeunes gens connus pour leur intelligence et leur courage ; puis, ayant choisi un lieu très-avantageusement situé, où se trouve le couvent de Saint-Dominique, il y fit trans-

porter toutes les armes de la ville et des particuliers, prétextant, pour motiver cette mesure, le soin de la tranquillité générale. Bien que ces dispositions mystérieuses causassent le plus grand déplaisir aux citoyens, ceux-ci, néanmoins, confiants dans leur innocence et dans la fidélité qu'ils avaient toujours montrée à l'empereur, pleins d'espoir d'ailleurs en la protection divine, ne pouvaient supposer qu'il dût en résulter pour eux aucun désastre.

Don Diego, pensant s'être ainsi prémuni contre tout événement, fit venir le marquis de Marignan, le seigneur Pierre Colonna, et plusieurs ingénieurs chargés de soumettre des plans pour la construction de la citadelle, et leur exposa le désir et la pensée de l'empereur. Le sieur Pirro ne manqua pas d'adresser de vives remontrances à don Diego, disant qu'il ne connaissait pas de plus grande sécurité pour l'empereur que les cœurs des Siennois, parce qu'il y trouverait toujours une citadelle inexpugnable. Le sieur Pirro, voyant que son avis n'était pas approuvé de don Diego, partit, après avoir fait connaître son opinion à quelques bons citoyens, et retourna dans ses possessions, où il mourut peu de temps après. On crut généralement qu'il avait été empoisonné, en punition des remontrances qu'il avait adressées à Mendoza. Ce dernier, ayant mûri son projet, envoya à l'empereur un plan de la ville et de

la position de la citadelle , avec la forme qu'elle devait avoir ; tous ces projets revinrent approuvés par Sa Majesté.

Lorsqu'on apprit à Sienne que cette résolution était formelle , les citoyens , jaloux de conserver leurs antiques libertés , et considérant combien la construction d'une citadelle est un événement grave pour une ville libre , cherchèrent par tous les moyens à faire avorter cette détermination. Pour atteindre plus aisément ce but , les chefs du gouvernement donnèrent avis du projet à tous les citoyens de la ville et de l'État , les engageant à retourner à Sienne , pour faire partie d'un conseil général , dans lequel on s'occuperait de cette affaire. Les citoyens s'y rendirent en effet , et avec eux tous les religieux , ainsi que les séculiers qui n'avaient pas l'habitude d'assister aux délibérations. Parmi ces derniers , se trouva messire Lelio Tolomei , homme remarquable par ses grandes qualités , et qui prononça dans le sénat un discours éloquent contre l'établissement de la citadelle. Messire Lelio opina pour qu'on recourût principalement à l'assistance divine ; que des prières fussent adressées à Dieu dans toute la ville , des aumônes abondantes distribuées aux pauvres , et que tous les magistrats allassent communier dans la cathédrale. On envoya , en outre , des ambassadeurs aux princes d'Italie , à l'empereur et à d'autres.

Dans ce conseil, les partis s'unirent pour s'opposer, à l'aide de toutes les ressources possibles, à la résolution de Mendoza, et les diverses décisions prises furent exécutées avec une exactitude religieuse. Le capitaine du peuple, Claudio Zuccantini, adressa à Notre Dame une prière si touchante et si noble, que personne ne put retenir ses larmes. Les clefs de la ville furent présentées à une image de la Vierge qui se trouve dans la cathédrale. Cette image fut portée en procession dans les différents quartiers de Sienne, suivie de la population entière, ce qui formait le spectacle le plus religieux et le plus attendrissant qu'on pût voir. On choisit ensuite quelques citoyens, qui furent chargés de traiter avec Mendoza, et de le dissuader de poursuivre l'exécution de son projet. Ce dernier promit de favoriser la ville de tout son pouvoir auprès de l'empereur; il feignit d'éprouver une peine non moins vive que celle des citoyens eux-mêmes, et assura qu'il avait déjà remontré que Sienne ne méritait pas cette précaution menaçante, et que la mesure adoptée ne pouvait pas être utile au service de Sa Majesté. Satisfaits de cette réponse, les citoyens prirent congé de Mendoza. Cependant les députés du peuple se rendirent auprès des autres princes et de l'empereur lui-même, dont ils revinrent très-mécontents. Ils étaient à peine arrivés à la cour, que Sienne élut douze nouveaux

envoyés : l'empereur, en ayant été averti, répondit aux quatre premiers, d'un ton plein de colère, que la ville ne se donnât plus la peine de lui dépêcher des ambassadeurs, parce que, lors même qu'ils resteraient jusqu'au jour du jugement dernier, ils n'en retireraient aucun fruit, sa résolution d'élever une citadelle dans la ville de Sienne étant irrévocable. Ce fut avec cette réponse que les députés furent congédiés. L'empereur prétendait qu'il n'avait d'autre but, en construisant cette forteresse, que d'apaiser les séditions et les discordes civiles, et les divers agents de l'empire répandaient ce bruit en Italie, en témoignant la crainte qu'il ne survînt, à l'occasion de ces dissensions, quelque accident de nature à porter la ville à se détacher de l'empereur, et que les affaires de l'Italie ne se trouvassent ainsi dans le plus grand péril. Sienne répondit à cela que les divisions qui existaient entre les citoyens n'étaient pas de date récente, mais remontaient à une époque fort reculée, sans qu'elles eussent jamais donné lieu à aucun témoignage d'infidélité; qu'au contraire, on avait constamment observé, dans toutes les révolutions intestines, le plus grand attachement à l'empire; que si, néanmoins, Sa Majesté voulait s'en assurer, elle n'avait qu'à châtier les véritables rebelles, et non tant d'innocents qui n'avaient à se reprocher aucune faute; que si ce châtiment

ne suffisait pas, il pouvait choisir en otage tel nombre de citoyens qu'il lui plairait, car il n'y en avait pas un seul qui ne fût disposé à s'exiler, plutôt que de voir sa patrie asservie à un joug aussi injuste et aussi honteux. Sienne proposa de plus à l'empereur de faire choix, suivant son bon plaisir, de quatre ou de six places situées sur son territoire, et de les garder comme il le jugerait convenable, la ville s'engageant, dans ce cas, à les fortifier à ses propres frais, et selon les intentions de Sa Majesté. On supplia enfin l'empereur d'adopter tout autre moyen de sûreté que la construction d'une citadelle; mais on ne put parvenir à ébranler son obstination, qui s'accrut avec sa colère. La ville de Sienne en ressentit une douleur extrême, comme le prouvent les partis désespérés qu'elle proposait. Elle ne manqua pas de réclamer l'assistance des autres princes, et particulièrement des princes voisins, en appelant leur attention sur les dangers que pouvait leur offrir la construction de cette citadelle, et en leur remontrant qu'ils étaient intéressés à avoir près de leurs États une ville libre et non un prince aussi redoutable.

Cependant la mort de Paul III empêcha cette vérité d'être comprise; Jules III, son successeur, parut s'endormir sur cette question, dont il ne tint aucun compte. Sienne seule ne négligea aucun moyen de se soustraire au joug cruel

qu'on voulait faire peser sur elle ; mais sa résistance demeura vaine : il ne fut pas possible d'empêcher la construction de la citadelle, qui fut commencée vers la fin de l'année 1550 (1). Tout homme qui, après avoir vécu heureux et libre, se voit traîné dans une prison perpétuelle, pourra juger de la désolation que ressentit la ville entière : on cite de nobles citoyens qui en moururent de douleur, et bien qu'on cherchât à dissimuler la peine qu'on ressentait pour échapper aux mauvais traitements, à la prison ou à la mort, que beaucoup de citoyens avaient subis sur les plus légers soupçons, mille indices dénotaient la profonde affliction des Siennois. Nombre de ces derniers, comprenant l'inefficacité de leurs efforts pour sauver la patrie, s'exilèrent volontairement, soit à Rome, soit en d'autres villes d'Italie.

Or, parmi les Siennois qui s'étaient réfugiés à Rome, se trouvait un certain Jean-Marie Benedetti, qui, tout en servant le cardinal de Tournon, saisit plusieurs fois l'occasion de lui parler du mécontentement général produit à Sienne par l'érection de la citadelle. Il ajouta que la délivrance de cette ville serait une très-bonne et très-honorable occasion pour le roi de France de mettre un pied en Italie, et qu'il l'exhortait à ne pas laisser échapper une occasion si inespérée, et d'une exécution non moins facile que glo-

rieuse. Le cardinal, qui tenait déjà ce citoyen pour homme de jugement et de crédit, l'invita à s'expliquer plus ouvertement : Benedetti dit alors qu'il était vrai que depuis longtemps la ville de Sienne avait été très-fidèle à l'empereur (ce prince ayant veillé à la conservation de sa liberté, et en ayant reçu en échange de grandes facilités pour l'accomplissement de ses desseins); mais que ce dernier se montrant résolu, par la construction d'une forteresse, à lui ravir cette antique liberté, malgré la douleur profonde avec laquelle les citoyens s'en voyaient dépouillés, il était certain que le peuple siennois, en reconnaissance de l'appui qu'il trouverait pour sa délivrance, ne manquerait pas de prouver combien il avait à cœur de vivre libre; qu'il ne connaissait aucun autre prince, même des plus grands, capable de mener à bonne fin une telle entreprise, sinon le roi très-chrétien; qu'il avait pu voir lui-même combien la désolation était générale à Sienne, pendant que Mendoza faisait bâtir la forteresse. Il termina en affirmant que l'on pouvait compter sur quelques nobles et puissantes familles, qui saisiraient avidement cette circonstance pour donner cours à leurs anciens ressentiments.

Bien que le cardinal regardât les paroles de Benedetti comme très-fondées, la chose toutefois était d'une trop grave importance pour qu'il ne désirât pas être plus am-

plement assuré de la réalisation de ses promesses, et, en même temps, connaître d'une manière plus certaine la volonté des personnes de la coopération desquelles il se portait garant. Il observa en conséquence que ce ne serait qu'après avoir obtenu ces témoignages nécessaires, qu'il pourrait faire part à Benedetti de ses intentions. Ce dernier répondit alors que, pour arriver à ce but, la voie la plus sûre et la plus courte était d'aller s'assurer du sentiment de ces personnes. Ce projet ayant été approuvé par le cardinal, Benedetti partit de Rome le 15 mars 1551, et s'introduisit le plus secrètement possible à Sienne, car demeurant dans la maison des Français, il ne lui était pas possible de négocier en sécurité sur le territoire de la ville, d'autant plus qu'il savait que Mendoza le faisait surveiller avec une attention particulière. C'est pourquoi il se rendit avec une extrême circonspection à Monte Antico, appartenant à la famille des Tolomei. Il y trouva messire Lelio et le capitaine Girolamo, de la même famille, personnages estimés de toute la ville, et dans le patriotisme, la vertu et le courage desquels il avait la confiance la plus absolue. Leur ardent amour de la patrie les avait rendus odieux à Mendoza; aussi s'étaient-ils retirés à Monte Antico, qui leur appartenait.

Benedetti, y étant arrivé et ayant été parfaitement ac-

cueilli, leur exposa avec force les raisons qui l'avaient conduit vers eux ; il leur représenta les dispositions favorables du cardinal de Tournon, et leur déclara qu'il avait été envoyé expressément par ce prélat pour connaître leur sentiment, sur lequel il voulait régler la conduite qu'il se proposait de tenir à l'égard de la ville de Sienne. Il ajouta que s'ils avaient le désir de s'appliquer à la délivrance de la patrie, il leur ferait de telles propositions qu'ils pourraient raisonnablement avoir foi dans sa parole, le cardinal étant doué d'une vertu si notoire et d'une si rare prudence, qu'on était fondé à regarder comme inmanquable ce qu'il promettait.

Les réponses de messire Lelio et du capitaine Girolamo ne laissèrent à Benedetti aucun doute sur l'esprit qui les animait ; elles étaient conçues en ces termes : « Messire Jean-Marie, comme vous avez toujours été pour nous un ami sincère, nous ne supposerons jamais que vous nous proposiez une chose qui ne dût pas tourner à la gloire de notre patrie ; nous en avons eu la conviction dans le passé, et cette conviction devient bien plus forte encore aujourd'hui par l'affection que vous nous témoignez, et par la proposition même que vous nous faites d'entreprendre une tâche aussi sainte que l'est la délivrance de Sienne, pour laquelle tout citoyen doit exposer sa propre vie. Aussi.

messire Jean-Marie, bien que vous ayez des devoirs à remplir envers la patrie commune, vous méritez des éloges en travaillant à l'œuvre de son salut avec tant de courage, et nous vous en remercions autant qu'il est en notre pouvoir. En ce qui concerne les bonnes dispositions du cardinal et sa confiance dans notre coopération, nous ne pouvons que rendre des actions de grâces infinies au Dieu tout-puissant, qui lui a inspiré un dessein magnanime, et nous supplions la divine Majesté de lui donner la puissance de l'accomplir. Quant à l'espoir qu'il a mis en nous, remerciez-l'en dans les termes les plus vifs, et assurez-le avec les serments les plus solennels de notre fidélité, promettez-lui le concours de tous nos amis et particulièrement de nos personnes; en un mot, vous pouvez vous porter garant, en notre nom, que non-seulement dans cette entreprise, à laquelle nous nous dévouons par des raisons si puissantes, mais encore dans toute autre où notre aide pourrait lui être de quelque utilité, nous nous efforcerons de ne pas tromper son attente. »

Telle fut la réponse que Benedetti obtint de ces dignes gentilshommes. Il se rendit ensuite à Vignone, petit château appartenant à la famille des Amerighi, composée de quatre frères qui jouissaient d'un grand crédit. Il y trouva l'aîné, messire Marc-Antoine, homme prudent et sensé,

dont il reçut le plus gracieux accueil. Comme ce dernier, sachant que Mendoza le poursuivait, s'émerveillait de le voir à Vignone, messire Jean-Marie le prit à part et se contenta de lui rapporter, mais sans le prévenir qu'il en eût parlé aux Tolomei, les entretiens qu'il avait eus avec le cardinal et les promesses qu'il en avait reçues pour la délivrance de la patrie, dans le cas où il serait certain d'être soutenu par les principaux habitants. Il ajouta qu'il était venu vers lui en personne, mû par la confiance que lui inspiraient son ancienne amitié et l'amour bien connu qu'il portait, ainsi que toute sa maison, à la patrie commune.

Amerigo, ayant entendu la proposition de Benedetti, parut fort difficile à persuader, prétextant que la puissance de l'empereur en Italie était trop solidement établie; qu'en trois jours il était facile de former, dans le royaume de Naples, une armée pour combattre les Siennois; que le duc de Florence, très-attaché au parti de l'empereur, entourait, en outre, de ses forces la plus grande partie des frontières de l'État de Sienne; que le pape Jules III se montrait impérialiste dans la guerre de Parme contre la Mirandole, et que ces divers motifs lui faisaient regarder comme très-incertain, sinon comme impossible, le succès d'un tel projet; qu'encore qu'il fût très-porté à croire que le roi de France,

jeune homme avide de gloire, serait disposé à courir volontiers les chances d'une entreprise de cette nature, il n'entrevoyait pas toutefois les moyens de la pouvoir exécuter.

Benedetti répliqua que le cardinal avait prudemment pesé les forces de l'empereur et celles du roi, et qu'il ne proposerait pas une résolution dans laquelle l'intérêt de son maître n'aurait pas été mis en balance avec le soin de sa réputation et de son honneur; qu'en conséquence, on ne devait pas douter de l'heureuse issue de l'entreprise, toute incertaine qu'elle pût paraître. Il ajouta que si les princes impérialistes de l'État de Sienne ne laissaient pas apercevoir leur déplaisir, néanmoins, dans le fond de leur cœur, ils ne voyaient pas sans regret le joug qui les menaçait aussi bien que les Siennois. Mais Amerigo, pris ainsi à l'improviste, ne voulut rien décider en son nom avant d'en avoir conféré avec ses frères, auxquels il promit de faire savoir tout ce qui s'était dit, en les excitant à seconder cette entreprise, bien qu'ils fussent assurés d'y perdre la vie.

Après avoir pris congé d'Amerigo, Benedetti retourna à Rome et donna connaissance au cardinal des divers entretiens qu'il avait eus avec les citoyens. Celui-ci en demeura très-satisfait; toutefois il ne voulut pas s'avancer avant de savoir quelle serait la résolution des Amerighi,

sur lesquels il fondait de sérieuses espérances. Peu de jours après, Amerighi fit savoir qu'il était prêt à entrer dans l'entreprise; que son frère le chevalier, homme habile et d'un esprit sagace, était plein d'ardeur, et qu'il ne tarderait pas à lui faire part de dispositions conformes à ses désirs. Benedetti transmit cette nouvelle au cardinal, qui jugea prudent d'attendre, avant de rien tenter, l'exécution des promesses des Amerighi.

La fortune, qui préparait une solution heureuse à cette entreprise, voulut que le chevalier Amerighi fût député à Rome, par la république, auprès de Mendoza, qui s'y trouvait à cette époque. Les Siennois ayant l'habitude de tenir des ambassadeurs auprès de lui, parce qu'aucune décision ne pouvait être prise sans son consentement, Amerighi se procura adroitement cette charge; mais avant de se rendre à Rome, il passa une soirée à Vignone chez son frère, où ils convinrent des précautions à observer dans leur correspondance.

Le soir même de son arrivée à Rome, le 9 mai 1551, Benedetti lui rendit visite, avec quatre gentilshommes, pendant qu'il était encore au lit, par suite de la fatigue du voyage. Amerighi le reçut d'abord avec cordialité, puis, afin de dissimuler autant que possible leur complicité aux autres gentilshommes, le chevalier dit à Benedetti qu'il ne se sou-

ciait pas de le voir chez lui, parce qu'il était au service des Français, et qu'un simple salut, accompagné d'un simple bonjour, devait suffire entre eux.

Le jour suivant, après avoir négocié avec Mendoza les affaires de la république, ledit ambassadeur s'aboucha, dès que la nuit vint, avec Benedetti, et lui déclara qu'il était prêt à faire tout ce que son frère Marc-Antoine avait décidé. Ils se rendirent secrètement ensemble chez le cardinal, et Benedetti, après l'avoir introduit, se retira dans une chambre voisine, pour ne point gêner leur conférence. Le cardinal et Amerighi causèrent longuement. Celui-ci, se fondant sur les paroles et les offres faites par Benedetti, de la part du cardinal, à son frère Marc-Antoine, déclara, après beaucoup de remerciements, que voyant sa patrie opprimée par la tyrannie impériale en récompense de son ancien et sincère dévouement à l'empire, il était, ainsi que ses frères, disposé à exposer sa vie à toute espèce de périls, pourvu qu'il connût le moyen propre à mener l'entreprise à bonne fin. Il dit encore qu'il était venu à Rome pour apprendre sur ce point la vérité, et pouvoir ensuite avec quelque fondement attirer dans leur parti tant de citoyens qui, chaque jour privés par les Espagnols de leurs biens, de l'honneur, de la liberté, de l'existence, ne manqueraient pas de tout risquer pour

échapper à d'avorissantes calamités. Il ajouta que , bien qu'il entrevit les difficultés que leur opposait la puissance de l'empereur en Italie, néanmoins il voulait que ces difficultés fussent considérées plus par les autres que par eux-mêmes. Il désigna notamment sa famille, celle des Cacciaguerri et celle des Palmieri, comme étant prêtes à proposer dans la ville tout projet qui tendrait à sa délivrance. Il lui offrit ensuite le concours de tout le peuple, et l'assura que le capitaine Pierre-Marie, son frère, en sa qualité de l'un des quatre capitaines commandant les milices de la république, pouvait disposer avec la plus grande facilité de quinze cents hommes, excellents soldats.

« Quant à moi, poursuivit-il, il ne me sera pas difficile de me servir des sceaux publics, afin de délivrer des patentes et des brevets de commission pour lever d'autres troupes dans le territoire : aussi j'ai la très-ferme espérance que toute la ville se soulèvera, dès que l'on jugera l'heure venue d'accomplir quelque chose d'important. Deux endroits principaux de Sienne, le palais de Claude Zuccantini et le palais public, offriraient à l'insurrection de grands avantages, le premier de ces deux palais occupant une position très-favorable pour assaillir la garnison de la citadelle, si on y disposait des gens bien préparés pour cette entreprise. »

Il lui fit remarquer encore qu'il serait très-essentiel de

faire sonner en même temps la cloche pour appeler les citoyens aux armes, ce qui jeterait une grande terreur parmi les Espagnols, et serait d'une exécution aisée à cause de la connaissance qu'il avait du palais en sa qualité de membre du gouvernement. De sorte qu'il avait la conviction que, pour ce qui regardait l'intérieur de la ville, l'insurrection serait victorieuse; toute la difficulté consistait uniquement dans la puissance de l'empereur. Il laissait du reste à sa très-illustre et très-révérante seigneurie le soin de remédier à ce danger, ne doutant pas qu'elle n'y pourvût par sa prudence.

Lorsque le chevalier Amerighi eut cessé de parler, le cardinal lui répondit en ces termes : « Chevalier, la position dans laquelle se trouve votre ville a fait naître en moi une profonde compassion, et j'ai l'espoir que, si mes forces ne sont pas suffisantes pour assurer sa complète délivrance, du moins vos paroles n'auront pas été entièrement inutiles. » Quelques autres dispositions ayant été arrêtées entre eux, le chevalier se retira.

A la même époque, il se trouvait à Rome un gentilhomme siennois nommé César Vajari (2), qui, désespéré des événements survenus dans sa patrie, avait cessé de l'habiter. Comme il avait été élevé en France et qu'il parlait la langue de ce pays aussi bien que la sienne propre, il fréquentait

assidûment les maisons des Français, avec lesquels il était très-familier : aussi devint-il l'objet des soupçons de don Diego, qui, tenant le chevalier Amerighi pour impérialiste, et lui témoignant une grande confiance, l'invita à surveiller les démarches de Vajari, et spécialement ses rapports avec l'envoyé français, monseigneur de Termes, et plus tard avec monseigneur de Mirepoix, qui lui succéda. En effet, Vajari traitait avec eux de la délivrance de Sienne sans connaître les desseins de ses concitoyens, en leur remontrant, à l'aide des mêmes arguments dont Benedetti s'était servi près du cardinal, combien une pareille entreprise serait glorieuse pour le roi et de facile exécution. Non-seulement Vajari s'exprimait ainsi de vive voix, mais il ne craignait pas d'exposer les mêmes idées dans des mémoires écrits, et il agissait si ouvertement, que l'on ne doit pas s'étonner que don Diego eût pris l'alarme. En attendant, Jules III s'étant déclaré impérialiste, les agents de la France durent quitter Rome lors de la guerre que ce dernier entreprit contre le duché de Parme ; mais avant de s'éloigner, le cardinal s'aboucha de nouveau et pour la troisième fois avec Amerigo, et lui confirma tout ce dont ils étaient convenus. Il laissa en partant, pour le remplacer, l'évêque de Mirepoix, avec lequel Amerigo devait négocier, lui promettant de faire au delà même de ce qu'il

lui avait promis, pour aider sa patrie à secouer le joug de l'empire et à reconquérir sa liberté.

Dès que le cardinal se fut éloigné, Amerigo, introduit par Benedetti, entra en conférence avec Mirepoix. Il le pria, entre autre choses, de ne rien communiquer de leurs conversations à Vajari; car, bien que celui-ci fût animé d'excellents sentiments et très-fort de ses amis, il craignait qu'il ne lui arrivât malheur, par suite de la légèreté de ses discours. Mirepoix assura qu'il en agirait ainsi.

Benedetti, en partant avec le cardinal, avait laissé tout le fardeau de la négociation à Amerigo. Ce dernier convint avec Mirepoix de la manière dont ils pourraient communiquer, sans éveiller les soupçons des Impériaux. Pour éviter les chances périlleuses d'une correspondance en chiffres, Amerigo devait écrire à Claude Zuccantini, son beau-frère, négociant de Sienne, en feignant de traiter avec des marchands de la vente de quelques étoffes : de la sorte, ils se comprendraient facilement et s'écriraient sans danger. Le moyen employé par Benedetti pour correspondre avec les Tolomei et les Amerighi était de leur parler, dans ses lettres, du prochain achèvement de l'ouvrage qu'il composait contre Aristote et ses disciples, leur annonçant qu'il s'était arrangé avec les imprimeurs pour que la publication en fût prochaine. En effet, Benedetti

avait composé divers écrits contre Aristote. Dans cette correspondance mystérieuse et symbolique, Aristote signifiait *don Diego*, et les imprimeurs, *les Français*. Non-seulement Benedetti avait montré à Mendoza ces premiers écrits, mais encore il les avait fait imprimer, et s'était soigneusement appliqué à les répandre tant à Sienne qu'à Rome.

Tandis que le chevalier négociait avec les Français et avec les Impériaux, il recommença à entretenir Vajari des questions dont déjà ils s'étaient occupés à Sienne. Amerigo, ayant d'ailleurs réfléchi à la facilité que l'ouverture suivante lui donnerait pour la délivrance de sa patrie, dit un jour à don Diego, qu'après avoir observé de près les progrès de Vajari, et pour parvenir à pénétrer le fond de sa pensée, il s'était glissé dans son intimité, et n'avait pas tardé à se convaincre qu'il entretenait d'actives intelligences avec les Français et principalement avec monseigneur de Mirepoix. Il ajouta qu'il avait pressé Vajari de lui révéler ses projets, et qu'il espérait en devenir maître à la première occasion. Amerigo se montrant ainsi franchement impérialiste et promettant de seconder à tous égards don Diego, Mendoza fut séduit. S'étant décidé à retourner à Sienne, il pria le chevalier de demeurer à Rome pour surveiller les démarches de Vajari, ce qui causa une

extrême satisfaction à Amerigo. Mendoza lui fit espérer d'ailleurs qu'il manœuvrerait de telle sorte à Sienne, que les chefs de la Balie lui confieraient les mêmes pouvoirs que par le passé.

Amerigo, étant donc resté à Rome, s'entretint souvent avec Vajari, et ils se lièrent si étroitement, que ce dernier s'aventura à lui confier ses sentiments politiques, que tout Siennois, disait-il, devait partager. Amerigo, tombant d'accord avec lui sur ce point, s'enquit seulement des moyens que l'on comptait mettre en usage pour la délivrance de la patrie. Vajari répondit qu'il se fondait tout à la fois sur l'appui des Français et sur le mécontentement des citoyens. Amerigo lui ayant observé qu'il ne connaissait personne dans la ville qui lui parût capable de diriger une telle conspiration, Vajari répliqua que lui, Amerigo, étant revêtu d'un pouvoir public, pouvait en devenir le chef. Après beaucoup d'autres discours sur le même sujet, Amerigo, feignant toujours l'ignorance la plus complète, se laissa conduire chez l'évêque de Mirepoix. Son but, en se décidant à cette démarche, était, dans le cas où don Diego aurait appris par une voie quelconque la négociation entamée avec les Français, de s'en faire un bouclier, en remontrant qu'il avait été conduit par Vajari chez l'évêque, pour y apprendre les choses et

y pénétrer les secrets qu'il avait promis à don Diego de lui communiquer.

Toutefois, il eut soin d'inviter l'évêque, s'il se rendait chez lui le jour suivant avec Vajari, à feindre de ne pas le connaître, ce que celui-ci exécuta supérieurement. L'évêque, en effet, entama la conversation en termes vagues et généraux, comme s'il voulait sonder les dispositions d'Amerigo, qui, de son côté, se montrait effrayé des obstacles dont l'entreprise était hérissée : aussi ne donna-t-il aucune assurance de sa volonté d'y participer.

Éludant ainsi avec adresse les propositions de Vajari, Amerigo ne lui laissa pas soupçonner qu'il eût formé quelque projet particulier, ni qu'il en eût conféré avec d'autres. Cependant, en dehors de l'intervention de Vajari, il négociait fréquemment avec l'évêque, auquel il rendait compte de tous les progrès que faisait la conspiration dans la ville, ce dont il recevait continuellement avis par Zuccantini, qui le pressait de tenter la fortune. Cette négociation dura jusqu'à la fin d'octobre, époque à laquelle don Diego revint à Rome, accompagné de Jean Mandrich, envoyé par l'empereur auprès du pape Jules. Le soir même, Amerigo rendit visite à don Diego pour l'instruire des affaires qu'il avait traitées en son absence ; mais en ce moment même, un billet fut remis à Mendoza, dans lequel

on l'informait que des Siennois conspiraient à Rome avec des Français, et notamment un certain messire Vajari (3).

Après avoir lu ce billet, don Diego le passa au chevalier, qui le parcourut, le lui rendit en souriant, et dit : « Bien que vous ayez appris par mes lettres ce que j'ai pu découvrir à ce sujet, selon les ordres que vous me laissâtes lors de votre départ de Rome, néanmoins je vous en donnerai de nouveau connaissance. » Il lui raconta alors comment il avait été conduit par Vajari chez l'évêque de Mirepoix, où il avait compris, à certains discours de Vajari, qu'il était entré en mouvement sans aucun projet arrêté, uniquement afin de pouvoir, par ce moyen, avoir accès à la table de l'évêque, s'y asseoir et en être caressé; que la pensée qui dominait Vajari manquait de base, ce qui, vraisemblablement, était cause qu'on ne lui accordait pas tout le crédit qu'il aurait désiré; qu'il s'était efforcé de le conduire chez l'évêque, pour acquérir par là quelque consistance, et qu'il ne fondait le succès de ses espérances que sur le mécontentement de la ville; qu'il n'avait pu savoir, au reste, si les plans de Vajari avaient été communiqués à d'autres personnes, car il avait été question plutôt, dans cette entrevue, de théories à discuter, que de résolutions à prendre.

Don Diego se montra plein de confiance en la véracité

du chevalier, et parut être convaincu que le jugement de Vajari ne pouvait être que conforme à la grosse tête dont l'avait doué la nature. Cependant, comme il aurait voulu qu'il n'y eût aucun Siennois animé de mauvaises pensées contre l'empereur, et qu'il supposait pour le moment que Vajari seul était dans ce cas, il dit être résolu à les lui faire passer, de quelque manière que ce fût, et pria le chevalier de lui faire connaître, à cet égard, son opinion. Amerigo répondit à Mendoza qu'en toutes choses il subordonnait son avis au sien, et que dans une affaire qui, comme celle-là, concernait le bien de l'État, il s'en remettait absolument à la décision qu'il lui conviendrait d'adopter. Don Diego répliqua que de toute façon il voulait avoir son avis, l'invitant à y réfléchir pendant la nuit, et à le lui faire connaître le lendemain.

Quand le chevalier Amerighi eut quitté Mendoza, il tomba dans une profonde méditation et dans une vive perplexité, se demandant s'il devait prévenir Vajari de ce qui venait de se passer, ou s'il ne valait pas mieux garder le silence, puisque, dans le cas où Vajari se déciderait à pourvoir à sa sûreté par la fuite, Mendoza arriverait vraisemblablement à soupçonner de quelle part lui était venu l'avertissement. Il chercha aussi à deviner le but qu'on pouvait s'être proposé en le chargeant d'une

telle commission. Dans cet embarras, il recourut à la divine assistance, afin qu'elle lui inspirât la meilleure réponse à faire.

Le jour suivant, il retourna chez Mendoza. Introduit dans une chambre où ils se trouvaient seuls, don Diego lui demanda quel était son sentiment sur cette affaire. Amerigo répondit que la commission qui lui était donnée ayant été visiblement dictée par l'affection que lui portait Mendoza, il l'avait reçue comme une faveur toute particulière, inspirée par le bien du service de l'empereur et le soin de sa propre réputation; qu'en conséquence, il était prêt à lui obéir, désirant le satisfaire aussi bien par ses actions que par ses pensées, qui toutes prenaient leur source dans la fidélité, dont tant d'obligations lui faisaient un devoir; qu'il lui avait entendu dire souvent, dans la conversation, que l'empereur avait trouvé préférable de gagner les hommes et de s'en faire des serviteurs par la douceur et les bienfaits, plutôt que par les rigueurs et la force, parce que dans le premier cas, ils sont guidés par une affection sincère et durable, tandis que dans le second, ils ne sont conduits que par la crainte, et sont toujours en secret disposés à se révolter; qu'ainsi donc, considérant la position dans laquelle se trouvait messire César Vajari, il croyait facile de se l'attacher à peu de frais, en lui faisant rembourser

par la république diverses sommes d'argent dont il était créancier, et donner une pension suffisante pour ses besoins. Le chevalier ajouta qu'il tenait pour certain que de pareilles faveurs porteraient messire Vajari à se soumettre entièrement aux désirs de don Diego ; qu'enfin , si cet avis plaisait à Mendoza , il offrait d'être son intermédiaire dans cette affaire , à moins qu'il ne préférât la traiter directement. Don Diego parut goûter cette idée et vouloir s'expliquer personnellement avec Vajari.

Telle fut la disposition d'esprit où le laissa le chevalier Amerighi, qui, croyant sincèrement aux discours de Mendoza, se considérait comme un homme sorti par miracle d'un labyrinthe inextricable. Mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé, car le soir du même jour, vers quatre heures de la nuit, un chef de sbires se présenta au nom de Mendoza dans la maison d'Amerighi, où soupait Vajari, arrêta ce dernier, et saisit tous les papiers appartenant à Amerighi.

Le chevalier demeura stupéfait d'un tel affront, ne sachant pas jusqu'où la chose devait aller, s'étonnant encore plus de ce qu'un fait de cette nature eût lieu à Rome, au sein de la commune patrie, et se passât dans la maison de l'ambassadeur d'une république. Toutefois, dissimulant son inquiétude et son indignation, il dit au chef des sbires avec

un merveilleux sang-froid : « Capitaine, bien que ceci me cause beaucoup de difficultés, je m'en réjouis ; vous pouvez donc exécuter scrupuleusement vos instructions. » Et lui ayant ouvert lui-même ses cassettes, il lui remit, sans nulle exception, tous les papiers qu'elles contenaient. Le capitaine, en transmettant ces documents à Mendoza, ne manqua pas de lui rapporter de point en point de quelle manière on les lui avait abandonnés. Don Diego ordonna immédiatement d'interroger Vajari, qui, sans tortures, confessa qu'il avait formé, de concert avec l'évêque de Mirepoix, les projets dont s'était alarmé Mendoza, et qu'il en avait fait part à l'archevêque de Sienne, à monseigneur Claude Tolomei, à messire Pierre-Antoine Pecci, à messire Jean Placidi, et au chevalier Amerigo.

Le lendemain matin, Amerigo ne manqua pas, selon son habitude, de se présenter chez Mendoza. Celui-ci, sortant et apercevant le chevalier, revint sur ses pas, l'appela et lui dit : « Ambassadeur, reprends tes lettres et tes papiers, et crois bien, sur ma parole, que depuis leur sortie de ta chambre, ils n'ont pas été plus regardés que nous le faisons à présent. »

Le chevalier répondit : « Seigneur, ma ville ayant bien voulu me charger de venir la servir près de vous, je fus très-flatté de cette distinction, et je la considérai comme

une faveur d'autant plus précieuse, que j'y vis le moyen de lui prouver toute l'étendue de mon attachement; aussi, animé par ce désir, je sais très-bien à quel service je me suis prêté, et je suis résolu, pour plus de sécurité, à laisser reposer le soin de mon honneur sur votre jugement, plutôt que sur le mien. C'est pourquoi vos actions ne me causeront jamais d'alarmes; persuadé comme je le suis que vous avez toujours présents à l'esprit l'intérêt de la ville que je sers et mon sincère dévouement. Telles sont les raisons pour lesquelles je ne veux pas emporter ces lettres avant qu'elles n'aient été soigneusement examinées, car votre excellence ayant conçu des soupçons sur ma fidélité, je garderais toujours la crainte d'avoir refroidi la chaleureuse affection que vous m'avez naguère témoignée. »

Mendoza lui répliqua :

« Chevalier, tu ne te trompes pas dans l'opinion que tu as conçue de mon amitié, et si tu envisages ma conduite, tu verras qu'elle n'a pas eu d'autre motif que le soin de ton honneur, ainsi que tu l'apprendras bientôt, je l'espère. Chasse donc de ton esprit la crainte que cette amitié puisse jamais te manquer. »

Après avoir prononcé ces paroles, il ordonna à l'un de ses serviteurs de reporter toutes les lettres et tous les

papiers chez l'ambassadeur. Ainsi se termina leur conversation.

Diverses versions circulèrent dans Rome sur cet événement, et l'on blâma beaucoup l'ambassadeur siennois. Quelques personnes lui en ayant parlé, il prétendit ne rien savoir.

Il arriva que le notaire chargé des écritures du procès de Vajari avait un clerc français, de sorte qu'il fut facile à Mirepoix de se procurer copie de ces documents. S'apercevant que les discours tenus dans sa maison avec le chevalier y étaient exactement reproduits, et que Vajari avait fait de semblables communications aux personnes déjà citées, il crut devoir les en avertir en même temps que le chevalier. Il en résulta qu'en moins de trois jours l'affaire fut ébruitée dans Rome. Comme on s'entretenait déjà du prochain départ de Mendoza pour Sienne, tous les amis d'Amerigo le dissuadaient de l'accompagner, l'exhortant à ne pas se fier à ses paroles ; mais il répondit qu'il se confiait à son innocence, et qu'il n'avait aucune raison de supposer qu'un danger le menaçât. Parmi ceux qui cherchaient à le détourner d'entreprendre ce voyage, quelques-uns étaient envoyés par don Diego pour sonder sa pensée, ainsi qu'il l'apprit depuis. Or Mendoza, ayant fait appeler Amerigo la veille de son départ, lui annonça que son

intention était de se rendre à Sienne et de le laisser à Rome :
« Car, lui dit-il, sachant tous les discours que l'on tient et les suppositions que l'on fait, je ne veux pas que personne puisse croire que je cherche à te nuire, parce que je te crains. » Amerigo répliqua avec une grande audace :
« Seigneur, ayant vu avec quelles difficultés les chefs du gouvernement de Sienne m'ont accordé le traitement qu'ils me donnent, bien que votre excellence leur ait assuré que j'étais resté à Rome par son ordre, je désire vous accompagner; tout ce qui se dit dans la ville à ce sujet ne me cause aucune appréhension. Ainsi donc, si votre excellence ne m'enjoint pas formellement d'y rester, et ne m'assure pas qu'elle m'y retient pour son service, je suis parfaitement résolu à la suivre. »

Cette réponse si ferme influa puissamment sur l'esprit de don Diego, qui vraisemblablement avait voulu par cette demande pénétrer les secrètes pensées du chevalier.

Mirepoix, ayant appris que le départ de Mendoza était arrêté, fit prévenir Amerigo qu'il voulait lui parler, et le pressa de nouveau de ne point aller à Sienne, mais de se retirer plutôt à Venise, auprès du cardinal de Tournon, qui le recueillerait et l'entretiendrait honorablement, étant certain, disait-il, qu'une fois arrivé à Sienne, Mendoza exa-

minerait rigoureusement les charges que faisaient peser sur lui les aveux de Vajari.

Amerigo, toujours au-dessus de la crainte, répliqua qu'il avait pris d'avance ses précautions, afin d'obvier à tout péril, et ajouta qu'il était déterminé à partir pour Sienne. « Que votre seigneurie, poursuivit-il, soit rassurée sur mon sort; le moment viendra où vous saurez tout ce que j'ai préparé pour mon salut, et maintenant plus que jamais j'ai l'espérance que l'œuvre que nous avons entreprise se terminera heureusement. En effet, on chercherait en vain dans le procès de Vajari aucun indice de notre affaire: s'il y en avait, je suivrais sans hésitation votre conseil; mais comme je compte sur le succès de nos plans, je me suis déterminé à partir. Je prie instamment votre seigneurie d'avoir pleine confiance en ma manière d'agir, et de regarder mes paroles comme émanées d'un loyal gentilhomme. N'ayez jamais l'esprit troublé si vous entendez ou voyez quelque chose qui ne vous semble pas conforme à mes engagements, car je suis certain qu'à la fin vous trouverez que j'ai tenu au delà de ce que j'avais promis. »

Il invita en outre Mirepoix à rassurer le cardinal de Tournon, et prit congé de lui, le laissant complètement tranquilisé. Mendoza quitta Rome avec don Jean Mandrich, et se fit escorter par cent cinquante fantassins espagnols

venus exprès de Sienne, précaution qu'il avait cru devoir prendre, car une tentative d'assassinat avait été faite sur sa personne, quelques jours auparavant, par des Corses qui l'attendaient sur les frontières de Sienne et de Rome. Ces hommes voulaient ainsi venger la mort d'un de leurs compatriotes et parents que Mendoza avait fait mourir. En conséquence, un capitaine nommé Antonio s'était embusqué sur la route pour l'attendre; mais tandis qu'il ajustait Mendoza, son arquebuse lui creva dans la main et lui brûla le visage, ce qui le contraignit à renoncer à cette tentative de meurtre. Depuis ce moment, Mendoza voyagea toujours bien accompagné.

Arrivé à Viterbe, don Diego voulut encore sonder les sentiments d'Amerigo. L'ayant fait venir dans une chambre, en présence de Mandrich, il lui dit que, comme la résolution prise par l'empereur causait beaucoup de douleur aux Siennois et inquiétait un grand nombre de princes, chacun se figurant que l'empereur était plus disposé à accroître sa puissance qu'à préserver ses États, ce qui nuisait grandement à sa réputation, ils songeaient à remédier à cet inconvénient en faisant connaître à tout le monde que la résolution de l'empereur, en construisant la citadelle de Sienne, n'avait été que de mettre un terme aux dissensions de cette ville, et de tenir en bride les dis-

positions hostiles que quelques mauvais citoyens nourrissaient, soit envers la république, soit envers l'empereur.

« L'affaire touchant César Vajari, dit Mendoza, nous offre une occasion très-favorable, parce que, dans son interrogatoire, il a nommé un grand nombre de citoyens de qualité et les principaux de la ville, entre autres l'archevêque de Sienne et monseigneur Claude Tolomei. Or, quoique aucune appréhension sérieuse ne s'attache à l'issue de ce complot, grâce à la faiblesse bien connue de celui qui l'a fomenté, néanmoins nous avons pensé à en faire grand bruit, à lui donner la plus grande publicité possible, afin que chacun sache que la crainte conçue par l'empereur est la véritable cause de l'érection d'une forteresse, et que, par suite, ce prince soit non-seulement tout à fait disculpé, mais que la mesure prise par lui soit généralement et justement applaudie. En effet, si tous connaissaient aussi bien que nous la sincérité de Sa Majesté, principalement en ce qui touche la ville de Sienne, il n'y aurait aucun besoin de la justifier. Résolus aujourd'hui, dans ce but, à créer des chevaliers du procès, nous avons l'intention de nous servir de ton concours, qui ne peut manquer de nous être très-utile, parce qu'on aura naturellement beaucoup de confiance dans tes paroles, toi, citoyen siennois, intéressé au bonheur de ta ville, parlant de cette mesure avec sagesse,

et la représentant comme une chose très-importante : de cette façon, notre projet acquerra de la faveur et du crédit. C'est donc à cette fin que tu dois appliquer toute ton activité, ta sagacité et ta prudence ; la récompense dépassera ce que peut espérer ton ambition. »

Amerigo promit de se conformer aux désirs de Mendoza, tant en raison des obligations personnelles qui le liaient à ses intérêts, qu'à cause de son dévouement et de sa fidélité à l'empereur. Pendant tout le reste du voyage, Mendoza lui indiqua les bruits qu'il devait répandre et propager dans la ville.

Une fois à Sienne, on ne souffla pas mot de Vajari ; seulement don Diego se rendit le jour suivant dans le conseil de la Balie, où il avait l'habitude d'assister, et s'exprima en ces termes : « Magnifiques seigneurs, messire César Vajari ayant été arrêté, et l'affaire intéressant personnellement cette illustre république, il est convenable que le chevalier Amerigo, qui a été votre orateur à Rome, et moi, nous vous en donnions une pleine connaissance. Il faut que vous sachiez qu'averti, par plusieurs personnes, des secrètes intelligences que César Vajari entretenait avec des agents français, dans le but de leur livrer cette ville, il me parut impossible qu'il y eût un seul homme à Sienne capable de concevoir la pensée de devenir Français. Je

communiquai ces rapports à votre ambassadeur, le chargeant d'employer tous les moyens pour arriver à la vérité, et ce fut cette raison, seigneurs, qui le retint à Rome pendant l'été. Il a d'ailleurs agi, en ces circonstances, avec une si grande prudence et une si honorable fidélité, que l'empereur ainsi que cette illustre république doivent lui en avoir de véritables obligations. Nous étant assuré non-seulement de la justice de nos soupçons contre Vajari, mais ayant recueilli des preuves de sa culpabilité, nous nous décidâmes à le faire arrêter. Comme la république est principalement mise en cause dans cette affaire, et que vos seigneuries sont chargées de son gouvernement, elles considéreront quel est le meilleur parti à prendre; enfin, pour que tout se fasse en pleine connaissance des faits, le chevalier Amerigo, qui en est exactement informé, vous en présentera la relation détaillée et entière. »

Amerigo commença par exalter la supériorité déployée par Mendoza dans la découverte d'un secret important pour la république; il ajouta que, quant à lui, il n'avait été dans ces conjonctures que le docile instrument des instructions données par son excellence, et que ne sachant rien d'une manière particulière, il s'en référait au procès intenté audit messire César Vajari.

La Balie, considérant qu'une telle question intéressait

à la fois le repos public et celui de l'empereur, choisit dans son sein quatre de ses membres, et leur conféra les pouvoirs nécessaires pour suivre cette procédure, qui, en moins de deux jours, fut connue de toute la ville et diversement envisagée. Les uns approuvaient la conduite et l'activité du chevalier; mais le plus grand nombre témoignaient un grand mécontentement, le blâmaient avec énergie, et le flétrissaient du nom de traître.

Cette démonstration de la ville servit admirablement les projets d'Amerigo. Elle fut cause, en effet, que Mendoza, voyant l'indignation à laquelle le chevalier était en butte, le regarda comme entièrement à sa disposition; toutefois, voulant s'en assurer d'une façon plus positive encore, il le fit appeler un jour, et lui dit : « Tu sais, chevalier, qu'étant nommé dans le procès de Vajari, il est nécessaire de te faire subir un interrogatoire, pour que rien ne manque à l'instruction de cette affaire. » Mendoza parlait de la sorte, afin de s'assurer si Amerigo, frappé de crainte, n'apporterait pas quelque hésitation dans sa réponse; mais Dieu, qui assistait évidemment le chevalier, l'avertit du péril; et lui inspira la réponse suivante : « Seigneur, je me suis aperçu parfaitement bien du mépris qu'on me porte dans la ville, pour avoir dévoilé cette trame, et je n'ignore pas qu'on m'appelle tout haut

traître à la patrie. En conséquence, je désirerais que votre excellence, envisageant combien cette accusation de trahison deviendra plus ardente encore lorsque ma confession sera rendue authentique, consentît, pour m'épargner la honte d'un blâme aussi général, à me faire examiner, soit à Milan, soit à la cour, où cette vérité sera moins publique qu'à Sienne, et où il ne se trouvera aucun Siennois. Votre excellence m'a promis à plusieurs reprises de veiller sur mon honneur; je la prie donc de le prendre en cette occasion sous sa sauvegarde. » Ces paroles dissipèrent tout soupçon dans l'esprit de Mendoza, et pour témoigner sa confiance à Amerighi, il lui dit : « Le moment est venu pour toi de connaître toute l'étendue de l'amitié que je te porte. J'ai fait entendre à Sa Majesté qu'elle devait t'octroyer, dans le royaume de Naples, une provision digne à la fois d'un gentilhomme et d'un de ses serviteurs; tous les propos qui circulent dans la ville ne doivent donc te troubler en rien, car je te promets d'y remédier à temps. » C'est ainsi que les démonstrations des Siennois contre le chevalier ne servirent qu'à augmenter la sécurité de don Diego; elles servirent en outre les intérêts et la chose publique, le chevalier ayant pu se convaincre des véritables sentiments dont les citoyens étaient animés, et juger de leur patriotisme par la chaleur avec laquelle ils avaient pris parti contre lui.

Sur ces entrefaites, Mendoza fit venir de Rome à Sienne le prisonnier Vajari. Ce dernier fut interrogé de nouveau et soumis à la torture ; mais ses réponses demeurèrent conformes à ses précédentes déclarations. Les quatre citoyens députés à cet effet par la Balie intervinrent dans cet interrogatoire. Don Diego, n'étant pas suffisamment satisfait de cet examen, fit conduire Vajari à Saint-Dominique, où il fut livré aux Espagnols, qui l'interrogèrent avec le plus grand soin, et le torturèrent avec tant de barbarie, qu'accablé par la douleur, il finit par s'écrier : « Messieurs, j'ai avoué de mon plein gré, dès la première fois, tout ce que je savais ; maintenant, si vous voulez que j'ajoute quelque chose, dictez-moi mes réponses. »

Les Espagnols cessèrent alors de le questionner et se bornèrent à le tenir sous bonne garde.

Tandis que ces incidents se passaient à Sienne, le cardinal de Tournon, qui avait tour à tour habité dans l'État d'Urbain, à Ferrare et à Venise, revint, au mois de février 1551, à Rome, où il calma l'inimitié qui existait entre le pape Jules, le cardinal Farnese et le duc Octave, son frère, à cause de Parme et de Plaisance, les décidant à conclure une trêve de trois ans.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que le chevalier Amerighi était parti de Rome, et il n'avait donné de ses

nouvelles ni à Mirepoix ni aux autres agents de la conspiration, de sorte que les Français qui résidaient dans cette ville élevaient quelques doutes sur sa fidélité. Messire Jules Vieri, Siennois doué d'un excellent jugement et d'un patriotisme éprouvé, était venu à Rome avec le cardinal de Tournon ; en causant avec ce dernier, il lui avait fait des ouvertures indirectes touchant la délivrance de sa patrie. Un jour que Mirepoix s'entretenait avec le cardinal sur la conduite d'Amerighi, il ne put s'empêcher de laisser percer ses appréhensions. Le cardinal répondit que jamais il ne mettrait en doute la bonne foi du chevalier, et à ce sujet, il découvrit en partie la conspiration à messire Jules, lui demandant quel jugement il portait sur la conduite d'Amerighi. Celui-ci répliqua qu'il tenait le chevalier pour un gentilhomme fort honorable, mais qu'il ne pouvait, en aucune manière, se rendre, dans cette affaire, garant de sa loyauté ; que si néanmoins sa très-illustre seigneurie le voulait, il avait un moyen de s'en assurer. Le cardinal répliqua qu'il le désirait vivement : alors Vieri lui proposa, comme un excellent instrument à employer dans ce but, un certain barbier, nommé Basile, qui, bien que de basse condition, était néanmoins un homme adroit et très-dévoué à sa patrie. Le cardinal accepta cette offre, et, ayant donné des lettres de créance audit Basile, l'envoya à Sienn

vers le chevalier, après l'avoir exactement instruit de tout ce qu'il avait à faire.

Cet homme se rendit à Sienne vers le commencement de mars, et voyant le chevalier se promener familièrement avec don Diego, dans le château dont on pressait les travaux de fortification, il crut que les craintes conçues à Rome étaient fondées, et qu'Amerighi avait trompé les Français : aussi se déterminait-il d'abord à lui cacher le motif de son voyage, malgré les instances de ce dernier, qui s'imaginait bien que Basile était venu à Sienne pour les intérêts de la conspiration. Celui-ci resta tout le jour livré à l'indécision, mais enfin, enhardi par les fréquentes relations qu'il avait eues avec le chevalier, il se décida à rompre le silence et alla le trouver le soir même. Le chevalier le reçut avec affabilité, et l'encouragea à lui découvrir sa pensée, lui disant : « Basile, je sais que tu as à me communiquer quelque chose, et que tu es incertain si tu dois parler ou non. Je croyais être connu de toi depuis assez longtemps pour que tu n'hésitasses pas à t'ouvrir avec toute assurance. » Basile, entièrement tranquilisé, dit alors au chevalier : « Je partage l'avis du cardinal, qui regarde comme impossible que vous lui manquiez de parole ; aussi vais-je vous faire connaître le but de mon voyage. » Il lui dépeignit alors les appréhensions que son silence de

quatre mois avait fait naître : « Et c'est pour cela que je suis envoyé ici par le cardinal, » ajouta-t-il en lui présentant ses lettres de créance. Le chevalier témoigna un vif plaisir de la venue de Basile, et lui répondit qu'en l'apercevant, il s'était bien douté que son arrivée à Sienne avait rapport à des affaires d'une haute importance ; puis, afin de l'encourager à exposer sans réserve la commission dont le cardinal l'avait chargé, il l'invita à quitter Sienne et à aller l'attendre dans sa villa de Vignone, où il promit de le rejoindre lui-même le lendemain matin.

Le mobile d'Amerighi, en agissant de la sorte, était d'inspirer aux Français plus de confiance dans sa bonne foi, en leur transmettant sa réponse dans un lieu secret, éloigné de tout péril. S'étant donc réunis à Vignone, ils s'entretenirent longuement de la conspiration. Le chevalier, après avoir expliqué à Basile les empêchements et les difficultés qui s'étaient opposés à ce qu'il pût écrire, et la surveillance dont il était l'objet de la part de Mendoza, lui recommanda de nouveau d'assurer le cardinal de sa sincérité. Il lui donna encore de précieux avis touchant la marche de la conspiration ; lui fit connaître les dispositions de la ville, et l'animadversion qu'il inspirait au peuple, lequel était convaincu que c'était par lui que les desseins de Vajari avaient été divulgués ; il lui déclara enfin qu'il

trouvait dans cette animadversion même une garantie de plus de l'empressement que chacun saurait déployer à l'heure suprême de la délivrance.

Ce fut après cette conférence que Basile retourna à Rome, où le cardinal et Mirepoix l'accueillirent avec empressement, et reçurent avec un extrême plaisir le message du chevalier.

A cette époque, Mendoza se rendit lui-même à Rome, afin de s'opposer aux négociations entamées par le cardinal avec le pape, qui s'était retiré de la ligue de l'empereur : ses efforts toutefois demeurèrent infructueux, car le pape fit son accord avec les Français. A peine cette paix eut-elle été conclue, que le cardinal retourna dans l'État d'Urbin, d'où il servait les intérêts du roi avec autant d'habileté que d'éclat. Vers le même temps, Mendoza avait tenté de corrompre la ville en l'enlevant à la juridiction de la chambre impériale, pour la placer sous celle de l'Espagne, et il avait envoyé dans ce but, comme orateur, auprès de l'empereur, messire Roland Marescotti.

Les affaires de la France étaient alors en bon état dans le Piémont, où elles acquéraient chaque jour plus de crédit, et dans l'Allemagne, où le marquis Albert et le duc Maurice, s'étant déclarés en faveur du roi, avaient courageusement pris les armes contre Sa Majesté césarienne, qui était alors

dans Augusta. L'impétuosité de ces deux princes fut telle, que l'empereur dut se sauver précipitamment à Vigliachi. L'orateur siennois le suivit dans sa fuite, puis, retournant à Sienne, y apporta cette nouvelle, que les citoyens ne purent apprendre sans manifester quelques signes d'allégresse. Ces élans de joie, quoique prudemment contenus, n'échappèrent pas aux Espagnols, qui firent à messire Roland, sur son indiscretion, des reproches tellement violents, que celui-ci se crut obligé de retourner à Rome, auprès de Mendoza, pour se justifier.

Un certain don Francese, Espagnol, qui remplissait les fonctions de mestre de camp, était resté à Sienne, à la place de Mendoza. C'était un homme aimable et prévoyant; il avait avec lui plusieurs capitaines espagnols, qui s'enquerraient avec soin de l'état de la ville, et l'en avertissaient. Ces rapports étaient tels, qu'à juste raison ils lui donnaient sujet de réfléchir: aussi ces officiers étaient-ils presque continuellement en consultation. La ville puisait dans cette apparence même de crainte un plus grand courage, et de leur côté, les Espagnols accumulaient les approvisionnements, et hâtaient de tout leur pouvoir l'achèvement des fortifications.

Amerigo, considérant la situation des choses, comprit qu'il n'y avait plus de temps à perdre. Il pensa que pour

parvenir plus sûrement et plus facilement à délivrer Sienne, il importait que les négociations eussent lieu en dehors de la ville : aussi, comme il était membre de la Balie, demanda-t-il à ses collègues et au mestre de camp don Francese la permission d'aller aux bains. On fit beaucoup de difficultés, tant à cause de sa charge qu'en raison des soupçons conçus par les Espagnols, qui étaient fort vigilants et observaient avec soin les actions publiques ou privées de chacun ; mais comme Amerighi ne se découragea point et parvint à prouver le besoin qu'il en avait pour sa santé, cette permission lui fut accordée. Il partit donc pour les bains de Vignone au commencement de mai, et expédia tout aussitôt Basile vers le cardinal à Castel Durante. Il lui fit savoir par cet homme qu'il croyait le moment d'agir venu, et que ce motif l'avait déterminé à sortir de Sienne, afin de pouvoir conclure l'affaire. Le cardinal, après avoir mûrement examiné la question, envoya maître Jules Vieri à Sienne, afin d'y recueillir, par l'entremise de quelques amis, des renseignements sur la conspiration ; car il ne pouvait pas croire qu'Amerighi songeât à exécuter l'entreprise sans le concours d'autres citoyens, et il désirait avoir une liste de ceux qui voudraient y participer. Vieri, chargé de ce message, se rendit à douze milles de Sienne, dans une ville du territoire de Florence, envoya chercher Liberio

Luti, jeune homme d'un esprit distingué et d'une noble naissance, et lui fit dire en même temps d'amener avec lui Claude Zuccantini, beau-frère du chevalier Amerighi. Ceux-ci vinrent secrètement trouver maître Jules, qui s'entretint avec eux, et les prévint que le cardinal exigeait des déclarations signées, afin d'avoir une base certaine pour une œuvre aussi importante, et de pouvoir, dans toutes les éventualités, rendre compte de ses actions; que ni le chevalier ni personne ne devaient voir dans cette demande une marque d'hésitation ou de défiance; qu'enfin il n'agissait de la sorte qu'en vue des obligations que lui imposaient les intérêts du roi. Maître Claude répondit que le cardinal suivait en cela les règles de la prudence, mais que de son côté il regardait comme impossible de mettre de pareilles choses par écrit. Vieri s'adressa ensuite à Liberio Luti, dans lequel il avait une confiance absolue, lui demandant s'il pensait que le chevalier Amerighi procédât avec bonne foi et dans l'intérêt de la liberté. Liberio Luti répliqua qu'il avait ignoré jusqu'alors qu'Amerighi eût entre les mains la direction de la conspiration, qu'il ne pouvait donc porter sur lui un jugement réfléchi; mais qu'à Sienne, on tenait pour certain qu'il avait dénoncé le traité de Vajari. Liberio Luti ajouta que la question de Vieri lui donnait le désir de pénétrer ce secret, et qu'il lui ferait part de ses découvertes.

Après s'être entretenus longtemps, ils se séparèrent. Maître Jules se rendit dans l'État de Castro, à Montalto, dont la situation élevée était extrêmement favorable pour suivre sans péril la marche des événements et le cours des négociations.

Liberio sonda adroitement l'opinion de Claude sur le chevalier : celui-ci se montra convaincu de la confiance que devait inspirer Amerigo, et rappela que dans plusieurs entretiens, où il ne lui avait pas caché la mauvaise opinion conçue de son patriotisme depuis l'affaire de Vajari, Amerigo avait toujours soutenu qu'il avait sagement envisagé toutes choses, et qu'il prouverait à ses concitoyens, le moment venu, son véritable amour du pays.

Zuccantini alla directement aux bains rendre compte au chevalier de ce que Jules lui avait communiqué au nom du cardinal, et de ses réponses. Le chevalier les trouva parfaitement conformes à son propre sentiment, puisqu'il n'y aurait eu aucune possibilité d'obtenir la signature des gentilshommes. Claude lui ayant demandé ce qu'il fallait répondre à maître Jules, qui attendait à Montalto, Amerigo l'invita à lui faire savoir que, quant au mode des suscriptions proposées, il ne le tenterait en aucune manière, pour ne pas exposer tous les conjurés par la mauvaise volonté d'un seul, comme cela s'était déjà vu ; mais

que, dans cette entreprise, il y aurait des personnes de si grand poids, que le cardinal pourrait compter sur une exécution honorable. Claude répliqua qu'il lui laissait le fardeau de cette mission, et retourna en ville; quant au chevalier, il expédia, sans perdre de temps, le capitaine Piermaria, son frère, à Montalto, pour rejoindre Jules Vieri, et lui déclarer que le moyen proposé par le cardinal lui paraissait impraticable, en raison du péril qu'il entraînait.

Vieri était toutefois chargé d'offrir au cardinal, au nom du chevalier, le concours de personnes dont la position devrait entièrement le tranquilliser; on le pria en outre, s'il voulait s'en assurer, d'indiquer la voie qu'il jugerait la meilleure. Les raisons du chevalier parurent fort bonnes au cardinal, qui se consulta avec monseigneur de Termes, alors à Ferrare, et monseigneur de Silva, ambassadeur du roi à Venise. Ayant fait choix du capitaine Girolamo, de Pise, dont ils connaissaient le jugement droit et l'affection pour les Français, ils lui communiquèrent toute l'affaire, et le chargèrent d'examiner les offres du chevalier et de s'assurer, de la manière la plus convenable, quelles étaient les personnes indiquées par ce dernier, ainsi que le degré de confiance que pouvait inspirer leur coopération. Ils lui adjointèrent maître Jules Vieri, comme un homme qu'il pouvait employer en toute sécurité pour obtenir des in-

formations. Ayant reçu cette mission, tous deux se rendirent à Castro.

Tandis que les choses prenaient, de ce côté, la tournure que nous venons d'indiquer, le chevalier Amerigo alla trouver le seigneur Enea Piccolomini, marié à une fille du seigneur Anton Maria Piccolomini, et qui, pour cette raison, avait fixé sa résidence à Pienza. Enea avait quitté Sienne, parce qu'il voyait avec peine les progrès des Espagnols, et qu'il voulait ôter tout prétexte à la jalousie causée par sa grande autorité, bien qu'il fût compère de don Diego. Le chevalier, étant arrivé chez ce seigneur, le prit à part et lui exposa minutieusement le plan, le but, les moyens et les espérances des conjurés. Après l'avoir écouté attentivement et avoir bien considéré l'importance de ce complot, le seigneur Enea lui répondit avec résolution : «Chevalier, le discours que vous venez de tenir change complètement mon opinion à votre égard, car je dois vous avouer que je vous ai regardé jusqu'à présent comme tout autre que ce que vous êtes réellement; aussi je vous déclare que je consens de bon cœur à ce que vous employiez toute mon influence pour le succès de cette affaire, à laquelle nous nous devons d'abord par nos obligations envers Dieu, et ensuite par nos devoirs envers la patrie.»

Le chevalier fut très-satisfait des excellentes dispositions du seigneur Enea, qui se montra prêt à exposer sa vie même pour la délivrance de Sienne. Ils convinrent ensemble que le seigneur Piccolomini attirerait à lui quelques-uns des jeunes gens sur lesquels on pouvait le plus compter, et qu'il épierait avec circonspection tous les accidents heureux ou défavorables qui viendraient à se produire. Le seigneur Enea ajouta que, s'il arrivait de bonnes nouvelles du cardinal, on entrerait ouvertement dans cette entreprise avec courage et célérité. Cette décision fut fort approuvée d'Amerigo, qui, après avoir raisonné longuement sur ce sujet avec Enea, se retira à sa villa de Vignone.

Dans les premiers jours de juillet, Basile fut dépêché par messire Jules vers le chevalier, pour lui communiquer la résolution prise par le cardinal et rapportée plus haut, lui annonçant en même temps que le capitaine Girolamo se trouvait à Castro, attendant qu'on lui fit connaître la marche à suivre, relativement à la proposition faite au cardinal. Le chevalier, enchanté, réexpédia Basile pour lui apprendre que le seigneur Enea était prêt à se déclarer chef de l'entreprise, et disposé à faire tout ce qui lui serait ordonné par le capitaine Girolamo ; qu'il jugeait à propos d'avoir avec lui un entretien, mais qu'il s'en remettait à sa décision. Lorsque Vieri eut appris que le seigneur Enea

était nommé chef de la conspiration, il dit avec joie au capitaine Girolamo : « Monsieur, l'affaire est en bonne voie; car ce personnage s'appuie sur la plus grande partie de la jeunesse siennoise. »

On convint, par l'entremise de Basile, d'une entrevue, et le 7 juillet, les envoyés du cardinal, le seigneur Enea et deux gentilshommes, savoir, le capitaine Domenico Minoccio (l'un des quatre capitaines de la république, qui avait été privé de sa charge par don Diego, comme partisan des Français) et le capitaine Picrmaria, se rencontrèrent à Triviniano. Enea Piccolomini promit de mener à fin l'entreprise, et de faire marcher les corps de la milice siennoise, au moyen des patentes que le chevalier offrait de se procurer, et de l'influence des citoyens qui seraient envoyés pour les lever.

Il demanda qu'à cet effet on lui fournît quatre mille écus, tant pour la paye des soldats que pour les attirer plus facilement dans le complot et pour les armer; il fit espérer l'assistance du seigneur Mario Santa Fiore, et assura qu'il ferait en sorte que des hommes armés fussent rassemblés dans le palais des Zuccantini, afin d'assaillir à l'improviste la citadelle et le palais de la seigneurie. Ces différents points arrêtés, ils convinrent d'envoyer des émissaires à Rome, auprès des agents français, messires

Nichetto et Conadoro, secrétaires de Mirepoix, orateur du roi, ainsi qu'au cardinal de Tournon, pour les décider à agir avec la plus grande promptitude, afin que le complot, dont les ramifications étaient fort étendues, ne vînt pas à se découvrir par des retards qui le rendraient de plus en plus périlleux. Le capitaine retourna auprès du cardinal, qui, en apprenant ces nouvelles, réunit à Chioggia, dans un grand conseil, tous les agents du roi, entre autres monseigneur de Termes, monseigneur de Silva, monseigneur de Lodèves, et le capitaine Girolamo. Celui-ci y exposa tout ce qu'il avait appris du seigneur Enea. Cette réunion dura plusieurs jours, à cause de quelques divergences d'opinion qui se manifestèrent entre les agents.

Pendant ce temps, le seigneur Enea se rendit directement à Vignone chez le chevalier, et lui fit part des discussions qui avaient eu lieu, et en particulier de ses entretiens avec le capitaine Girolamo, lequel était parti fort satisfait, et avait donné l'ordre d'envoyer quelqu'un à Rome pour attendre la résolution qui devait être transmise à Mirepoix. Enea Piccolomini retourna ensuite à Pienza avec Domenico Minoccio.

Le chevalier dépêcha Basile à Rome deux jours après (car il n'avait pu disposer de lui plus tôt), et lui traça sa ligne de conduite. Quant à lui, il demeura pour aviser aux

autres dispositions à prendre. L'une des plus importantes était d'attirer dans le complot le seigneur Mario Sforza, jeune homme d'une grande élévation de sentiment et d'une rare intrépidité. Le chevalier n'ignorait pas que Mendoza était abhorré de ce seigneur. Ce dernier, en effet, avait donné asile aux Corses qui tentèrent de tuer don Diego dans Scanzano : aussi Amerighi le persuada-t-il facilement. Le chevalier trouva encore moyen de faire entrer à son service un certain capitaine Panfilo de l'Oca, de Montalcino, brave soldat dont il parvint à pénétrer les sentiments, dans diverses occasions où il exprimait le mépris qu'il ressentait pour la nation siennoise, en la voyant supporter le joug tyrannique des Espagnols, et qu'il décida adroitement à prêter à la conjuration son appui, quel que fût le moment où elle viendrait à le réclamer.

Amerigo, ayant ainsi préparé les choses, chargea le capitaine Panfilo de confier une partie de ses projets au seigneur Mario, mais seulement pour ce qui lui était personnel. Il lui recommanda de ne point désigner les individus engagés dans le complot, se bornant à assurer à ce seigneur que des personnages de grande autorité s'occupaient de la délivrance de Sienne, et l'invitant à se tenir prêt au besoin.

Il envoya en outre Basile à Rome, et considérant qu'à

chaque instant les ordres annoncés par le capitaine Girolamo pouvaient arriver, il retourna à Sienne, le 14 mars, pour s'occuper des dernières dispositions, dont il s'était réservé l'exécution. Le soir même il alla rendre visite au mestre de camp, avec lequel il avait entretenu jusqu'alors des rapports d'une très-étroite intimité; mais l'accueil de ce seigneur ne répondit nullement à celui qu'il avait l'habitude d'en recevoir: aussi le chevalier conçut-il la crainte qu'on ne lui eût donné quelques avertissements, ou qu'il n'eût découvert quelque indice du complot. En conséquence, il s'efforça de dissiper de son mieux les secrètes appréhensions du mestre de camp, et en le quittant il le laissa satisfait, ou feignant du moins d'être convaincu des bons sentiments du chevalier. En effet, don Francese fit épier avec soin toutes les actions d'Amerighi par quelques citoyens qui lui étaient dévoués: le chevalier s'en aperçut à merveille, et redoubla de prudence dans ses démarches.

Deux jours après, le mestre de camp et la Balie reçurent des nouvelles de don Diego, leur annonçant que les Français avaient tenu une diète à Chioggia, dans laquelle on avait pris la résolution d'attaquer Naples avec de nombreuses troupes tant étrangères qu'italiennes; qu'ils faisaient venir la flotte turque; que pour tenir d'ailleurs le duc de Florence en respect, ils répandaient le bruit que Pierre Strozzi

s'approchait de Ferrare, et qu'enfin ils s'étaient également pourvus d'un million en or entre Rome et Venise. Ces importantes nouvelles, tout à fait inattendues, préoccupèrent les Espagnols, qui n'étaient pas suffisamment sur leurs gardes pour parer à un péril aussi imminent, et les portèrent à prendre inconsidérément des mesures plutôt nuisibles qu'utiles à leurs intérêts. Convaincus de la réalité des projets publiés à Chioggia, ils cherchèrent à s'opposer à leur exécution, et ce fut dans ce but qu'ils détachèrent une partie des forces qu'ils avaient à Sienne, tant en cavalerie qu'en infanterie, et les envoyèrent dans les marennes siennoises, pour surveiller le passage de la flotte turque et française, qui venait, disait-on, de Marseille. Les calamités causées par la flotte turque peu d'années auparavant, quand elle prit Portercole et d'autres terres de la marenne siennoise, rendaient en quelque sorte ces dispositions nécessaires.

Cédant aux mêmes appréhensions, don Diego transmit de Rome l'ordre de faire partir cent cinquante chevaux (qu'il avait eus de Giulio del Ponte) et environ deux cents fantassins de la garde espagnole, pour en garnir ces frontières.

Tandis qu'on opinait dans la Balie touchant l'exécution des ordres que l'on venait de recevoir, le chevalier, membre

de ce conseil, ressentit la plus vive satisfaction de ces nouvelles. Il ne douta pas, en effet, que les résolutions publiques adoptées par les Français contre Naples ne fussent destinées à cacher leurs desseins sur Sienne; toutefois il feignit de partager l'opinion des Espagnols, proposant en outre de mettre sur pied la milice de la république, pour la faire marcher au besoin vers les lieux menacés. Il insista sur la nécessité d'adopter immédiatement cette mesure, se fondant sur ce que ladite milice, étant demeurée longtemps oisive, devait être dans un état complet de désorganisation. Il sut si habilement conduire cette affaire, qu'on le chargea de la levée et de l'armement des troupes.

Le chevalier songea alors à se servir du sceau public pour l'apposer sur cinq feuilles blanches, ce qu'il fit si secrètement et avec tant d'adresse, que, bien qu'il y eût quarante citoyens dans la salle où s'agitaient les intérêts du gouvernement, personne ne s'en aperçut. Il prit de plus une copie de la patente que la Balie était dans l'habitude de donner aux capitaines de la milice, précaution d'une extrême utilité, parce qu'il ne se trouvait, parmi les quatre capitaines qui la commandaient, que son frère, le capitaine Pierre-Marie, sur la coopération duquel on pût compter.

La nouvelle s'étant répandue dans la ville que les Français allaient diriger une expédition sur Naples, les habi-

tants en éprouvèrent une joie indicible, bien qu'ils eussent soin de la dissimuler dans leurs discours : aussi, les craintes des Espagnols, qui ne se trompaient pas sur le sentiment dominant, augmentaient de plus en plus, et ils redoublaient de vigilance à l'égard des actions publiques et privées des citoyens, particulièrement de celles du chevalier. Mais ce dernier, qui s'était aisément aperçu des soupçons dont il était l'objet, agissait avec une grande circonspection.

Sur ces entrefaites, le mestre de camp se rendit à Florence, sous prétexte d'y chercher de l'argent pour les travaux de la forteresse. Mais on n'ajouta pas foi à cette raison : plusieurs personnes pensèrent, au contraire, que la crainte seule que lui inspirait l'état de la ville l'y avait conduit pour se procurer des secours en cas de besoin, ce qui se vérifia plus tard. Tandis qu'on prenait à Sienne toutes ces précautions, Basile revint de Rome avec une mission de Mirepoix. A son arrivée à Vignone, il en rendit compte au capitaine Piermaria ; celui-ci écrivit aussitôt au chevalier, pour le prévenir, conformément aux nouvelles apportées par Basile, que les dispositions des Français seraient terminées le 24 juillet, et qu'ainsi ils devaient se préparer de leur côté pour ce jour-là, ou du moins pour le jour suivant, qui se trouvait être l'anniversaire de la fête de saint Jacques.

Amerigo transmet cet avis à Claude Zuccantini et au capitaine Domenico Minoccio, en leur remontrant que l'entreprise touchait au port, et qu'ils étaient eux-mêmes si avancés qu'ils ne pouvaient plus reculer, alors même qu'ils l'eussent voulu, sans mettre en péril leur honneur, leur vie et celle d'une foule de gentilhommes; que pour lui, il était fermement résolu à redoubler d'ardeur dans l'exécution du complot. Il fut convenu entre eux que Minoccio irait avec messire Marcello Palmieri à Pienza, faire part de cette nouvelle au seigneur Enea; que Claude Zuccantini resterait à Sienne comme chef de la conspiration, et ferait en sorte, au moment désigné, d'avoir dans sa maison le plus grand nombre d'hommes possible, particulièrement Cacciaguerra, auquel on ne s'était ouvert que d'une manière assez vague. Ce dernier devait, de plus, avoir soin que plusieurs des seigneurs qui avaient adhéré à la conjuration se trouvassent au palais, pour y faire sonner la cloche de la tour. Toutes les choses étant réglées de la sorte, le chevalier se retira à Vignone, avec Annibal Umidi, afin que tout se passât secrètement, et qu'aucun mouvement inopportun n'eût lieu.

Amerigo et Claude Zuccantini avaient averti leurs amis, en termes généraux, de se préparer pour un cas d'urgence, de sorte que, sans en connaître les particularités,

beaucoup de personnes étaient instruites de l'existence de la conspiration ; mais l'amour de la patrie et la haine vouée aux Espagnols étaient tels, que personne ne songea à divulguer cet important secret, discrétion qui tient vraiment du miracle.

A son arrivée à Vignone, le chevalier apprit du capitaine Piermaria, son frère, que l'envoi promis au seigneur Enea par le capitaine Girolamo devait être à Borghetto, sur le lac de Bolsena, et que l'évêque Tolomei s'y trouverait, ainsi que le cardinal Farnese, qui devait le lui remettre (4). Amerigo transmit aussitôt cette nouvelle à Zuccantini et à messire Marc-Antoine, son frère, et le matin suivant, 23 juillet, jour de sainte Madeleine, il se rendit à la hâte à Borghetto, où il ne rencontra aucune des deux personnes qu'on lui avait annoncées. Le cardinal Farnese était, en effet, avec le cardinal de Sant' Angiolo, à un mille plus loin, dans un petit pays nommé Gradole, dont ils fêtaient la patronne. Le chevalier ne perdit pas un instant pour y courir, et apprenant que l'évêque Tolomei ne s'y trouvait pas, il fit savoir au cardinal qu'il désirait parler à sa seigneurie. Messire Camillo d'Amelia, gentilhomme de la connaissance du chevalier, le prévint que le comte Nicolas de Pitigliano accompagnait le cardinal : or, comme on ignorait encore que ce seigneur se fût rallié au parti de

la France, cet avertissement causa une vive anxiété au chevalier ; car, le comte passant généralement pour impérialiste, il dut penser que le complot était découvert. Lorsqu'on annonça au cardinal que le chevalier sollicitait une audience particulière, il demanda au comte ce qu'était ce chevalier. Le comte de Pitigliano lui répliqua qu'Amerighi était un des favoris de Mendoza, et qu'il fallait par conséquent s'en méfier.

Amerigo, ayant été introduit, réclama du cardinal les expéditions promises par le capitaine Girolamo, de Pise ; à cette demande, le cardinal demeura fort surpris, objectant qu'il n'avait absolument rien reçu. La nature de cette réponse fit penser au chevalier que le cardinal ignorait la conjuration, ou qu'il se tenait prudemment sur ses gardes ; néanmoins, dans une extrémité aussi grave, Amerigo n'hésita pas à révéler succinctement au cardinal la conspiration et les diverses phases qu'elle avait traversées depuis son origine. Alors le cardinal apprit clairement des circonstances qu'il n'avait qu'imparfaitement connues jusqu'alors, et convaincu de la sincérité du chevalier, il l'assura que l'expédition ne pouvait tarder, des lettres qui lui étaient parvenues de Rome annonçant qu'on y attendait d'heure en heure Nichetto, qui devait l'apporter.

Le cardinal fit, sur ces entrefaites, appeler le seigneur

Sforza, de Trivignano, qui se trouvait avec lui à Gradole, et tous trois s'entretenaient longuement de l'affaire. Le chevalier leur expliqua soigneusement le point où était arrivée la conspiration, et il leur remontra éloquemment à quel danger on exposait la ville, lorsqu'une pareille chose était connue de tout le monde, en retardant l'exécution des ordres donnés et en différant l'envoi de l'expédition. Le cardinal consola Amerighi, en lui répétant que ce retard ne pouvait durer longtemps. Le seigneur Sforza donna de son côté quelques conseils au chevalier, et le cardinal ajouta : « Vous avez en votre faveur, dans cette entreprise, deux personnes qui ne vous seront pas d'un faible appui. » Il entendait désigner par là le comte Nicolas de Pitigliano et le seigneur Mario Sforza. Amerigo, désirant mettre fin à l'entretien, lui dit : « Je vais retourner à Vignone, et demain matin j'enverrai ici le seigneur Enea, qui attendra l'expédition, si elle n'est pas encore arrivée. » Après avoir pris congé du cardinal et s'être retiré, Amerighi, ayant trouvé Basile à Gradole, l'envoya en poste à Rome, afin de presser l'envoi de l'expédition, et de faire entrevoir les périls qui menaçaient la conspiration pour peu que l'explosion en fût différée. Revenu à Vignone, le chevalier dépêcha le soir même Annibal Umidi au château de Camposelvi, résidence du seigneur Enea, pour lui rendre compte de tout ce qui s'était

dit chez le cardinal Farnese et le seigneur Sforza, l'invitant à se rendre précipitamment à Gradole, conseil auquel ce dernier ne manqua pas de se conformer. Le chevalier s'occupa ensuite d'écrire les brevets dont les gentilshommes devaient se servir pour lever des troupes.

Le seigneur Enea, étant entré à Gradole de grand matin, le dimanche 24 juillet, fut introduit auprès du cardinal, qui était encore au lit. Celui-ci lui témoigna sa surprise de ce que l'expédition n'était pas encore arrivée; il jugea qu'il était nécessaire que le seigneur Enea allât l'attendre au pont de Centano, où se trouve la poste, et qu'il le fit avertir si l'expédition passait du côté de Vignone, étant décidé à la lui envoyer, dans le cas où elle lui parviendrait. Ces dispositions furent exécutées de point en point. Enea Piccolomini attendit jusqu'au lundi matin à Centano; ce jour-là, il vit venir Liberio Luti, qui, ayant été à Rome pour recouvrer six cents écus de messire Nicolò Casolani, avait eu un entretien avec Jules Vieri, dont il avait appris le détail exact de la conspiration. Liberio Luti ajouta que l'expédition arriverait d'un moment à l'autre.

Cette assurance décida Enea à faire partir Liberio pour Sienne, afin que sa présence inspirât à la ville le courage d'agir, lorsque l'heure serait venue, tandis qu'il attendrait lui-même l'arrivée du capitaine Girolamo, de Pise. Liberio

se rendit donc à Sienne sans s'arrêter, et alla trouver les conjurés, entre autres Claude Zuccantini, retenu chez lui par une maladie des intestins tellement grave qu'on la supposait mortelle. Auprès de lui, se tenaient messire Marc-Antoine Amerighi et un de ses frères nommé Deifebo. Ils causaient ensemble de leur entreprise, et commençaient à douter que les Français tinssent parole en voyant que non-seulement le dimanche, mais même le lundi, s'étaient écoulés sans que les secours annoncés pour cette époque eussent paru.

Liberio survint sur ces entrefaites, et leur apprit qu'il avait laissé le seigneur Enea s'avancant rapidement et en secret vers la ville, avec quatre ou six mille fantassins et cent cinquante chevaux. Il ajouta qu'il était venu exprès les avertir, et que le seigneur Enea s'attendait à ce qu'ils l'aïdassent de tout leur pouvoir; mais qu'il voyait bien que dans la position où se trouvait Zuccantini, il était hors d'état de leur prêter le moindre appui. Les personnes présentes, ayant entendu Liberio s'exprimer de la sorte, engagèrent Claude à sortir de la ville, sa maladie le rendant incapable de les seconder; mais il répondit qu'il ne se sentait même pas la force nécessaire pour quitter son lit. Il s'occupa néanmoins de communiquer ces importantes circonstances aux conjurés. Liberio avait tenu ce discours

pour ranimer le courage de ces gentilshommes et de ceux qui, voyant le terme fixé par les Français expirer sans résultat, redoutaient quelque désastre, et se plaignaient d'une telle lenteur; il espérait aussi que, suivant les promesses des agents français à Rome, les choses se seraient passées à peu près telles qu'il venait de les dépeindre.

Cette nouvelle, s'étant répandue dans la ville, y occasionna un certain tumulte; le mestre de camp reçut, en outre, un billet contre-signé avec un demi-quattrino, par lequel on l'avertissait de la conspiration, et où l'on désignait pour ses chefs Claude Zuccantini, Tommaso Palmieri, Marc-Antoine Amerighi et divers autres. L'auteur du billet, qui annonçait devoir se faire connaître plus tard, s'était décidé à donner cet avis, parce qu'il craignait, d'après le retard de l'expédition, que tout ne vînt à se découvrir par une autre voie, et il avait cru garantir sa sûreté en prenant l'initiative d'une dénonciation. Le mestre de camp envoya, la nuit suivante, un peloton d'Espagnols arrêter Tommaso Palmieri, le gonfalonier (charge importante dans la ville), et Zuccantini, bien que ce dernier fût malade. Quant à Marc-Antoine Amerighi, on ne put s'emparer de lui: il s'était dérobé à temps aux recherches; mais, à sa place, ils arrêtaient un domestique, et conduisirent les trois prisonniers à la forteresse. Ces événements accrurent l'inquiétude des habi-

tants ; on se figura que les Espagnols voulaient se prémunir non-seulement contre les dangers qu'ils avaient cru entrevoir , mais encore contre ceux qui leur apparaissaient alors avec évidence. Aussi la ville fut-elle véritablement frappée d'épouvante, et les magistrats comme les simples particuliers montrèrent-ils le plus grand empressement à obéir aux ordres des Espagnols, afin d'éloigner leurs soupçons et de dissiper leurs craintes. Cet effroi répandu parmi les habitants fut cause qu'un grand nombre de dispositions favorables aux Espagnols furent décrétées, ainsi qu'on le dira plus loin.

Tandis que ces choses se passaient à Sienne, messire Nichetto avait rejoint Enea Piccolomini, avec une dépêche du cardinal Farnese et une expédition de quatre mille écus. Le seigneur Enea fit appeler immédiatement à Santa Fiora Mario Sforza, qui se rendit à Paglia avec quatre cents soldats. Enea remit cinq cents écus à leur capitaine, et lui enjoignit de rester en ce lieu et de ne laisser passer personne ; il envoya ensuite à Sienne Annibal Umidi, porteur de cinq cents écus et du brevet expédié par le chevalier, afin qu'il y recrutât le plus grand nombre possible de soldats de la milice. Les capitaines Giacomo Minocci et Marcello Palmieri, alors à Camposelvoli, furent chargés d'une mission semblable. Ils partirent en hâte pour le terri-

toire de Sienne, et trouvèrent tant de bonne volonté chez les habitants, qu'ils purent sans peine rassembler en quelques jours une quantité considérable d'hommes, qui furent aussitôt dirigés vers le château de San Quirico, lieu du rendez-vous.

Le mardi suivant, à trois heures de l'après-midi, messire Enea rejoignit Amerighi, pour le mettre au courant de tout ce qu'il avait fait. Il trouva ce dernier très-inquiet et très-agité, parce qu'au même instant Ottaviano Palmieri, qui s'était échappé de Sienne en fugitif, venait de lui rapporter que le découragement s'était emparé de la ville; que les Espagnols la parcouraient dans tous les sens à main armée, et y répandaient la plus profonde terreur. Bien qu'il ignorât encore l'arrestation des gentilshommes, le chevalier était comme un homme désespéré, et ne savait à quel parti s'arrêter. Piccolomini, étant arrivé sur ces entrefaites, lui laissa cinq cents écus pour son frère, le capitaine Piermaria. De son côté, le chevalier lui remit une patente générale, en vertu de laquelle il devait obtenir une obéissance absolue, et il l'invita à envoyer tous les hommes qu'il pourrait recruter à Pienza, où il se dirigerait à son tour.

Après le départ de Piccolomini, le chevalier donna au capitaine Landucci un brevet semblable aux autres, et le

dépêcha à Lucignano, dans le val d'Arbia, sur la route de Rome, pour intercepter le passage et y réunir les provisions de bouche nécessaires. Il expédia ensuite Ottaviano Palmieri à Montalcino, avec la double mission d'exciter les habitants à s'emparer de la citadelle occupée par les Espagnols, et de rassembler des approvisionnements sur la route. Il fit en outre partir, par la poste pour Sienne, Pierre Savini, qui devait instruire les conjurés des rassemblements qui avaient lieu, et les assurer que le lendemain matin, ou peut-être le soir même, ces rassemblements seraient rendus à Sienne. Il dirigea enfin sur divers points du territoire des agents chargés de lever des soldats, et partit lui-même pour San Quirico, assigné pour le rendez-vous général des troupes. On s'empara facilement de ce petit village.

Tandis que les troupes commençaient à se rassembler, le seigneur Enea arriva au rendez-vous, ainsi qu'un envoyé du comte Nicolas de Pitigliano, qui était allé porter des lettres du cardinal de Tournon et de l'ambassadeur au duc de Florence. Après mûre délibération, il fut décidé que le seigneur Enea Piccolomini, à la tête de quinze cents fantassins, marcherait vers Sienne, sans tenir compte de la fatigue, de la faim ou de la soif, et que le chevalier resterait à San Quirico. L'activité des capitaines et des gentils-

hommes préposés à la levée des troupes fut telle, que dans l'espace de cette journée et de la nuit, ils se rencontrèrent tous à l'endroit convenu, d'où le chevalier les dirigea sur Sienna, pour y rejoindre le seigneur Enea.

Le jour suivant, qui était un mercredi, la petite armée, étant parvenue à environ trois milles de Sienna, fut jointe par quatre nobles citoyens, membres de la Balie, envoyés par ce collège et par le mestre de camp pour engager monseigneur Enea à renoncer à son entreprise. Ils ne manquèrent pas de lui exposer les motifs qui militaient en faveur de leur mission, lui remontrant l'abîme dans lequel il allait plonger sa patrie et lui-même, s'il échouait dans sa tentative, ce qu'une foule de raisons portait à croire. Ils lui apprirent alors que les citoyens dont nous avons parlé plus haut avaient été renfermés dans la citadelle; qu'on en poursuivait d'autres; que les Espagnols parcouraient la ville, et pénétraient partout pour s'assurer des dispositions secrètes de la population; qu'ils avaient fait défendre aux citoyens de sortir de leurs maisons, et que la ville, à la vue de ces précautions menaçantes, craignait d'être vouée à une complète extermination.

Les quatre membres de la Balie chargés de porter la parole en cette circonstance s'appelaient maître Ambrogio Nuti, chevalier et philosophe, messire Claudio Tolomei,

messire Agostino Bardi, et messire de Ghino Bandinelli, chevalier et jurisconsulte. Le seigneur Enea leur répondit en ces termes : « Vous autres vicillards, vous avez exposé la ville à une dure et insolente servitude ; nous autres jeunes gens, nous sommes venus pour la délivrer, et nous nous départirons d'autant moins de notre entreprise que nous sommes envoyés par le roi très-chrétien de France. »

Les députés citoyens, étant retournés à Sienne, rapportèrent cette réponse à la Balie, en présence du mestre de camp don Francese, dont le trouble fut extrême en entendant prononcer le nom du roi.

Le seigneur Enea s'avancait toujours avec rapidité vers la ville ; parvenu jusqu'à l'église des Anges, qui s'élève à une portée d'arquebuse de Sienne, il commanda à sa troupe de s'arrêter et eut soin de faire prévenir le chevalier de tout ce qui s'était fait. Dans l'appréhension d'un échec assez probable, il l'invita en même temps, afin de s'assurer au besoin une forte retraite, de tâcher de s'emparer de Buonconvento et de Montalcino, lieux très-favorablement situés pour inquiéter la ville, et dont l'occupation avait été conseillée par les Français. L'émissaire du seigneur Enea rencontra en route le chevalier, qui s'avancait en compagnie du seigneur Mario Sforza, à la tête de cent chevaux et de sept cents fantassins. Amerighi, ayant par-

couru la lettre, se retourna vers Mario et la lui tendit en disant : « Il faut maintenant déployer tout notre courage. » Il l'engagea ensuite à poursuivre son chemin ; quant à lui, retournant sur ses pas, suivi de quatre cents soldats, il s'avança vers Montalcino et Buonconvento, se rendit facilement maître de ces places, et les pourvut de bonnes garnisons.

Le seigneur Mario rejoignit Enea, et lui offrit, le visage rayonnant de joie, de pénétrer le soir même dans la ville. Enea lui répondit : « C'est pour cela que nous sommes ici. » Ils se retirèrent alors dans une chambre du couvent des Anges, et y tinrent conseil sur ce qu'ils avaient à faire ; en sortant, ils adressèrent quelques mots d'encouragement aux soldats. Leurs discours produisirent une vive impression, et les soldats s'élancèrent avec la plus grande ardeur sur les pas d'Enea et de Mario, qui, armés de corselets, marchèrent vers la porte Romaine, où le combat s'engagea immédiatement avec la garde espagnole, composée d'une cinquantaine d'hommes.

Enea avait dirigé du monde sur deux autres portes, afin d'attaquer plusieurs points à la fois. Déjà la nuit commençait à tomber, et les habitants, qui, par crainte des nouveaux édits, étaient restés la journée entière renfermés chez eux, entendant le bruit de la lutte acharnée qui se

livrait aux portes de la ville, sortirent peu à peu de leurs demeures, et cherchèrent à se réunir le plus secrètement possible, pour ne pas donner l'éveil aux patrouilles espagnoles qui parcouraient avec grand soin les rues et les places; lorsqu'ils les entendaient approcher, les citoyens s'enfuyaient de différents côtés. Néanmoins les Espagnols éprouvaient une peur extrême, d'abord parce qu'ils avaient oui dire que les ennemis étaient au nombre de plus de seize mille hommes, auxquels s'étaient joints deux cents chevaux du duc d'Urbino; ensuite parce qu'ils voyaient la ville livrée à une ardente inquiétude, et que les femmes commençaient à les saluer, par les fenêtres, à coups de pierres. Ils ne tardèrent donc pas à se retirer vers Saint-Dominique et la citadelle, abandonnant ainsi les portes et la ville. Le peuple put alors parcourir en sécurité les rues, aux cris de Liberté! liberté! Ces clameurs accrurent l'épouvante des Espagnols, qui pressèrent leur retraite, laissant derrière eux les cadavres de leurs compagnons.

Huit cents soldats de l'armée florentine, que le mestre de camp avait demandés au duc de Florence, s'étaient rendus à Sienne, et la garde de la place leur avait été confiée; mais quand ils eurent entendu les rumeurs qui s'élevaient au sein de la ville et appris la retraite des Espagnols, ils se replièrent à leur tour vers la citadelle et vers Saint-Domi-

nique, et se fortifièrent dans la partie de la ville nommée tiers de Camollia.

Les Siennois, profitant de l'occasion, coururent aussitôt aux portes pour introduire ceux du dehors; on pratiqua en outre dans les murs une petite ouverture, qui permettait à peine à un homme de passer. En même temps, quelques citoyens abattirent la porte Tufi, et en prévinrent le seigneur Enea, qui envoya deux cents hommes de ce côté. Peu après, celles des troupes qui n'avaient pas encore pénétré dans la ville y entrèrent par la porte Romaine, qu'elles avaient brûlée (il pouvait être trois heures après minuit). Leur entrée dans Sienne s'effectua avec tant d'impétuosité, qu'elle fut entendue à un mille de distance.

Comme nous l'avons dit, les Espagnols, soutenus par les Florentins, s'étaient fortifiés dans Saint-Dominique et dans Camollia, ayant derrière eux la citadelle. Toute la nuit se passa en combats, qui se prolongèrent fort avant dans la journée du jeudi 28 juillet; mais les Siennois, ayant réuni leurs efforts, parvinrent à s'emparer de Saint-Dominique, où les Espagnols s'étaient fortement retranchés et se croyaient inaccessibles. Découragés par cette perte, ceux-ci abandonnèrent également la partie de Sienne qu'ils occupaient, et se retirèrent dans la forteresse. Cette retraite ne s'opéra point sans qu'un nombre considérable

d'Espagnols et de Florentins fussent tués, et la ville demeura entièrement libre, par la grâce de Dieu. On vit alors arriver le capitaine Zingaro, avec huit cents soldats du comte de Pitigliano. Ces troupes étaient fraîches, en bon état, et furent d'un grand secours pour les habitants, qu'avait épuisés le travail continuel auquel ils s'étaient livrés pendant deux jours et deux nuits. Le capitaine Zingaro plaça ses gens en face de la citadelle, et ne négligea aucun moyen d'empêcher les Espagnols de prendre un seul instant de repos.

Enfin, dans la matinée du 5 août, les Espagnols et les Florentins partirent pour Florence, à la faveur d'une capitulation par laquelle la ville s'engageait à ne leur causer pendant leur retraite ni déplaisir ni dommage. Après leur départ, le très-illustre monseigneur de Lansach pénétra dans la citadelle; vers la seizième heure, le clergé s'y rendit en procession avec les très-illustres seigneurs de la république et le capitaine du peuple. C'est alors que l'ambassadeur du roi très-chrétien de France remit la forteresse à la ville, en prononçant ces mots : « Très-illustres seigneurs, le roi, mon maître, ayant appris que la tyrannie de Charles-Quint s'était appesantie sur vous, m'a envoyé pour vous délivrer, et comme cette place où nous nous trouvons devait servir à vous tenir en esclavage, on vous y

rend la liberté, et on vous en remet la possession. Le roi, mon maître, désire pour seule récompense que vous reconnaissez qu'un pareil don vous vient de la main de Dieu, et que vous vous rappeliez celui qui s'est employé pour votre délivrance.» Puis, ayant appelé un notaire, il ajouta : «Prenez acte, notaire, du don fait par mon souverain à la ville de Sienne de tout ce qu'il a dépensé pour son service.»

Après avoir prononcé ces paroles, l'ambassadeur français se retira, laissant dans la forteresse les très-illustres seigneurs de la république. Ces derniers, en ayant fait le tour, commencèrent à la démolir de leurs propres mains; puis ils retournèrent dans la ville pleins d'allégresse. Le même jour on conduisit sur la place, devant le palais des très-illustres seigneurs, les armes et l'artillerie de la forteresse. Les jours suivants furent consacrés à des processions solennelles, suivies par la seigneurie, les magistrats, et par un immense concours de population, qui tous rendaient grâce à Dieu et à la bienheureuse Vierge mère Marie, dont l'intercession avait obtenu la faveur spéciale qui venait d'être accordée à la ville de Sienne. Indépendamment des offices divins qui eurent lieu en public, à cette occasion, il s'en célébra un grand nombre chez des particuliers.

On assembla ensuite en conseil de Balie non-seulement les citoyens qui remplissaient déjà cet office, mais aussi

plusieurs des principaux habitants de la cité. Dans ce nouveau collège de Balie, différentes propositions furent faites, entre autres celle de confier le gouvernement de la ville au seigneur Enea Piccolomini.

Mais, tout en remerciant ses concitoyens de l'estime qu'ils lui témoignaient, ce dernier s'excusa de ne pouvoir accepter une pareille charge, alléguant que malgré la pureté des intentions dont il se sentait animé, et qu'il espérait conserver toujours, il ne pouvait cependant prévoir l'avenir. Enca déclara en outre qu'en agissant comme il l'avait fait, il n'avait eu pour but que de rendre à ses concitoyens l'indépendance qu'ils avaient perdue; qu'il ne voulait ni avoir la possibilité de la leur ravir un jour, ni donner à d'autres le droit de lui en supposer la pensée. On le pressa instamment de revenir sur son refus, et l'on fit valoir, à cet effet, les raisons les plus puissantes; mais elles ne purent convaincre ce grand citoyen, dont l'unique ambition avait été de rappeler à la liberté sa très-heureuse patrie (5).

NOTES.

(1) On commença à construire le château le 11 novembre 1550, ou le 8 décembre de la même année, selon Annibal Simoni.

(2) Il y avait six années que César Vajari, dont il est souvent fait mention dans cette chronique, après avoir quitté sa patrie par crainte de don Diego, était venu se fixer à Rome, et avait pris l'habit clérical, dans l'espoir d'obtenir un bénéfice ecclésiastique, grâce au concours de l'évêque Ambrogio Politi, son parent, et de Felice Figlucci, demeurant à la cour du pape Jules III. Doué d'une imagination vive et d'un caractère inquiet, César Vajari n'eut pas plutôt appris le mécontentement que les Siennois éprouvaient de la construction du château fort, qu'il se préoccupa des moyens à l'aide desquels il pourrait délivrer sa patrie du joug espagnol. Il entra dans la conspiration dirigée par Giovanmaria Benedetti, le chevalier Amerighi, Jules Vieri, et par les

agents français ; mais son imprudence fit découvrir sa participation , et don Diego le fit arrêter , puis juger , d'abord à Rome , ensuite à Sienne . C'est de l'original de son procès (actuellement déposé dans les archives publiques de Sienne , troisième rang , n° 89 des écritures consistoriales) que sont tirés les trois mémoires publiés pour la première fois dans l'*Archivio storico italiano* , tome II , comme appendice aux documents du Journal de Sozzini . Le premier de ces mémoires , rédigé par Vajari , de concert avec Francesco Bandini , archevêque de Sienne , et copié par le chevalier Amerighi , orateur siennois près de don Diego , fut envoyé au roi de France par monseigneur de Termes , dans le mois de mars ou d'avril de l'année 1551 ; le second , porté en France par le secrétaire Nichetto , fut rédigé et écrit par Vajari lui-même ; le troisième , enfin , fut écrit par Vajari , sous la dictée de Giovanmaria Benedetti .

MÉMOIRES DE CÉSAR VAJARI CONCERNANT LES DIFFÉRENTS MOYENS QUE LE ROI
TRÈS-CHRÉTIEN PEUT EMPLOYER POUR SECOURIR LA RÉPUBLIQUE DE SIENNE .



I.

La ville de Sienne , située au milieu de la Toscane , domine la plus belle et la plus fertile partie de cette contrée ; son territoire s'étend plus particulièrement au midi , du côté du Tirreno , et au levant , vers le Perugino . Cette ville possède de nombreuses places entourées de murs , parmi lesquelles on compte six évêchés . Le peuple , tant de la ville que de la campagne , est plus enclin aux armes qu'aux soins de l'agriculture (on attribue cette tendance à la fertilité du pays) : de là sont nées de redoutables factions et de sanglantes discordes , qui ont

tellement affaibli ces populations, qu'elles se trouvent dans une extrême pénurie. De plus, les habitants sont tellement irrités les uns contre les autres, qu'un certain nombre d'entre eux, poussés par un désir de vengeance, ont réclamé le secours de l'empereur, sans s'apercevoir que les agents impériaux s'étaient si complètement rendus les maîtres, en leur enlevant leur artillerie, leurs armes, une bonne partie de leurs forces, et en portant la garnison jusqu'à quinze cents soldats espagnols, qu'ils étaient devenus assez forts pour construire une citadelle, à l'aide de laquelle ils pourront les opprimer à leur aise. Plus tard, ayant reconnu leur erreur, ils ont tenté tous les moyens pour apaiser Sa Majesté césarienne et changer sa résolution; mais convaincus que cette résolution était immuable, ils ont eu recours à Notre Dame, leur glorieuse et unique souveraine, lui renouvelant l'antique donation de leur cité, avec les cérémonies habituelles, et la priant de les délivrer d'une si pesante servitude. Ils sont tellement désespérés du tort qu'on leur fait, qu'ils n'ambitionnent et ne désirent autre chose que de saisir l'occasion de se dérober à cette sujétion inaccoutumée. S'ils avaient eu la certitude d'être secourus, ils auraient agi d'eux-mêmes; mais la crainte d'un plus grand mal les a retenus, jusqu'à ce qu'il s'offrit une occasion favorable. Du reste, ils sont toujours prêts à se soulever dès qu'ils trouveront un appui assuré, parce que les habitants de la campagne, chez lesquels ce désir d'indépendance est encore plus prononcé que parmi les habitants de la ville, sont animés par le souvenir des pillages non-seulement du temps présent, mais encore des temps passés, et sont tous armés et exercés, grâce à l'institution de la milice; certains d'un appui, ils feraient plus que s'ils étaient payés. Dans le cas où le roi très-chrétien, inspiré par sa bonté habituelle pour toute la chrétienté, consentirait à prendre sous

sa sauvegarde cette misérable ville et sa population affligée, il pourrait y pourvoir facilement de plusieurs côtés. En effet, il peut d'abord se rendre par mer, en deux jours, avec son armée sur la côte du territoire siennois, et occuper l'un des ports situés au pied du mont Argentario, soit Talamone, qui n'est gardé que par une faible garnison, de même que Portercole, soit le port de Santo Stefano, qui s'ouvre entre les deux ports susmentionnés, et qui n'a ni forteresse ni garnison. Sa Majesté très-chrétienne pourrait charger de la direction de cette entreprise le capitaine corse Sanpiero, qui serait très-apte à soulever toute la maremme, parce qu'elle est habitée en grande partie par des Corses, aussi bien celle de l'État siennois, qui est fort étendue, que celles des États voisins, c'est-à-dire de l'État de Piombino, du duc de Florence et du patrimoine de Rome. Si ladite armée conduisait avec elle deux ou trois vaisseaux chargés de pains, on pourrait fomentier plus aisément encore un mouvement considérable parmi cette population, attirée et séduite par l'appât des denrées qui lui sont les plus nécessaires. Ladite armée pourrait se recruter et s'approvisionner à Castro, distant d'environ quinze milles du mont Argentario, près duquel s'élève Caparbio, très-fort château siennois qu'on peut considérer comme la clef du pays, de ce côté du territoire. On pourrait se servir de l'État de Castro pour réunir autant de monde qu'on le voudrait, parce qu'on ne rencontrerait aucune opposition de la part des seigneurs et capitaines de l'État de Rome, de la partie française, comme Viterbe, Orvieto, Spoleto, de l'État de la maison Orsini, ainsi que de celui de Farnese. Il y aurait encore la Montagnata, État de Santa Fiore : on pourrait de ce point, au moyen du prieur de Lombardie, occuper toutes les terres du Siennois, tant dans la Montagnata que dans ses environs, afin de fournir à l'armée les choses qui viennent d'être

énumérées. Quant aux populations, pourvu qu'elles fussent favorisées, elles s'y prêteraient de grand cœur. Il serait facile, une fois le port pris, d'occuper la ville d'Orbetello, placée près du mont Argentario et entourée presque de tous côtés par un étang. La situation de cette place est extrêmement avantageuse; mais elle serait difficile à défendre, parce que ses fortifications ne sont pas terminées et que le château fort qui y existait est en ruines. Elle est habitée en grande partie par des Corses, particulièrement hostiles aux Espagnols, et comme la garnison se compose seulement de cinquante soldats de cette dernière nation, il est survenu entre eux de fréquentes et sanglantes querelles. La ville d'Orbetello est regardée d'ailleurs par les Espagnols comme susceptible d'être rendue inexpugnable. Barberousse avait conçu le projet de s'en emparer; le seigneur Renzo de Ceri, de bonne mémoire, essaya à différentes reprises de l'occuper, disant que, situé comme il l'était près de la côte, il n'existait pas de plus fort endroit que celui-là. Dans la direction de Piombino, à quatre milles de la mer, sur le bord du fleuve, qui est navigable, on rencontre la ville de Grossetto, place très-importante, tant par sa situation que par l'abondance des vivres fournis par son territoire. Elle est également habitée en grande partie par des Corses, et n'a point de garnison. Un ancien proverbe dit : « Grossetto pris, Sienne prise. » En effet, cette ville tire presque exclusivement de ce pays les grains, les bestiaux et les sels, toutes choses qui, manquant, pourraient réduire la capitale à la condition d'une ville assiégée. D'une autre part, on pourrait commodément réunir vers Perugia un corps de plus de six mille fantassins, dans les terres des seigneurs de Monte Santa Maria, situées à dix milles environ du Valdichiana; ces seigneurs, qui d'ailleurs appartiennent au parti français, ayant leurs domaines au milieu des États de Perugia, de Florence, de Sienne et d'Ur-

bino, dans lesquels leurs parents et leurs amis sont établis. On compte encore dans le voisinage les seigneurs Paolo et Giovanni Vitelli, de la ville de Castello, le seigneur Giulio Bufalino, et beaucoup d'autres capitaines de renom. Parmi les seigneurs et capitaines pérugins attachés au parti français, il faut citer messire Ascanio de la Cornia, qui habite du côté de Monte Santa Maria. Il serait facile d'envoyer de Turin le capitaine Giovanni avec tous ces seigneurs, car le bourg en est très-rapproché. Dans les autres États voisins du territoire de la ville, il y a une infinité de capitaines qu'il est inutile de nommer, bien qu'ils ne manquent pas de crédit, et qui n'attendent que l'occasion de porter la guerre soit dans l'État de Florence, soit dans le Lucquois, les pays de Rome, d'Urbino et de Perugia.

Il reste maintenant à exposer quelle est la situation de la ville de Sienne, et comment il serait possible d'assurer sa délivrance.

Sienne est bâtie sur sept collines séparées par de profondes vallées, à chacune desquelles se trouve une porte; elle n'est dominée par aucune montagne, excepté du sixième côté. L'emplacement choisi pour la construction du château est beaucoup moins élevé. Dans l'intérieur de la ville, il y a des montagnes, des tours, des campaniles, qui dominant de loin la citadelle. Le sol offre un tuf qui, par sa facilité à subir le forage, est particulièrement favorable aux mines. Comme il est très-difficile de bâtir, soit à cause du temps, soit par suite du manque d'appareils, de leur imperfection, et de la difficulté de les transporter autrement qu'à bras ou au moyen de bêtes de somme, les Impériaux se sont décidés à élever des bastions en terre et à les recouvrir de briques: dans ce but, ils ont déjà fait des commandes considérables dans plusieurs fourneaux. Ils ont, en outre, commencé à creuser autour de la colline des fossés de quatre bras de largeur, afin

d'utiliser la terre pour la construction des bastions ; quoiqu'ils aient depuis vingt jours employé quotidiennement à cette besogne environ huit cents travailleurs, ils n'ont pas encore creusé cent cinquante bras de fossés. Il est vrai qu'il est résulté du désordre, par suite de plusieurs accidents imprévus, parmi lesquels on doit comprendre le manque de vivres, et les pluies qui ont ruiné différents endroits et rempli d'eau les fossés. Bien qu'ils assurent avoir songé à se prémunir contre le retour de ces obstacles, et que sous peu de jours il y aura jusqu'à deux mille travailleurs pourvus de tout ce qui est nécessaire, on prête une médiocre croyance à ces assertions.

Pour revenir maintenant aux moyens de s'emparer de la ville, la chose semble très-praticable, parce que la population compte plus de huit mille hommes valides, et qu'il sera impossible aux Espagnols de se défendre à la fois contre les assaillants du dedans et contre ceux du dehors. Ils ne pourront pas d'ailleurs fermer l'entrée de la ville aux assiégeants, à cause de sa grande étendue et de ses vallées profondes. A l'égard de l'emplacement des bastions, on pourra les rendre inutiles, lors même qu'ils seraient armés, à l'aide des élévations et des tours qui les dominent, et qui serviront à les ruiner en dessous dans l'espace de quelques jours.

Il faut ajouter que les Espagnols qui sont actuellement dans la ville redoutent tellement les habitants de la campagne, qu'ils tremblent à chaque instant d'être attaqués par eux : de sorte que si l'on considère l'animosité des populations, la haine suscitée contre les Espagnols, ainsi que leur effroi et leur couardise, rien ne semblera plus aisé que de faire arriver à Sienne en toute sécurité le secours en question, de délivrer une si belle et si noble ville, et de se l'attacher par la reconnaissance au point de pouvoir un jour, grâce à sa situation au cœur

de la Toscane , s'en servir pour la conquête de toute l'Italie. On peut, du reste, parfaitement se rendre compte de la position de Sienne par la topographie du pays.

Si , par hasard , le duc de Florence s'opposait à cette entreprise , il serait bon de faire descendre en Italie le seigneur Pierre Strozzi , soit par mer, soit du côté de Bologne, pour soulever les peuples de la Toscane , désireux de reconquérir leur antique liberté et de se soustraire aux continuelles exactions , gabelles et taxes , qui leur enlèvent à la lettre les revenus et le gain de toute l'année. On regarde comme certain qu'à l'exception des garnisons de Pise et d'Arezzo , le duc ne pourrait compter sur l'appui de ses propres troupes.

II.

Si la guerre commencée entre le pape et le roi très-chrétien continuait , il faudrait secourir le pays et la ville de Sienne avec la flotte de Marseille, du côté des ports , notamment de Portercole et de Talamone , qui ne sont gardés que par de faibles garnisons ; puis du côté de Porto Santo Stefano , qui n'est pas défendu et qui peut abriter l'escadre la plus considérable.

Il serait nécessaire que la flotte portât quatre mille hommes, et s'adjoignît le Corse Sanpiero , en raison du grand nombre de ses compatriotes qui remplissent la maremme. Toutes les villes de la côte , qui n'attendent que cette occasion , se soulèveraient à l'arrivée de cette flotte , et s'uniraient aux soldats de débarquement pour marcher à la délivrance de Sienne.

Aussitôt qu'on aurait connaissance de l'arrivée de ces secours , les habitants de la ville et du territoire entier prendraient les armes ,

conformément à la marche combinée avec plusieurs chefs : on pourrait alors facilement pénétrer dans Sienne et dans les autres places , où l'on serait accueilli à bras ouverts par les populations , car leur exaltation est telle , que si elles n'étaient retenues par leurs chefs , elles agiraient seules , ce qui pourrait entraîner leur ruine.

Le pape , d'un côté , et le duc de Florence , de l'autre , peuvent s'opposer à l'entreprise. Pour prévenir ce danger , il faudrait que la flotte ottomane se rendit en Corse et se maintint entre le cap Corse , l'île d'Elbe et l'île de Piombino , sans toucher la terre ferme. Cette manœuvre tiendrait en suspens Sa Sainteté et le duc , puisque l'île d'Elbe et l'île de Corse sont situées en face de leurs États et les commandent. De plus , la crainte de perdre Piombino porterait les Espagnols en garnison à Sienne à pourvoir à la défense de cette place , comme ils le firent , il y a deux mois , en apprenant l'arrivée de la flotte au phare de Messine.

Si le seigneur Pierre Strozzi se trouvait sur la flotte turque sans descendre , ou s'il se tenait sur les confins du Ferrarais ou de l'État de Florence , dans la Carfagnana , que l'on pourrait gagner en traversant Parme au moment opportun , cela serait une raison de plus pour retenir le duc de Florence.

Dans le cas où la paix viendrait à se conclure avec Sa Sainteté , il n'y aurait plus besoin que de nous fournir de l'argent et de nous permettre en secret de prendre à notre service le seigneur Paul Orsino ou le seigneur Ascanio de la Cornia , et , dans la maremme , le capitaine corse Sanpiero , parce que , après la conclusion de cette paix , nous pourrions facilement lever autant de troupes que nous voudrions , soit du côté de Castro , soit du côté de Perugia et des autres parties de l'État de l'Église. Quant à la ville et à son territoire , on y est ,

comme on l'a dit ci-dessus, si bien préparé à la lutte, que la seule chose à craindre, c'est que les habitants, après avoir organisé la conjuration et en avoir réglé entre eux la marche, n'agissent de leur propre impulsion.

Les citoyens de Sienne sont munis de toutes sortes d'armes, à l'exception de piques et d'arquebuses. Ceux du territoire de l'État siennois sont également bien armés, et pourvus en plus d'arquebuses et de piques; on en compte six mille, qu'on appelle *des batailles*, qui sont en effet accoutumés aux combats, et ne désirent pas moins la liberté que les habitants de la ville, dont ils partagent les privilèges, si ce n'est qu'ils ne prennent point part au gouvernement.

Sienne a concédé de semblables prérogatives à tous les citoyens des villes et terres de son domaine, pour s'assurer des auxiliaires plutôt par attachement que par force. Déjà ils ont offert, si on les laissait agir, de délivrer la ville et le pays des Espagnols, qu'ils ont en exécration à cause des épouvantables rapines exercées à diverses époques par ces étrangers. Quant à la somme d'argent nécessaire, je crois que vingt-cinq mille ducats suffiraient.

Si Sa Majesté très-chrétienne, profitant des facilités qui viennent d'être énumérées, réalisait la délivrance de la ville et du territoire de Sienne, les peuples de ce pays lui en seraient éternellement reconnaissants, et en retour chercheraient toutes les occasions de lui prouver leur constante fidélité.

Pour protéger ledit État de Sienne, en supposant qu'il vint à être attaqué après sa délivrance, Sa Majesté dispose de moyens aussi efficaces que quelque prince que ce soit, puisqu'il est possible de se rendre de la Provence aux ports siennois en deux jours, ainsi que cela peut se vérifier sur la carte.

Sa Majesté pourrait faire fortifier un des ports susnommés, pour la sûreté de sa flotte pendant l'aller et le retour, ce qui serait exécuté d'autant mieux qu'on s'y procurerait sans peine la chaux, les pierres, etc.

Lorsque Sa Majesté voudra passer à Naples ou y envoyer une expédition, elle pourra se servir de l'État de Sienne par terre et par mer, y lever des troupes et y prendre des vivres, de manière à former une armée aussi forte que besoin sera.

Par l'exécution du projet ci-dessus, on empêche non-seulement l'empereur de s'emparer de la Toscane, de l'État de l'Église et de Gênes, mais on fait naître encore la chance pour Sa Majesté très-chrétienne de lui arracher le royaume de Naples, ce que les peuples attendent comme les juifs attendent le Messie, et qu'ils regardent comme une chose certaine.

On peut aisément se faire une idée de l'utilité que trouveraient les Français et le parti qui leur est dévoué à Rome dans le concours de la ville et de l'État de Sienne, unis aux Orsini, Farnesani et autres, et quels services on pourrait leur rendre, en cas de vacance du siège apostolique.

La ville et l'État de Sienne peuvent se soutenir sans que Sa Majesté ait aucune dépense à faire, comme le prouvent les services qu'ils ont rendus naguère à l'empereur, si peu reconnaissant aujourd'hui. Sa Majesté pourrait être certaine de trouver en Toscane, indépendamment d'un passage, une armée capable de la rendre maîtresse d'une bonne partie de l'Italie, et de la maintenir en très-grande réputation dans ces contrées, bien plus encore qu'elle ne le fit pour l'empereur, envers lequel la ville était loin d'avoir autant d'obligations qu'elle en aurait vis-à-vis de Sa Majesté très-chrétienne. Que le Dieu tout-

puissant la fasse prospérer dans les honorables desseins de son noble cœur, et nous fasse reconquérir notre liberté si chère et si désirée, pour l'honneur de la Vierge, notre unique souveraine, et pour la gloire du nom illustre de très-chrétien.

J'oubliais de dire qu'outre les susdits ports, il y a dans la mer deux pays très-importants, qui sont la clef du territoire, et sans lesquels la ville de Sienne pourrait être considérée comme assiégée. L'un est Grossetto, ville située à cinq milles de la mer, sur l'Ombrone, rivière navigable, dans un pays très-fertile et très-facile à garder; l'autre est Orbetello, situé à trois milles environ de Portercole, au pied du mont Argentario, au milieu d'un vaste étang, où l'on ne peut arriver que par une langue de terre fort étroite. Ce pays, dont tous les habitants détestent les Espagnols, compte une population nombreuse, et l'on y entretient des intelligences pour s'en rendre maître plus aisément.

J'affirme que, Sa Majesté occupant à la fois ces deux pays et un des susdits ports, il est impossible de lui enlever non-seulement la possession de l'État siennois, mais encore celle de toute la Toscane.

III.

Le roi très-chrétien ayant l'intention de tenter l'entreprise de la délivrance de Sienne, on doit, suivant nous, tenir compte des considérations suivantes.

Nous confirmons d'abord tous les articles du mémoire porté par le secrétaire Nichetto, et nous y ajoutons ce qui nous paraît le plus à propos aujourd'hui, en raison des changements survenus et des nouvelles dispositions amenées par le temps.

En conséquence , si l'on examine la marche suivie par Sa Sainteté et ses agents , ainsi que par le duc de Florence , on doit les regarder plutôt comme des ennemis que comme des neutres.

Considérant , en outre , qu'aux obstacles suscités par le pape et le duc de Florence , on ne peut opposer la flotte turque , ainsi que l'indiquait le mémoire , nous pensons , dans cette hypothèse , que , pour détourner les forces impériales , il serait bien que Sa Majesté très-chrétienne s'avancât dans le Piémont avec une forte armée , comme l'a fait , au temps de l'amiral , le roi François , de glorieuse mémoire , lorsqu'on secourut Turin. En agissant ainsi , le duc serait retenu par la défense de son État , et nous ne craindrions pas le pape , qui est plus éloigné de nous , et que nous nous trouverions en mesure de repousser.

Il est dit dans le mémoire , à propos des troupes de débarquement , que quatre mille fantassins suffiraient : nous ferons observer qu'il n'y aurait aucun inconvénient à ce qu'il y en eût cinq mille.

Il nous semblerait nécessaire que l'armée , composée comme nous l'avons dit , descendit en Piémont avant que la flotte fit voile vers les ports , afin de surprendre d'autant plus les ennemis par cette grande diversion , qui produirait des effets incalculables.

Les approvisionnements ne manqueront pas dès que la flotte aura débarqué les troupes , soit pour l'occupation des places , soit pour la marche de l'armée vers la ville , car il existe une grande accumulation de grains ; de sorte qu'à quelque époque que la flotte se montre , elle pourra en toute sécurité opérer le débarquement.

Il sera bon que messire Giovanmaria Benedetti , messire Pierantonio Pecci et messire Girolamo Bellarmati arrivent en même temps que la flotte.

Et comme il n'est pas possible d'exprimer succinctement par écrit

tout ce qu'on pense sur les accidents qui pourraient survenir, nous nous en remettons à cet égard au susdit messire Giovanmaria.

(3) Voici la teneur du billet remis à don Diego : « Très-illustre et très-excellent seigneur, votre excellence doit se tenir pour avertie qu'il y a des Siennois à Rome qui conspirent avec les Français, et particulièrement un certain messire César Vajari. »

(4) Une note de l'éditeur de cette chronique prévient le lecteur que dans ce passage, l'obscurité de la phrase italienne laisse beaucoup d'incertitude sur le véritable sens. J'ignore si je serai parvenu à saisir exactement la pensée du chroniqueur, et si j'aurai réussi à la rendre plus claire dans la traduction.

(5) Cet exemple de modestie et d'abnégation civile est digne de figurer dans les fastes des histoires anciennes ; nous ignorons pourquoi il ne se trouve consigné dans aucune des histoires siennoises, publiées ou inédites, que nous avons consultées.

RÉCITS
DES PRINCIPAUX FAITS
DE
LA GUERRE DE SIENNE,
ÉCRITS
PAR GIROLAMO ROFFIA (1).
1554.

PREMIER RÉCIT.

A L'ILLUSTRE ANDREA DES AGLI.

Mon illustre compère, je suis tellement ennemi de l'oisiveté, que les travaux auxquels je suis accoutumé me manquant, il faut par force que je cherche quelque autre passe-temps, n'importe lequel, pourvu qu'il occupe à la fois mon corps et mon esprit. Il m'est arrivé au moins une douzaine de fois, fatigué de lire et d'écrire, et n'ayant aucun compagnon pour causer, de prendre un trictrac et de jouer contre moi-même pendant une heure sans interruption, avec le même plaisir, le même calcul et la même application que si j'eusse risqué de l'argent contre une autre personne; me mettant en colère comme un fou, si le côté que je défendais venait à perdre la partie ou à faire un mauvais coup. Bien que les travaux ordinaires de mon emploi soient nombreux, et que chaque jour il m'en soit

donné d'extraordinaires, tant par messire Bongianni Gianfigliuzzi que par le commissaire général, messire Jacopo de Médicis, les journées sont maintenant si longues, qu'il me reste toujours quatre heures au moins dont je puis disposer suivant mon caprice. Or, j'ai entrepris de consacrer ces loisirs, durant lesquels je n'ai aucun compte à rendre à qui que ce soit de ma personne, à raconter le passage de Pierre Strozzi dans le val de Nievole, ainsi que son retour dans le pays siennois. Je m'efforcerai, dans le cours de cette narration, de me rapprocher le plus possible de la vérité, comme je l'ai fait dans la description de Chiusi et dans celle de la déroute du seigneur Ascanio et de son armée.

Vous voudrez bien ensuite en faire part à l'illustre messire Giovanni Borgherini, pour lequel j'ai autant de dévouement que pour vous. Je me réjouis d'autant plus d'être votre bon serviteur à tous deux, que je sais que, l'un et l'autre, vous avez le même attachement et la même affection pour votre Roffia.

DESCRIPTION
DU
PASSAGE DU SEIGNEUR PIERRE STROZZI
DANS LE VAL DE NIEVOLE,
ET DE SON RETOUR DANS LE PAYS SIENNOIS.

Je dirai, pour entrer en matière, que Sienne, investie par la brillante armée du grand-duc de Florence, commençait à manquer de vivres, les convois ne pouvant y entrer d'aucun côté. La ville, en effet, était étroitement bloquée, et les approvisionnements étaient presque épuisés, à cause de la longueur du siège et de l'accroissement de la population, occasionné par la présence d'une assez nombreuse infanterie, commandée par Pierre Strozzi, lieutenant du roi très-chrétien en Italie. Les habitants, aussi bien les nobles que les plébéiens, ne pouvaient s'empêcher de mur-

murer contre Strozzi, en ne voyant pas arriver les secours qu'il leur avait tant de fois promis. C'est pourquoi Pierre fit courir le bruit qu'avant la mi-juin, il se mettrait en campagne avec des forces si considérables qu'il serait en mesure de tenir tête aux ennemis; il excitait en même temps les habitants à prendre courage, les assurant qu'ils pourraient faire leurs récoltes sans la moindre difficulté.

Strozzi, envoyé par le roi en Italie pour défendre Sienne, avait eu plusieurs conférences avec Sa Majesté, et était tombé d'accord avec elle que, dans cette guerre, la victoire resterait à celui qui ferait en paix la récolte de l'année. Dans ce but, il demanda à son roi de lui envoyer des troupes assez nombreuses pour qu'il pût être le maître de la campagne pendant les mois de juin et de juillet, et de lui fournir l'argent nécessaire pour leur entretien. Il motivait cette demande en disant que, des douze mois de l'année, juin et juillet sont ceux qui offrent le plus de facilité et le plus de ressources aux hommes et aux chevaux pour tenir la campagne sur le territoire ennemi; que le reste du temps il lui suffirait de combattre avec peu de soldats, en épargnant les vivres et l'argent, afin de consumer de l'une et de l'autre façon les forces de ses adversaires. Il faisait aussi observer à son roi qu'en prenant ce parti, il en résulterait d'abord cet avantage, que Sienne et les autres parties de l'État de

Siennese effectueraient tranquillement la récolte, l'ennemi étant contraint, pour défendre son propre territoire, d'abandonner celui d'autrui, ce qui donnerait la victoire aux Siennois, puisque, la récolte une fois faite, le duc n'aurait plus aucune raison pour se flatter d'obtenir la soumission du pays. Il voyait encore qu'il en résulterait cet autre avantage notable pour la réputation et pour l'accroissement de la puissance de Sa Majesté très-chrétienne, qu'en forçant deux armées à subsister sur l'État de Florence, et en dévastant tout le pays du duc dans une saison où il devait être conservé avec le plus de soin, on pouvait espérer que les besoins et le désespoir du peuple amèneraient la ruine de ce seigneur. C'est pourquoi Strozzi regardait comme certain qu'il s'établirait d'une manière sûre et forte sur quelque point de cet État, lorsqu'il aurait auparavant parcouru la contrée pendant deux mois. Il ajoutait, de plus, que la guerre se continuerait dans l'État de Florence avec une extrême facilité et à peu de frais pour Sa Majesté très-chrétienne, parce qu'aussitôt le territoire dévasté, et dès qu'il se serait emparé de quelque bonne place, il se mettrait de suite sur la défensive; ce qui imposerait au duc la nécessité d'employer à préserver son propre pays le temps qu'il aurait mis à brûler et à assiéger celui de Siennese.

L'opinion et le projet de Strozzi furent approuvés par son roi. On lui donna pour ces deux mois l'argent qu'il réclamait; on lui fournit le nombre de troupes étrangères qu'il avait demandées, et on lui promit, en outre, que la flotte se présenterait au plus tard le 2 juin devant Portercole. Strozzi était donc passé en Italie, comme je l'ai dit, pour accomplir cette mission, et, sans confier son projet à personne, il restait avec peu de troupes dans l'État de Sienne et dans la Valdichiana, où il avait conduit sa cavalerie, qui faisait de fréquentes courses dans le pays de Montepulciano, la campagne de Cortona et celle d'Arezzo. Chaque jour ses soldats revenaient chargés d'un butin considérable, dont ils s'emparaient sans rencontrer le moindre obstacle. Mais à l'approche du mois de juin, qu'il avait choisi pour l'exécution de ses plans, Strozzi fit venir quatre mille Grisons à la Mirandole, et ayant envoyé plusieurs capitaines tant à Parme qu'en différents lieux de la Lombardie, il en retira également quatre mille soldats. Il en forma un seul corps, qui rejoignit les Grisons à la Mirandole; leur solde payée, il leur ordonna de passer tous ensemble en Toscane, soit par les montagnes de Pistoja, soit par la Garfagnana. Mais les Grisons, qui connaissaient les forces du duc de Florence, refusaient de partir avec un si petit nombre d'Italiens, objectant qu'on leur avait

promis de les faire suivre d'une grande quantité de troupes italiennes, et réclamant l'exécution de cette promesse.

Pendant que ces choses se passaient, le seigneur marquis de Marignan, général en chef de toutes les armées du duc dans l'État de Sienne, résolut de dévaster la campagne vers les Chiane: en conséquence, il détacha de son armée trois mille fantassins, tant Espagnols qu'Allemands, et les réunit à trois mille fantassins italiens, commandés par le seigneur Vincenzo des Nobili, de Montepulciano, neveu de Jules III, ainsi qu'à sa cavalerie et à celle du seigneur Sforza, comte de Santa Fiore. Il envoya la division entière du côté de Lucignano, avec ordre de saccager et de ruiner tout le pays, y compris les plaines d'Asinalunga et de Torrita.

Ces deux seigneurs, ayant conduit leur corps d'armée dans cette direction, s'emparèrent, en passant, de quelques villages et de quelques terres des pays siennois, les uns de gré à gré, les autres de vive force. Ils arrivèrent enfin sans aucun obstacle sous les murs de Lucignano, où les attendaient un grand nombre de pionniers, de charpentiers et de travailleurs, envoyés à l'avance du val d'Arno et des environs d'Arezzo. Ces hommes se mirent aussitôt à l'œuvre, et eurent bientôt détruit les grains, les avoines et

les diverses récoltes qu'ils trouvèrent dans la magnifique plaine dont est entouré Lucignano.

L'armée, suivie de cette légion d'ouvriers, se dirigea ensuite vers Asinalunga, bourg fortifié, composé de quatre cents feux et situé entre Lucignano et Montepulciano. Elle entra sans difficulté dans ce lieu, déserté par les habitants. Il ne restait à s'emparer que du château, gardé seulement par un capitaine romain, quatre arquebusiers et un égal nombre de paysans. Le seigneur Vincenzo eut beau tour à tour promettre au capitaine la vie sauve ou le menacer de le tuer : ce dernier ne voulut jamais consentir à se rendre, alléguant qu'il était Romain, et qu'en souvenir de la vertu romaine, il était résolu à défendre vaillamment son poste. Le seigneur Vincenzo, blessé dans son orgueil par cette réponse, fit pointer sur le château un canon qu'il avait amené avec lui. Le capitaine, dans cette extrémité, se consulta avec ses compagnons, et ils tombèrent d'accord qu'il n'était pas possible de défendre un tel lieu contre l'artillerie, d'autant qu'un angle du château était déjà ruiné par l'effet des deux premiers coups ; qu'il fallait donc capituler à des conditions honorables, c'est-à-dire en obtenant de sortir de la place avec armes et bagages. Mais le seigneur Vincenzo, rejetant ces propositions, exigea qu'ils se rendissent tous à discrétion. Après beaucoup de pourparlers, il fut convenu que les

soldats et les paysans auraient la vie sauve; mais que leur bagage resterait au vainqueur, et que le capitaine se rendrait à discrétion au seigneur Vincenzo.

Ce pacte conclu, les soldats et les paysans laissèrent dans le château tout ce qu'ils possédaient, sortirent désarmés et s'en allèrent au bon plaisir de Dieu. Le capitaine fut présenté au seigneur Vincenzo, qui lui demanda ce qui avait pu le porter à vouloir défendre un tel lieu contre lui et contre une armée comme la sienne, malgré l'évidente inutilité d'une pareille résistance. Le capitaine répondit que, se rappelant le courage des Romains et étant Romain lui-même, il avait voulu combattre jusqu'au dernier moment, comme un Romain.

À cette réponse, le seigneur Vincenzo, enflammé de colère, tira son épée et lui en porta un terrible coup sur la tête, en s'écriant : « Et je veux que tu meures comme un Romain. » Le capitaine ayant été renversé, Vincenzo ordonna aux siens de l'achever (2), ce qui fut exécuté; de sorte que ce vaillant homme périt misérablement à coups d'estocade.

Le château pris, on en retira tout ce qu'il renfermait, puis on le sapa par la base.

Le seigneur Vincenzo marcha ensuite vers Torrita avec ses troupes, qui, dès leur arrivée, montèrent à l'assaut; mais la place fut valeureusement défendue par les assiégés.

qui pouvaient être au nombre de trois cents arquebusiers. Le seigneur Vincenzo ayant fait sommer, par son trompette, la place de se rendre, on lui répondit que s'il la voulait posséder, il serait tenu de la conquérir. Vincenzo, afin d'épouvanter la garnison, fit alors pointer un canon du côté de la muraille qu'il jugeait le plus faible, et commença à le battre en brèche. Déjà une assez large tranchée était ouverte et l'on se disposait à un nouvel assaut, lorsque les assiégés, effrayés, demandèrent à capituler, proposant au seigneur Vincenzo de lui abandonner la place et de sortir avec armes et bagages. Le seigneur Vincenzo refusa d'y consentir, et leur fit dire qu'il les voulait tous à discrétion. Le commandant de la garnison, voyant qu'il n'y avait aucune chance de salut, conçut le dessein de sauver la majeure partie de ses soldats en en sacrifiant quelques-uns. Il fit, dans ce but, solliciter du seigneur Vincenzo une heure de répit, afin d'arrêter sa résolution, ce qui lui fut accordé. Profitant de ce moment de trêve, il choisit les trente arquebusiers dont il faisait le moins de cas, ou, pour mieux dire, les plus malheureux, et les plaça sur la partie des murs où l'on parlementait, en leur ordonnant de causer avec les soldats du duc, jusqu'à ce que leurs autres camarades eussent décidé ce qu'ils devaient faire. Les infortunés arquebusiers exécutèrent fidèlement cet ordre. Avant l'expiration du terme fixé, le capitaine sor-

tit secrètement, avec le reste de ses fantassins, par la porte qui mène à Sienne, hors de laquelle se trouve un vallon qui conduit, par un chemin couvert, à la montagne, et il se mit en sûreté avant que l'armée ducale fût avertie de son départ. L'heure indiquée pour la capitulation étant passée, le seigneur Vincenzo commença par faire tirer de nouveau contre les murs, et par renverser quelques réparations faites aux bastions, dans l'endroit battu d'abord par l'artillerie. Deux coups de canon y firent une si large brèche, qu'on pouvait dès lors pénétrer facilement dans la ville. L'armée y entra, en effet, avec une grande impétuosité, et, se répandant dans toutes les directions, ne trouva que les soldats préposés par le capitaine à la garde des murailles, et qui, s'étant aperçus de la fuite de leurs compagnons, se préparaient à les suivre; mais ils n'en eurent pas le temps et furent tous obligés de se rendre. Il y avait encore là quelques paysans, qui s'y étaient retirés plutôt par désespoir que dans l'espérance d'y recueillir quelque avantage, et qui furent taillés en pièces.

Je ne veux point passer sous silence une particularité remarquable qui s'accomplit en ce lieu, et qui fit éclater la merveilleuse constance, ou plutôt la perfidie profonde et la folie d'une vieille femme de soixante-cinq ans. Étant tombée entre les mains des Allemands, cette femme, au lieu d'im-

plorer leur pitié, les maudissait et souhaitait toutes sortes de calamités au duc de Florence. Les Allemands, plutôt par plaisanterie que pour d'autres motifs, voulaient la contraindre à crier : *Duc, duc!* mais elle s'y refusait opiniâtrément, et criait au contraire : *Louve, louve!* (3) Plus on la tourmentait, plus cette perfide vieille répétait : Louve, louve! Les Allemands, commençant à passer de la raillerie à la colère, la dépouillèrent alors de ses vêtements, la conduisirent à la porte du château qui regarde les marais, et la menacèrent de la crucifier à cette porte, si elle persistait dans son entêtement; mais ni la crainte ni les menaces ne purent jamais porter cette mauvaise vieille à dire autre chose que : Louve, louve! Les Allemands, ayant fait choix de quatre gros clous, la clouèrent alors sur la porte, les bras ouverts; puis, écartant ses jambes autant que possible, ils fixèrent aussi ses deux pieds. Tandis qu'ils la suppliciaient de la sorte, elle répétait constamment : Louve, louve! Les Allemands, voulant réprimer la perfidie de cette vieille, taillèrent deux pièces de bois, lui en mirent une dans les parties sexuelles, qu'ils ouvrirent de force, et la bâillonnèrent avec l'autre, de façon qu'on ne pouvait comprendre ce qu'elle criait; cependant il était facile de deviner aux mouvements de la bouche, du visage et des yeux, qu'elle s'efforçait de dire encore : Louve, louve! Elle persévéra dans sa folle fantaisie jusqu'à ce qu'elle

eût trépassé, et l'on doit croire qu'après sa mort elle s'en alla dans le paradis des loups, puisqu'elle s'était montrée si affectionnée à la louve. Cette aventure est réellement prodigieuse, elle glace d'épouvante; jamais on n'en a lu ni décrit de pareille. Ceux qui me la rapportèrent plus tard, et qui en avaient été témoins, étaient encore frappés d'horreur en me la racontant (4).

Torrita, où il ne se trouvait guère que des provisions en farine et en vin, fut livrée au pillage; les murs furent abattus dans les parties les plus fortes, et les prisonniers envoyés garrottés à Arezzo, puis aux galères.

Tous ces événements étaient connus à Sienne, et causaient un effroi profond dans la ville: on ne voyait pas, en effet, arriver les secours qui auraient permis d'espérer de sauver les récoltes, et l'on savait qu'une fois perdues; il n'y avait plus aucun moyen de salut pour la population. Ces retards faisaient murmurer ouvertement contre Strozzi; mais ce dernier, en prudent et vaillant capitaine, avait pris ses dispositions pour réaliser un plan qui consistait à marcher à la rencontre des Grisons et des autres corps d'infanterie réunis à la Mirandole, et à les faire passer secrètement, ce qu'il accomplit sans qu'il en fût rien communiqué à personne avant l'exécution.

Il avait, dis-je, ordonné que, le 11 juin, la plus grande

partie des compagnies qui se trouvaient disséminées dans les différents châteaux du territoire fût rassemblée à Sienne, et qu'on ne laissât dans les forteresses qu'une garnison suffisante pour les garder et les défendre. Aucune des compagnies indiquées ne manqua au rendez-vous, à l'époque fixée : Strozzi, en y réunissant un choix des meilleurs soldats de Sienne, en forma un corps de six mille fantassins et de cinq cents chevaux ; puis il fit répandre parmi les soldats le bruit qu'il voulait le soir même, à trois heures de la nuit, assaillir les forts. Pour donner plus de vraisemblance à ce projet, il fit charger d'échelles bon nombre de mules ; il ordonna aussi que, pour se prémunir contre toute éventualité, chaque homme eût à se pourvoir de pain pour trois jours au moins. A trois heures de la nuit, ces troupes sortirent de Sienne par la porte de Fontebranda, et au moment où elles croyaient aller attaquer les forts, une voix se fit entendre et cria : En avant ! Continuant donc directement leur route, elles ne se retournèrent ni ne s'arrêtèrent un instant qu'elles ne fussent arrivées sous Casoli, à l'insu du marquis. Elles s'y reposèrent toute la journée et toute la nuit suivante. Le matin d'après, elles partirent, bannières déployées et tambours battants ; se dirigèrent, par la colline de Monte Miccioli, dans le pays de Volterre, et arrivèrent à la ville de Camporbiano, se répandant jusqu'à

Castagno, à l'entrée du Bosco Tondo. Ce fut en cet endroit qu'elles bivaquèrent ce soir-là. Au départ de l'armée, une troupe d'environ mille maraudeurs siennois, paysans pour la plupart, brûlèrent ce village, saccageant et pillant tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains.

Le 13 au matin, Pierre Strozzi fit marcher l'armée par le Bosco Tondo, en la déployant sur San Vivaldo, Vignale et Tonda ; puis, lui faisant faire un détour, il la dirigea vers Ghizzano Legoli et Montefoscoli. Les bandes siennoises qui suivaient l'armée, et qui pensaient avoir de justes raisons de se venger sur les habitants des États du duc, apportaient le pillage et l'incendie dans tous les endroits qu'elles traversaient. Elles parvinrent dans le bourg fortifié de Legoli, où demeurait un certain Pierre-Laurent de Bartolotto, dont le fils, peu de temps auparavant, avait fait partie des bandes envoyées par le duc sur l'État siennois, et s'était fait remarquer par de nombreuses dévastations. Plusieurs Siennois se dirigèrent vers sa maison et heurtèrent à la porte. A ce bruit, Pierre-Laurent de Bartolotto se mit à la fenêtre, et voyant qu'il avait affaire aux soldats des bandes blanches, il ne voulut pas ouvrir, se reposant sans doute sur la forte construction de sa maison.

Il fut encore poussé à cette résistance, parce qu'il craignait pour l'honneur d'une de ses brus qui habitait avec

lui, et dont l'étonnante beauté éclipsait celle de toutes les femmes de la ville de Pise et des environs. Les soldats siennois, furieux qu'on leur refusât l'entrée, n'hésitèrent pas un instant à mettre le feu à la porte de la maison. C'est alors que, craignant d'être brûlé vif, Pierre-Laurent sortit avec sa bru, et que tous deux furent faits prisonniers. La belle et chaste jeune femme se voyait placée dans une extrémité des plus périlleuses, et tremblait pour son honneur menacé; mais, tandis qu'elle était livrée à ces angoisses et incertaine du parti qu'elle devait prendre, elle aperçut un capitaine qui lui parut un envoyé du ciel, car elle devina, à son seul aspect, qu'il avait un grand crédit sur les soldats. Elle se retourna vers lui en l'implorant, et pendant que des larmes tombaient de ses paupières et sillonnaient son doux visage, elle se recommanda à sa pitié, les mains jointes, le suppliant, pour l'amour de Dieu, de la délivrer de ces hommes impies et de préserver son honneur. Le capitaine fut ému de la malheureuse situation de cette belle jeune femme, et il obtint sans difficulté des soldats, vu l'autorité dont il jouissait dans l'armée, qu'on lui en fit présent. Après l'avoir conduite dans un endroit sûr, il la rendit à la liberté, et prit congé d'elle dans les termes les plus respectueux. Celle qu'il venait de sauver ne voulut pas se montrer ingrate envers tant de courtoisie, et

comme elle n'avait rien autre chose à sa disposition qu'elle pût offrir en récompense au capitaine, elle détacha de son cou deux très-riches chaînes en or, de la valeur de soixante-dix à quatre-vingts écus, et après quelques mots de remerciement, elle le pria d'accepter ces faibles gages de sa reconnaissance avec le même plaisir qu'elle éprouvait à les lui offrir; en même temps elle lui jeta adroitement les chaînes autour du cou. Le capitaine, dont le cœur n'était pas moins noble que le sien, fit tous ses efforts pour les lui rendre; mais ce fut en vain, la jeune femme ne voulut jamais y consentir.

Tandis que cet incident se passait, l'incendie dévorait la maison de Pierre-Laurent, qui fut obligé de payer une forte somme d'argent pour sa rançon; on porte à plus de deux mille écus les pertes qu'il eut à supporter en cette circonstance.

L'armée de Strozzi, ayant quitté Legoli, monta à Montefoscoli, où elle fit beaucoup de mal, et brûla plus de trente maisons, les plus belles et les meilleures de ce château (5). Les troupes redescendirent ensuite dans la plaine, et suivirent la route de Pise à Pontadera, le long du Roglio, laissant sur la hauteur, à main droite, Forcoli, Treggiaja et d'autres places, qui, chose inexplicable, ne souffrirent en rien du passage de l'armée. Un voiturier se rendait par

cette route de Peccioli à Pontadera, où il conduisait deux mules chargées de grains : ayant été pris par quelques soldats, on le força de déposer le grain à terre et de charger, à sa place, des bagages, pour les porter à Pontadera. Le voiturier, apprenant que c'était l'armée de Pierre Strozzi, eut plusieurs fois l'idée de s'enfuir, mais il n'en trouva l'occasion que lorsqu'il fut parvenu près de Pontadera. Arrivé devant le pont qu'il faut nécessairement traverser pour entrer dans la ville, cet homme, jeune et lesté, fit un bond, et abandonnant ses mules, entra dans une vigne située de l'autre côté du chemin. Tout ceci fut exécuté avec tant de promptitude et de dextérité, que les soldats ne s'en aperçurent qu'au bout de quelque temps : plusieurs d'entre eux se mirent alors à sa poursuite, mais n'ayant pu le rejoindre, ils revinrent sur leurs pas. Le voiturier ne s'arrêta pas un instant et ne tourna pas même la tête en arrière, qu'il n'eût atteint l'hôtellerie des Capanne : là, il prit la poste, et se servit si bien des éperons qu'il ne tarda pas à gagner Florence. S'étant présenté à sa très-illustre excellence, il lui raconta tout ce qui venait de lui arriver. Le duc, qui n'ajoutait pas d'abord grande foi à ses paroles, car il lui semblait impossible que Strozzi fût passé sans que le marquis en eût su quelque chose, l'interrogea de nouveau et vit par ses réponses détaillées qu'il disait la vérité : aussi

songea-t-il sans retard aux moyens d'arrêter les progrès de l'ennemi.

Entré à Pontadera, Strozzi en avait fait occuper les portes par sa cavalerie, avec ordre de ne pas y laisser pénétrer l'infanterie, pour qu'une trop grande multitude réunie dans le même lieu ne produisît pas une funeste confusion. Il fit publier aussitôt un ban par lequel il défendait, sous peine de la vie, d'exercer aucune violence ou de causer aucun dommage aux habitants, et ordonnait aux soldats de demeurer tranquilles dans les logements que les propriétaires leur donneraient; il enjoignit également de payer à un prix raisonnable les vivres, dont il fit délivrer une ample quantité à l'infanterie, campée au dehors, de façon que ce soir-là elle ne manqua de rien, et que tout fut acquitté sans discussion.

Avant que la cavalerie de Strozzi arrivât à Pontadera, le comte Théophile Calcagnini, capitaine fort considéré dans cette armée, laissant derrière lui Pontadera, alla à Cascina (je ne sais dans quel but), suivi de quatorze cavaliers. Avant d'entrer dans le château, ils changèrent leurs bandes blanches contre des bandes rouges, se donnant pour des soldats du marquis envoyés en garnison à Pise; une fois dans Cascina, ils demandèrent à se rafraîchir, offrant de payer leur dépense. Afin d'ajouter à la vrai-

semblance de leurs paroles, ils descendirent de cheval, débouclèrent leurs ceinturons, et s'assirent, les uns sur le seuil d'une porte, les autres sur les bancs, devant les boutiques, mettant leurs lances contre les murs et tenant leurs chevaux par les rênes.

Or, ce jour-là, il ne se trouvait dans Cascina que Uppichino, vaillant et rusé soldat, ses frères Masotto et Pallino, Pierre Carpita et Monco, employés à la poste, avec cinq ou six autres personnes. Le reste de la population était hors du château, occupé dans les champs à moissonner, à faucher les foins, et à d'autres ouvrages de même nature. Uppichino, qui s'était trouvé sous Chiusi, lorsque le seigneur Ascanio fut fait prisonnier, reconnut le comte Théophile; il prit à part Masotto, et lui ayant fait observer que ces cavaliers étaient certainement des Français, ils résolurent de les tuer ou de les faire prisonniers. Mais ne se croyant pas assez nombreux pour l'exécution d'un tel projet, ils se décidèrent à envoyer immédiatement quérir vingt ou trente hommes des plus hardis, et qui se trouvaient à la distance la moins éloignée de la ville, tandis qu'ils auraient soin, dans cet intervalle, d'amuser les soldats en leur donnant à boire et à manger. Ainsi fut-il fait : une trentaine de paysans pénétrèrent secrètement et un à un dans Cascina, par les maisons qui avaient des ouvertures derrière la grande

route, et s'étant armés, ils attendirent le signal convenu pour s'élancer tous ensemble sur les Français, les faire prisonniers, ou mettre à mort ceux d'entre eux qui voudraient opposer quelque résistance. En effet, ce signal ayant été donné, ils se précipitèrent tous hors de leurs retraites, armés pour la plupart de piques, et se ruèrent sur les Français. Ceux-ci n'eurent pas même le temps de prendre leurs armes; ils furent faits prisonniers, deux seulement furent tués, et deux autres, plus heureux, ayant sauté à cheval, se sauvèrent à toute bride, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint Pontadera. Les Cascinaisiens, sans perdre de temps, conduisirent à Pise les prisonniers, parmi lesquels se trouvait le comte Théophile, et les livrèrent au commissaire messire Luigi Ridolfi, en lui racontant ce qui s'était passé. Tous les prisonniers furent mis au cachot sous bonne garde.

Quant aux deux Français qui s'étaient échappés, ils donnèrent, en arrivant à Pontadera, connaissance de ces faits à Strozzi; ce dernier fit partir aussitôt un détachement de cavalerie vers Pise, avec ordre de courir après les prisonniers et de faire tout au monde pour les délivrer. En effet, le détachement se dirigea vers Cascina, et ayant su que les prisonniers l'avaient quitté, il continua sa route jusqu'à l'abbaye de San Savino, massacrant tous les habitants qu'il

rencontra. Mais son approche ayant été connue à Pise, un grand nombre de cavaliers et de fantassins sortirent de la ville et s'avancèrent au-devant des prisonniers, qui se trouvaient déjà près de la porte lorsque le détachement envoyé par Strozzi parvint à San Savino. Les Français jugèrent imprudent de s'avancer davantage et revinrent sur leurs pas. En traversant Cascina, que les habitants avaient abandonnée à la nouvelle de l'arrivée des ennemis à Pontadera, ils brûlèrent une dizaine de maisons appartenant à ceux qui avaient surpris leurs camarades, puis ils rejoignirent l'armée.

Le duc, certain, ainsi que je l'ai fait observer, que Strozzi était à Pontadera, expédia immédiatement un courrier au marquis de Marignan, pour lui donner avis du passage de Pierre, dont il n'avait aucune connaissance, et pour lui enjoindre de laisser une garnison suffisante dans les forts, de rappeler les troupes de la Valdichiana, et de se diriger rapidement avec le reste de l'armée dans le val de Nievole, où il pensait que Strozzi pénétrerait après avoir traversé l'Arno. Le marquis demeura stupéfait en recevant cette nouvelle, car il croyait Strozzi renfermé dans Siennne, et il fit dire aussitôt au seigneur Vincenzo des Nobili d'abandonner l'expédition de la Valdichiana et de se rendre à marches forcées sur le val de Nievole, où il allait s'acheminer de son côté par le val d'Elsa.

Le seigneur Vincenzo, sans perdre un instant, changea de direction, et passant sous Lucignano, arriva le soir au bas du coteau de Santa Cecilia. Une troupe de soldats français gardaient ce château, où beaucoup de paysans s'étaient retirés avec leurs familles. Le seigneur Vincenzo ayant envoyé un trompette sommer le château de se rendre, le commandant demanda deux heures pour prendre un parti; mais le seigneur Vincenzo lui fit répondre qu'il n'avait pas l'habitude d'accorder un si long délai à l'ennemi. Il fit, en conséquence, pointer un canon sur le point le plus faible des murailles, et deux coups suffirent pour ouvrir une brèche assez large pour qu'on pût facilement s'y engager. On remarqua que, presque au même moment où le dernier boulet frappa les remparts, les soldats s'élancèrent dans la ville. Après l'avoir parcourue en tous sens, ils s'aperçurent que les ennemis s'étaient sauvés par l'autre côté du château, et qu'il n'était resté que des paysans. Les femmes, renfermées dans une église par ordre du seigneur Vincenzo, échappèrent aux excès de la soldatesque; quant aux paysans, ils furent tous passés au fil de l'épée, et, après qu'on eut dépouillé leurs cadavres de tous vêtements, on les entassa sur la place pour les brûler. Le pays fut mis au pillage par les Espagnols, qui y firent un grand butin en grains, en huile et en viandes salées. On ordonna

ensuite aux femmes de sortir de l'église, de quitter le château et d'aller où bon leur semblerait. Ce fut un douloureux et pitoyable spectacle que celui qu'offrirent ces femmes infortunées, se précipitant échevelées sur un monceau de cadavres, parmi lesquels chacune cherchait un père, un mari, un fils ou un frère.

Le lendemain matin, le seigneur Vincenzo, pour ne pas sacrifier un temps précieux, laissa une bonne garde dans le château suffisamment approvisionné; puis, se dirigeant par Castellina del Chianti, il s'avança à marches forcées sur le val de Nievole, où il rejoignit l'armée du marquis, qui y était arrivée déjà.

Strozzi, ayant passé ses troupes en revue le 14 juin au matin, s'achemina vers l'Arno, tambours battants et enseignes déployées, dépassa Calcinaja, et après avoir fait reconnaître le gué, franchit le fleuve à Montecchio (lieu appartenant aux chartreux). Il fut le premier à montrer la route aux siens en s'élançant dans l'Arno, où il n'avait de l'eau que jusqu'à la moitié des reins. Ses soldats l'imitèrent: ils mirent leurs habits en paquet sur leurs têtes, et le suivirent; mais l'arrière-garde, par l'ordre de ses chefs, se jeta à l'eau sans se déshabiller, pour se soustraire aux attaques des paysans qui la poursuivaient.

Après avoir passé le fleuve, l'armée de Strozzi, laissant

Montecchio à main droite, prit le chemin de Cerbaja de Bientina, et se dirigea vers l'Altopascio. Quelques corps d'infanterie et un gros détachement de cavalerie se séparèrent de l'armée et marchèrent vers Bientina, qu'ils allèrent reconnaître; et dont ils tâchèrent de se rendre maîtres en lui livrant deux assauts. Mais la vaillance du capitaine Jean-Baptiste, natif du Pérugin (qui se trouvait, à cette époque, à Vico Pisano avec sa femme et sa famille, et qui s'était retiré pour plus de sûreté dans Bientina), unie à l'animosité d'Antoine, de Marco et de Brilla, intrépides soldats, et de quelques autres jeunes gens renfermés dans ce château, permit de repousser les Français, qui furent obligés de battre en retraite, après avoir eu plusieurs des leurs tués ou faits prisonniers.

L'armée de Strozzi avait atteint déjà Altopascio et s'en était emparée. On fit distribuer aux soldats, qui n'avaient bu pendant toute cette journée que l'eau des mares, le vin qu'on recueillit à Altopascio ainsi que des biscuits de mer, dont on avait apporté une grande quantité. Le commissaire lucquois rejoignit Strozzi en cet endroit, et l'avertit que des approvisionnements considérables avaient été rassemblés à Lunata, lieu où l'armée devait passer la nuit. Ayant donc laissé une garnison de cinquante arquebusiers dans Altopascio, Strozzi se rendit, en passant sous Montecarlo,

à Lunata, où il trouva une grande quantité de vivres, qui lui furent fournis par messieurs de Lucques.

Le soir même du jour où Strozzi entra à Lunata, les Grisons, ainsi que les troupes d'infanterie italienne qui, selon l'ordre qu'elles avaient reçu, avaient quitté la Mirandole, arrivèrent à Castelnuovo de Carfagnana. Pierre partit le 15 juin, au point du jour, et alla à leur rencontre par le pont de Moriano sur le Serchio, tandis que ces derniers, qui avaient quitté en même temps Castelnuovo, se dirigeaient vers Lucques. Pierre avait fortifié ce pont et y avait laissé bonne garde, voulant, en sage et prudent capitaine, se préparer, pour toute éventualité, une retraite certaine. La jonction des Grisons avec Strozzi s'opéra sans autre empêchement qu'une attaque insignifiante près de Gallicano, dans le Lucquois, où ils furent assaillis en queue par les troupes d'infanterie que le capitaine Antonio Bocca, Pisan, conduisait de Fivizzano dans Barga. Plus tard, ils furent rencontrés par Strozzi et arrivèrent sans obstacle au pont de Moriano. L'armée y campa ce soir-là; elle avait été renforcée encore par quatre canons amenés de la Mirandole.

Le marquis de Marignan, ayant réuni ses troupes à celles du seigneur Vincenzo, commença par mettre une garnison de mille arquebusiers dans Serravalle, passage qu'il était

d'une haute importance de bien garder ; il marcha ensuite sur Pescia pour tâcher de pénétrer le plan de Strozzi. Ce dernier, après avoir pris un jour de repos au pont de Moriano, partit avec son armée, forte de quatorze mille hommes d'infanterie et de six cents chevaux, et se dirigea vers le val de Nievole. A son arrivée, il envoya assiéger Montecarlo, dont on s'empara sans peine, les habitants ayant abandonné le château et s'étant réfugiés dans la forteresse, dont, peu de jours après, il se rendit également maître. En effet, le gouverneur Anastase de Fabriano sortit du fort et vint au-devant de Strozzi, auquel il remit les clefs en disant : « Seigneur, vous êtes le bienvenu ; il y a déjà longtemps que nous vous désirons. Disposez, selon votre bon plaisir, de cette forteresse et de ceux qu'elle renferme. » Pierre remercia le gouverneur, comme il le devait, prit possession de la forteresse, en retira la garnison, tout en y laissant un nombre suffisant de soldats pour la garder ; puis, impatient d'en venir aux mains avec le marquis, il se dirigea vers Pescia. A cette nouvelle, le marquis fit retraite en bon ordre vers Serravalle, ne trouvant pas sa position de Pescia avantageuse, et ne se croyant pas en force pour affronter Strozzi, qui, toujours plus désireux d'engager le combat, faisait doubler le pas à ses troupes. Mais lorsque ce dernier atteignit l'armée du marquis, la tête de l'infanterie impériale

avait atteint déjà Serravalle. Strozzi fit alors charger l'arrière-garde, qui recula en disputant le terrain pas à pas ; une centaine d'hommes furent tués, et l'on compta beaucoup de blessés de part et d'autre. Le seigneur Chiappino eut son cheval tué sous lui et combattit vaillamment à pied ; mais il ne pouvait se défendre seul contre le grand nombre d'ennemis dont il était entouré, et il eût été certainement fait prisonnier, si le capitaine Léon de Carpi ne lui fût venu en aide avec son escadron de cavalerie. Ce capitaine remit le seigneur Chiappino à cheval, et le reconduisit sain et sauf à Serravalle. Quant à Strozzi, n'ayant pu obtenir un résultat plus décisif, il revint avec son armée à Pescia, où il fit défense à ses soldats de commettre aucune extorsion ni de faire subir aucun outrage aux habitants de cette ville, qu'il leur enjoignit au contraire de traiter en amis.

Le marquis, après avoir laissé une garnison respectable dans Serravalle, se retira avec le reste de son armée à Pistoja, afin d'attendre l'arrivée à Pise de Jean de la Lune, qui était parti de Milan, accompagné de cinq mille fantassins et de cinq cents cavaliers, et qu'il savait déjà à Pontremoli. Ce général, en effet, ne tarda pas à atteindre Pietrasanta, où il prit des dispositions pour gagner Pise.

Sur ces entrefaites, Strozzi s'empara d'Uzzano, de Vellano et de Pietrabuona, très-forts villages situés aux envi-

rons de Pescia ; il prit en outre Montecatini et fit de nombreuses excursions dans les environs. On avait réuni à Pise des approvisionnements considérables, qui devaient être portés à Jean de la Lune au pont du Serchio, où le général avait dessein de faire une halte, avant de se jeter d'un côté ou d'un autre pour rejoindre le marquis de Marnigian. Strozzi, ayant eu connaissance du projet de Jean de la Lune, et sachant qu'il ne pouvait suivre un autre chemin que celui de Viareggio, qui longe la mer à Torre Filicaja, se rendit secrètement avec sa cavalerie à Migliarino pour s'y mettre en embuscade. Mais Jean de la Lune en fut instruit par un espion, et s'arrêta un jour de plus à Pietrasanta ; de sorte que Strozzi, manquant de vivres, fut obligé d'abandonner ce plan et de retourner dans le val de Nievole. Jean de la Lune poursuivit alors sa route, et sans s'arrêter au pont du Serchio, gagna directement Pise, où il logea ses troupes hors des portes de la mer et de San Marco.

Tout, jusqu'alors, avait pleinement réussi à Strozzi ; car il avait fait lever le siège de Sienne, forcé l'armée ennemie à venir défendre son propre territoire, contraint les États du duc à subvenir à l'entretien des deux armées, et il s'était emparé des places les plus importantes du val de Nievole. Il ne lui restait plus, pour compléter ses succès, qu'à voir

arriver la flotte à Viareggio, avec les provisions qui lui avaient été promises, et qu'il attendait pour le 10 juin. Mais ce terme s'étant écoulé sans qu'elle apparût, il pensa que quelque contre-temps avait occasionné ce retard, et ce fut pour ce motif qu'il resta plusieurs jours sans rien entreprendre, comme il lui eût été possible de le faire. Son projet était de s'emparer de Pistoja, avec le secours de la flotte, parce qu'il regardait la prise de Florence comme plus facile, dès qu'il se serait rendu maître de Pistoja. Mais enfin, trompé dans son espérance, ne recevant aucune nouvelle, Strozzi prit le parti d'agir, vu la difficulté qu'il éprouvait à se procurer des vivres, que les Lucquois commençaient à lui fournir avec moins d'exactitude, et vu l'accroissement que les forces de l'ennemi venaient de recevoir par l'arrivée de Jean de la Lune, ce qui lui faisait craindre qu'on ne lui fermât toute issue s'il demeurait plus longtemps dans le val de Nievole. En conséquence, ayant laissé de bonnes garnisons à Montecatini et à Montecarlo avec quatre grosses pièces d'artillerie, Strozzi partit le plus secrètement possible, le dimanche 24 juin, suivi de toute son armée, par la route qu'il avait déjà parcourue, et s'achemina vers l'Arno, pour le traverser sous Montecchio, exactement au même endroit. Mais on ne pouvait pas en tenter le passage à gué sans s'exposer à perdre beaucoup de monde, de fortes pluies, surve-

nues depuis le passage de Strozzi, ayant considérablement grossi les eaux. Néanmoins, prévenu de ce contre-temps par ses espions deux jours avant de se mettre en marche, Strozzi, en chef prudent, avait fait préparer à Lucques des chevalets de bois hauts de quatre bras, et armés à leur extrémité de pointes en fer, pour qu'ils pussent s'enfoncer dans le lit du fleuve; de plus, il avait fait plomber ces chevalets, afin que l'eau ne pût les entraîner, et il avait ordonné de les porter sur les bords de l'Arno. Il s'en servit pour jeter, à l'aide de planches, un pont destiné au passage de l'armée; puis, afin que ce passage s'effectuât avec plus de promptitude, il fit attacher solidement aux arbres qui bordaient les deux rives des cordes au moyen desquelles une partie de ses fantassins traversa le fleuve en s'aidant des mains. Les nageurs se tenaient dans l'eau, prêts à secourir ceux qui, par mésaventure, courraient risque de se noyer. De cette façon, l'armée entière traversa le fleuve le même jour. La cavalerie, ayant la première atteint la rive, s'engagea bientôt dans la plaine de Pontadera, où elle fit un riche butin et enleva un bétail nombreux en battant le pays jusqu'aux collines.

Le bruit de ce passage n'avait pas tardé à se répandre dans les environs, et Jean de la Lune avait envoyé de Pise une centaine de cavaliers, avec ordre de reprendre le butin,

et de tenir en échec l'ennemi jusqu'à ce que le marquis eût eu le temps de passer l'Arno pour lui couper la route. S'étant dirigé sur Pontadera, ce détachement rencontra la cavalerie de Strozzi, et un engagement eut lieu ; mais les Français conservèrent toujours l'avantage , parce que les chevaux de Jean de la Lune, fatigués de leur longue marche, n'avaient plus la force de charger. Aussi les cavaliers de Jean de la Lune se virent-ils contraints de se retirer à Pise, tandis que ceux de Strozzi rentrèrent à Pontadera, où ils se reposèrent jusqu'à quatre heures de la nuit. Ils repartirent ensuite, avec le reste de l'armée, pour Casoli, en suivant le même chemin qu'ils avaient parcouru en venant.

Le marquis, qui observait les mouvements de Strozzi, apprit par ses espions, le matin même où ce dernier quitta le val de Nievole, que Pierre disposait son armée pour se mettre en marche ; mais, n'ayant aucun indice de ses projets, il demeurait incertain sur le parti à prendre. Néanmoins il prépara ses troupes pour les porter où les circonstances pourraient l'exiger ; mais lorsqu'il sut que Pierre était arrivé au bord de l'Arno et qu'il commençait à en effectuer le passage, il dépêcha en toute hâte un messenger vers Jean de la Lune, pour lui ordonner de quitter immédiatement Pise avec ses troupes et de suivre Strozzi, le prévenant que, quant à lui, il avait déjà envoyé son armée

vers Fuscchio, afin d'être à même de couper la route à l'ennemi, ou du moins de le rejoindre à Bosco Tondo. Jean de la Lune partit sans délai de Pise, et suivit si rapidement Strozzi, qu'il rejoignit son arrière-garde sous Montefoscoli, où il engagea de légères escarmouches avec elle, car il lui suffisait d'occuper l'ennemi, pour donner le temps au marquis d'arriver; il ressaisit, en outre, une grande partie du bétail dont les Français s'étaient emparés.

Le marquis, ayant laissé une garnison d'environ six cents arquebusiers dans Serravalle, longea le lac de Fuscchio, et, le soir même, entra dans le village de ce nom avec toute son armée, composée de deux mille Espagnols, de trois mille Allemands, de six mille Italiens, plus six cents hommes de cavalerie. Le lendemain matin, il continua sa marche par la voie la plus courte, en suivant des chemins de traverse, passant par San Miniato et descendant dans le val de Bola. Vers la seizième heure, il pénétra à Montajone, au moment où Strozzi arrivait avec son armée à San Vivaldo, dans Bosco Rotondo. Les troupes de Jean de la Lune, qui avaient toujours harcelé l'arrière-garde de Strozzi, se réunirent à celles du marquis à Montajone. Dans cette position, les deux armées ne se trouvaient séparées que par une vallée tellement étroite, que les capitaines des deux camps pouvaient se parler et s'appeler par leurs noms. La position

de Strozzi était très-favorable, parce qu'il s'était emparé du couvent des frères Zoccolanti et de toute la muraille, qu'il gardait avec le plus grand soin, ce qui, dans le cas où il serait attaqué par le marquis, lui assurait, pour toutes les éventualités, une retraite facile. Quoique celui-ci fût supérieur à Strozzi en infanterie et en cavalerie, cet avantage se trouvait amplement compensé par la différence des positions qu'occupaient les deux armées : aussi attribue-t-on à cette cause l'inaction du marquis, qui ne voulut en venir aux mains ni ce jour-là ni la nuit suivante.

Strozzi profita de ce répit pour faire rafraîchir ses soldats, car, indépendamment des vivres qu'il avait apportés avec lui, il en avait reçu abondamment de Casoli. Il excita ensuite le marquis à livrer bataille, en faisant attaquer tantôt un point, tantôt un autre, soit par des corps d'infanterie, soit par des escadrons de cavalerie ; mais le marquis, par la raison que je viens d'énoncer ou par tout autre motif, se refusa, comme nous l'avons dit, à accepter le combat. A trois heures du matin, avant le jour, Strozzi, ayant rangé son armée en bataille, lui fit prendre le même chemin qui l'avait conduite à Casoli lors de son départ de Sienne, et le marquis le suivit jusqu'à Camporbiano, mais toujours à une distance d'au moins cinq milles. Voyant que Strozzi avait sur lui une avance considérable, il renonça à l'accompagner, et

prit avec son armée la route située à main gauche, qui mène à San Gimignano ; de là il se rendit à Poggibonsi, où il s'arrêta pour la nuit. Le jour suivant, il s'avança jusqu'à deux milles de la ville de Sienne, sur le chemin qui conduit de Fontebecci à Colle.

Strozzi, continuant sa route, gagna Casoli et envoya le lendemain une division à Piombino, où le prieur de Capoue, son frère, était arrivé déjà avec quelques galères. Le marquis en eut avis, et le fit poursuivre par Jean de la Lune, à la tête de cinq mille fantassins et de sa cavalerie.

Je remets à une autre occasion à vous faire connaître ce qui advint ensuite entre les deux armées. Mon intention, très-honoré compère, a été de vous raconter uniquement ici de quelle manière s'exécutèrent le passage de Pierre dans le val de Nievole et son retour à Casoli. Cette campagne fut tellement favorable à la ville de Sienne, que, d'une part, l'armée espagnole ayant levé le siège pendant les opérations de Strozzi, qui s'accomplirent du 13 au 25 juin, les habitants purent rentrer en toute sécurité leurs récoltes, et que, d'autre part, elle fit échouer l'entreprise de la Valdichiana. Il en résulta, de plus, que les troupes laissées par le marquis autour des forts de Camollia n'osèrent pas intercepter les communications de la ville du côté de la porte Romaine, ce qui permit de faire entrer chaque jour des

vivres dans Siennne sans le moindre obstacle. Aussi les Siennnois célébrèrent-ils à l'envi la gloire de Strozzi, dont les succès avaient fortifié leurs espérances.

Je vous ai décrit, mon compère, cet événement le plus exactement possible. Maintenant que, sur vos instances et sur celles de messire Giovanni Borgherini, j'ai pris la peine de recueillir ces faits et de les mettre en ordre, j'espère que leur lecture ne vous paraîtra pas fatigante. Comme il peut vous arriver, ainsi qu'à Borgherini, de rencontrer des personnes possédant des renseignements plus authentiques que ceux contenus dans cet écrit, je vous autorise à corriger tout ce qui vous paraîtra s'éloigner de la vérité; je regarderai ces corrections comme une faveur, et je vous serai sincèrement obligé à tous deux.

NOTES.

(1) On trouve à la bibliothèque Riccardiana , à Florence , un exemplaire des récits de Roffia : c'est celui dont se sont servis les éditeurs de l'*Archivio storico italiano*. Roffia appartenait à une famille distinguée de la Toscane. Indépendamment de ses ouvrages sur la guerre de Sienne, on a conservé de lui une *Description des événements survenus à Volterre pendant le siège de 1529 à 1530*, une *Histoire de San Miniato*, divisée en quatre livres, et une Lettre en vers adressée à messire Lorenzo Fiamminghi, abbé de San Bartolommeo de San Gonda.

(2) Ce fait est digne de remarque; il prouve clairement que les soldats, à cette époque, se regardaient comme ayant un droit absolu, tant sur leurs prisonniers que sur les ennemis qui se rendaient à discrétion : aussi Vincenzo des Nobili n'est-il point classé parmi les

assassins. Mais que peut-on penser du neveu d'un souverain pontife, qui s'emporte d'une manière si cruelle contre un Romain (en admettant même que ce Romain fût vaniteux et malavisé), parce qu'il voulait imiter la vertu des citoyens de l'ancienne Rome ?

(3) *Duc*, ici, signifie duc de Florence, et *louve* veut dire Sienne, qui a pour emblème la louve romaine allaitant Romulus et Remus.

(4) Il est impossible de ne pas remarquer les phrases contradictoires à l'aide desquelles Roffia exprime ici son sentiment. *Merveilleuse constance, perfidie profonde et folie ; perfide vieille, mauvaise vieille ; persévérant dans sa folle fantaisie ; alla dans le paradis des loups* ; sont les termes dont il se sert pour caractériser un acte de fermeté incroyable et presque sublime. Assurément ces phrases n'honorent pas l'écrivain, mais elles déshonorent encore plus son siècle.

(5) Le mot italien *castello*, château, signifie à proprement parler un gros village entouré de murs.

SECOND RÉCIT.

A L'ILLUSTRE ANDREA DES AGLI.

Mon très-honoré compère Aglio, j'ai interrompu ma dernière relation à l'arrivée de Strozzi à Casoli, dans le pays de Sienne, lorsqu'après avoir abandonné le val de Nievole et passé l'Arno, il revint sur ses pas, toujours suivi jusqu'à San Vivaldo, dans Bosco Tondo, par les troupes du marquis de Marignan et par celles de Jean de la Lune. Je vous ai raconté comment ces deux derniers, partis de Montajone, rejoignirent leur camp devant Sienne, et s'arrêtèrent sur la route de Colle à Fontebecci; je vous ai appris enfin comment les troupes de Jean de la Lune s'étaient dirigées du côté de Casoli, pour observer les mouvements de Strozzi. Mais comme, dans la suite, il survint des choses de plus grande importance, par conséquent plus remarquables et excitant à un plus haut degré l'intérêt, je me suis efforcé

de rendre ce nouveau récit attachant et véridique, et je me suis décidé à vous l'adresser, mon très-illustre compère, sachant tout le plaisir que vous prenez aux œuvres de votre Roffia, bien qu'elles soient écrites négligemment et sans aucune correction de langage; j'ai espéré, d'ailleurs, qu'en me lisant vous vous rappelleriez combien je vous suis affectionné.

RÉCIT
DES ÉVÉNEMENTS SURVENUS
DEPUIS LE
RETOUR DES FRANÇAIS DU VAL DE NIEVOLE,
SOUS LES ORDRES DE PIERRE STROZZI,
JUSQU'À LA DÉFAITE DE CE CAPITAINE EN BATAILLE RANGÉE.

Reprenant maintenant ma narration au point où je l'ai laissée, je répéterai que Pierre Strozzi était venu avec son armée à Casoli. Il la rangea d'abord parallèlement aux troupes du marquis et de Jean de la Lune, et envoya quelques corps d'infanterie vers Piombino. De son côté, Jean de la Lune avait choisi une position qui lui permettait d'observer les mouvements de Strozzi. Les armées, se trouvant ainsi placées, se remettaient des fatigues qu'elles avaient supportées dans le val de Nievole.

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, le prieur de Capoue, frère de Strozzi, avait débarqué sur la plage de Scarlino avec deux galères, dans le dessein de s'emparer de ce château, occupé par les Espagnols. Ne croyant pas que les soldats qu'il commandait fussent assez nombreux pour qu'il pût mettre ce plan à exécution, il avait ordonné, à son départ de Portercole, d'enlever les fers de tous les forçats, et leur avait fait donner des armes; il avait en outre appelé de Grosseto le duc de Somma, avec une partie de son infanterie, de sorte qu'il disposait d'environ quatre cents hommes, avec lesquels il se dirigea vers Scarlino. S'en étant approché à deux milles de distance, il rencontra sur la grande route un moulin qui avait été fortifié pour défendre le passage, et que gardaient une dizaine de soldats espagnols. Le prieur l'attaqua, et tandis qu'on combattait avec ardeur et que les Espagnols se défendaient avec résolution, un coup d'arquebuse frappa le seigneur prieur au côté gauche, dans la région abdominale : ce vaillant guerrier mourut de sa blessure, après une demi-heure d'agonie (1). Les soldats le placèrent aussitôt dans un cercueil, qui fut transporté sur les galères et conduit à Rome.

Le duc de Somma n'en continua pas moins la lutte engagée, enleva le moulin de vive force et tailla en pièces les Espagnols qui l'occupaient; il marcha ensuite avec ses

troupes sur Scarlino. Mais avant d'atteindre cette place, il rencontra les habitants, qui lui apportaient les clefs du château, en prit possession au nom du roi de France, et défendit à ses troupes, sous les peines les plus sévères, de commettre aucune extorsion ni aucun outrage au préjudice des habitants.

Strozzi conçut un violent chagrin en apprenant la mort imprévue de son frère, ces deux hommes ayant toujours eu la même volonté et poursuivi l'accomplissement des mêmes projets. Cette perte lui causa en outre de sérieux embarras, car il avait, ainsi que je l'ai dit, envoyé de l'infanterie vers Piombino pour tâcher de s'en emparer. Il fut forcé d'abandonner cette entreprise, tant à cause de la mort du prieur, que parce que Jean de la Lune, à la tête de son corps d'armée, harcelait ses derrières; il n'ignorait pas d'ailleurs que Piombino était protégé par une forte garnison. Toutes ces considérations le déterminèrent à changer son plan, et à se diriger vers Portercole, où il attendit quatre mille Gascons, embarqués sur la flotte à Marseille, et qu'on espérait à chaque instant voir arriver à Portercole : ils débarquèrent effectivement peu de jours après, et se réunirent à l'armée française.

Tandis que ces événements se passaient dans la maremme, le marquis, voulant se rapprocher de Sienne et l'investir

du côté de Rome, se plaça avec une partie de son armée en face de la porte Romaine ; en même temps, il envoya quelques troupes vers Cuna (l'une des possessions de l'hôpital de la Scala de Sienne), située sur la route de Rome, et fort rapprochée de Buonconvento. On en chassa la garnison française, et on s'en empara sans opposition. Strozzi, ayant eu connaissance de ce revers, fit partir immédiatement son armée de Portercole, et la conduisit à marches forcées à Montalcino ; puis il se dirigea vers Buonconvento, et, dès le premier soir, contraignit la garde espagnole à se retirer de Cuna, celle-ci ayant compris l'impossibilité de s'opposer au succès de l'ennemi, à cause de son grand nombre et des deux pièces d'artillerie dont il était soutenu.

Le marquis, craignant d'être promptement et vigoureusement attaqué, et ne se jugeant pas en état de faire tête aux troupes de Strozzi avec celles qui se trouvaient à la porte Romaine, abandonna cette entreprise et s'en retourna à Camollia, où il rejoignit le reste de son armée.

Le plan de Strozzi, ainsi que le marquis l'avait supposé, était de repousser les Impériaux de la porte Romaine et de rendre libre la route de Rome. Il fit sortir en bon ordre son armée de Cuna et s'avança vers Sienne, dans l'intention de livrer bataille au marquis ; mais il n'était pas à moitié chemin, qu'il apprit que la porte Romaine avait été désertée par

les Impériaux. Cette circonstance ne l'empêcha pas de continuer sa marche, désireux qu'il était de faire voir aux seigneurs de Sienne et à toute la population les forces qu'il leur avait si souvent promises. Ses troupes, composées de plus de seize mille fantassins et de mille chevaux, pénétrèrent par la porte Romaine dans la ville, qu'elles traversèrent; Strozzi, après s'être montré sur la place, sortit de Sienne par la porte Ovale. A la vue d'une si forte et si brillante armée, tout le monde dans la ville conçut l'espoir qu'on aurait bientôt remporté une victoire décisive sur les Impériaux; on se félicitait mutuellement, et l'on portait aux nues la prévoyance, l'habileté et le courage de Strozzi. Se croyant déjà sûrs du succès, la plupart des gentilshommes et des dames s'éloignèrent de Sienne par la porte Romaine, et allèrent prendre l'air dans leurs campagnes, ce qu'ils pouvaient faire avec sécurité, puisque l'armée du marquis s'était, je le répète, retirée sous les forts, près la porte Camollia, pour ne pas en venir aux mains avec l'ennemi, le marquis se croyant inférieur en infanterie à son adversaire.

Strozzi emmena de Sienne deux grosses pièces d'artillerie, et les envoya sous bonne escorte, par la route de Pecorile, à Lucignano; puis, poursuivant sa marche avec le reste de l'armée dans la direction de Poggio Santa Cecilia, il poussa des reconnaissances vers tous les lieux qui

avaient été occupés par les Impériaux, et reprit sans aucun obstacle Serra, Pezzola, Campiglia et plusieurs autres villages de même importance. Il s'établit ensuite autour de Poggio Santa Cecilia, gardé par la compagnie de Romagne, que commandait un certain capitaine don Guido. Ce dernier eût opiniâtrément défendu la place, si l'on n'eût braqué de l'artillerie contre lui. Mais, sachant qu'il ne lui était pas possible de se défendre contre des canons, n'ayant que des munitions insuffisantes, et n'entrevoyant aucune chance d'être secouru, bien qu'il eût demandé instamment du renfort; ayant appris, d'ailleurs, qu'un convoi de vivres, escorté par cent arquebusiers et parti d'Arezzo pour le ravitailler, avait été intercepté par l'ennemi et contraint de s'arrêter à Ciggiano, il capitula honorablement, et la troupe qu'il commandait retourna à Arezzo, d'où elle était venue, en conservant ses armes et ses bagages, tambours battants et enseignes déployées.

Strozzi passa quelques jours dans cette contrée et du côté de Buonconvento, afin de donner à la ville le temps de faire entrer, par la porte Romaine, la plus grande quantité possible de vivres et de munitions; il dirigea ensuite vers Lucignano son armée, qu'accompagnaient toujours les deux convois qu'il avait emmenés de Sienne. Son approche répandit l'épouvante dans la Valdichiana, dans les cam-

pagnes d'Arezzo, de Castiglione et autres lieux : dans l'impossibilité de mettre en campagne assez de soldats pour s'opposer à l'ennemi, la population travailla activement à se retrancher dans les villages.

Le jeudi 19 juillet, Strozzi, ayant divisé son armée en deux corps, pénétra avec l'un d'eux dans la Valdichiana et la parcourut jusqu'à Tegoletto et Alberoro. A la tête de l'autre corps, il alla reconnaître Marciano, où eurent lieu de légères escarmouches avec la garnison, renforcée par plusieurs soldats du capitaine Lattanzio Picchi, qui commandait dans Borgo San Sepolcro; on fit de part et d'autre quelques prisonniers.

Strozzi savait que les troupes impériales gardaient un pont, situé à quatre milles d'Arezzo sur les Chiane, dont avaient absolument besoin ceux qui, pendant l'hiver, voulaient passer dans le pays d'Arezzo, en venant de Lucignano, Marciano, Monte San Savino, etc. Pendant le précédent hiver, la possession de ce pont avait été d'une grande utilité pour les troupes qui s'étaient trouvées du côté d'Arezzo : aussi y maintenait-on constamment vingt-cinq arquebusiers, qui, à cette époque, suffisaient pour le défendre contre les attaques d'une forte division d'infanterie. Mais cette précaution devenait inutile pendant l'été, puisque les Chiane, par suite de la grande chaleur, demeurent

tellement à sec que non-seulement les chevaux, mais les hommes même, les peuvent traverser partout facilement, sans se mouiller les pieds. Strozzi, jugeant l'occupation de ce poste d'une importance capitale pour ses projets, songea à en chasser ceux qui le gardaient, et il y envoya à cet effet bon nombre de cavaliers et de fantassins. Ces derniers arrivèrent au pont le vendredi 20, à onze heures; puis, après l'avoir entouré de toutes parts, ils l'attaquèrent vigoureusement. Les arquebusiers qui le défendaient opposèrent pendant deux heures une vive résistance; mais la poudre venant à leur manquer, et les ennemis se multipliant devant eux à chaque instant sans qu'ils eussent eux-mêmes aucun espoir de secours, ils furent contraints de se rendre à discrétion. Les Français les laissèrent partir, après leur avoir enlevé leurs armes et leur argent; puis, devenus maîtres de ce poste, ils y placèrent une bonne garde, et après avoir pris quelques instants de repos, ils s'avancèrent jusqu'aux portes d'Arezzo, au nombre de quatre cents cavaliers et de deux cents arquebusiers. Strozzi les commandait en personne; il était accompagné des seigneurs Clemente de la Cervara et Montaguto de Montaguto. A leur arrivée, une assez grande quantité de jeunes gens sortirent de la ville et se battirent courageusement; parmi eux se trouvait le capitaine Bombaglino, qui tint les ennemis en

échec, grâce à son courage extraordinaire. Sa valeur le fit remarquer de Montaguto, et ce seigneur lui cria qu'il désirait parler à quatre ou à six gentilshommes de la ville, pour leur communiquer des choses d'une haute importance. Bombaglino lui répondit que s'il avait à parler à quelqu'un, ce ne pouvait être qu'à lui, puisqu'il avait été envoyé dans la ville par le marquis, pour y exercer la charge de commandant militaire ; mais que, pour le moment, il ne croyait pas devoir l'écouter, ne jugeant pas l'heure et le lieu bien choisis : il l'invita à garder sa bonne volonté pour plus tard, attendu qu'on se disposait à lui parler bientôt en bonne forme. Bombaglino s'exprimait de la sorte parce qu'il avait appris que le marquis s'était mis en marche, avec toute son armée, pour venir au secours d'Arezzo.

Il était facile aux Français de s'avancer jusque sous les murs de la ville : ils avaient, en effet, de leur côté l'abri du vieux Dôme, situé à moins d'une portée d'arquebuse des murailles ; cette église, se trouvant d'ailleurs bâtie sur une hauteur, pouvait couvrir ceux qui se seraient postés derrière. Mais ces facilités offertes aux assaillants n'empêchaient pas les jeunes gens d'Arezzo d'escarmoucher courageusement avec les ennemis jusqu'au Dôme ; ils en tuèrent même plusieurs, firent beaucoup de prisonniers dans cet endroit, et perdirent peu de monde. Il n'y avait de préposé

à la garde de la ville que le capitaine Ventura de Castello avec deux cents soldats : c'était lui qui, en cette occasion, commandait la jeunesse et le peuple, plaçant chaque homme dans le lieu qu'il jugeait le plus favorable pour la défense de la ville.

Tandis qu'au dehors on combattait de la sorte, le très-illustre seigneur Camillo Colonna, venant de Florence, arriva avec sa troupe dans Arezzo. Étant tourmenté par la goutte, il se fit porter en litière hors de la porte Santo Spirito, où la lutte avait lieu, et il y resta assis sur une chaise, animant constamment les soldats jusqu'à ce que l'ennemi eût été forcé de se retirer. Ce fut certainement une très-grande preuve de courage de la part de cet homme, qui, ne pouvant se remuer en aucune manière, suppléait du moins par ses paroles à ce que ne pouvait plus faire son épée.

Je ne dois point oublier de mentionner ici l'acte de témérité d'Antonio Bacci, jeune noble de la ville et enseigne de la troupe ducale : n'ayant pour arme qu'une arquebuse, il s'élança bravement au milieu des ennemis, et en étant venu aux mains avec un cavalier armé de toutes pièces, du premier coup il lui tua son cheval, et lui eût ôté la vie à lui-même sans un coup d'arquebuse tiré par derrière, qui l'atteignit à l'épine dorsale et le contraignit de se retirer en abandonnant son adversaire. Sans cette disgrâce, on aurait eu le

spectacle d'un homme à pied et désarmé l'emportant sur un cavalier avec ses armes. Antonio Bacci fut transporté dans la ville, et, au grand déplaisir de tous, il succomba, peu de jours après, des suites de sa blessure.

La forteresse tirait pendant ce temps sur l'ennemi, et bien que son feu ne lui causât pas de pertes graves, il le tenait en respect, car on ne pouvait se faire voir sans péril. Un cavalier de marque fut tué, et l'on apprit ensuite par les prisonniers que cet homme était le sergent-major de toute la cavalerie. A son tour, le seigneur Clemente de la Cervara reçut dans un bras, en s'avançant jusqu'au Dôme, un coup de sacre (espèce de demi-canon); la balle qui l'atteignit, en rebondissant, lui enleva tout le gras de la jambe. Un autre coup de fauconneau porta à quelques pas de Strozzi.

La ville resta ainsi inquiétée jusqu'à la vingtième heure, et malgré l'arrivée de trois compagnies d'infanterie napolitaine, que commandait le colonel Fabio Colonna, ses habitants éprouvaient beaucoup de peine et de regret de ne pouvoir retenir les jeunes gens d'Arezzo, ainsi qu'un grand nombre de soldats et d'hommes de bien, qui sortaient pour escarmoucher, et le plus souvent rentraient blessés. Cette courageuse initiative eut cependant cela d'utile, qu'elle dissuada l'ennemi de livrer l'assaut, en lui faisant connaître

la valeur des combattants et la fidélité de la ville. Tant il y a que, soit pour cette raison, soit pour toute autre, les Français s'en retournèrent vers les Chiane, au Pont Muré. après avoir mis le feu à un grand nombre de villages, de maisons et de meules de foin, pris tout ce qu'ils avaient trouvé sur leur passage, et en emmenant avec eux des prisonniers de toutes conditions. La même nuit, Strozzi laissa une partie de son armée entre ledit pont et Alberoro, et regagna avec le reste Lucignano.

Le samedi 21, au matin, les Français, cherchant à pénétrer dans Marciano, livrèrent trois assauts consécutifs; mais ils furent constamment repoussés par le capitaine Lattanzio, de Borgo, qui, comme je l'ai dit, gardait la place avec une trentaine de soldats et quelques jeunes gens. Strozzi, irrité de cette défense opiniâtre, fit avancer deux canons, et leur déclara que, s'ils attendaient qu'on en fit usage, ils seraient tous pendus par la gorge sans rémission. Le capitaine Lattanzio, reconnaissant qu'il n'était pas en état de résister à l'artillerie, qu'il voyait déjà pointée contre la ville, résolut, de concert avec les jeunes gens et les soldats, de se rendre; mais tandis qu'il parlait du haut des murs, un cri de « Dedans, dedans! » se fit entendre, sans qu'on sût d'où il venait ni par qui il avait été poussé. Les Français furent secrètement introduits par la

porte, et ils mirent au pillage toute la ville, sans ensanglanter leurs épées ni rencontrer la moindre opposition, faisant prisonniers ceux qui s'y trouvaient, et dont le nombre était très-peu considérable, parce que la plupart des habitants s'étaient retirés de côté et d'autre. On exigea d'abord des prisonniers des rançons exorbitantes; mais Strozzi ne tarda pas à ramener ses soldats victorieux à des conditions plus raisonnables. Lorsque les Français se furent emparés de Marciano, Strozzi y mit une garnison de onze compagnies, aux besoins desquelles la grande quantité de vivres recueillis dans cet endroit pouvait facilement subvenir. Le jour suivant, ayant également laissé une bonne garnison à Lucignano, il retourna avec le reste de l'armée dans la Valdichiana, en ramassant sur sa route les troupes qu'il avait placées au pont des Chiane, à Alberoro et à Tegolletto, où il conduisit deux pièces d'artillerie. A son arrivée, il chargea quelques compagnies d'infanterie et un détachement de cavalerie de reconnaître le château d'Uliveto, situé dans une position très-faible, et qui se rendit à la première sommation.

Tandis que ces événements se passaient et que l'armée était arrêtée sur les bords des Chiane, Strozzi avait permis à environ trois mille soldats, tirés, vingt-cinq par vingt-cinq, des différentes compagnies, d'aller en maraude où

bon leur semblerait. Ces soldats se répandirent donc dans les villages qui avoisinent Arezzo, se livrèrent au pillage, promenèrent partout l'incendie, et firent de nombreux prisonniers; néanmoins, il arrivait souvent que ceux d'entre eux qu'on réussissait à surprendre fussent égorgés par les villageois. Après avoir saccagé toute la montagne d'Arezzo, cinquante cavaliers et cent fantassins se réunirent, passèrent l'Arno, et pénétrèrent sans opposition jusqu'à Laterina; ils entrèrent dans ce château, et en enlevèrent tout ce qu'ils purent emporter. Parmi les prisonniers qu'ils conduisirent avec eux, se trouva un certain Niccola Viviani, commis de la douane de Laterina, qu'ils firent partir pour Lucignano sous bonne escorte. D'autres détachements s'avancèrent jusqu'au pont de Romiti, s'en emparèrent et y laissèrent une garde de cinquante arquebusiers. Les Français continuèrent ainsi pendant plusieurs jours leurs déprédations, et chaque soir ils rejoignaient l'armée, chargés de butin.

Sur ces entrefaites, Strozzi envoya un trompette sommer Castiglione de se rendre, en promettant aux habitants qu'ils seraient bien traités. Ceux-ci répondirent qu'ils voulaient quatre jours pour se décider, ce qui leur fut accordé. Pendant ce délai, chacun à Castiglione travailla avec une ardente activité à cacher, dans les lieux les moins acces-

sibles, les femmes et les meubles. Deux jours ne s'étaient pas écoulés que le seigneur de Montaguto, suivi de quelques cavaliers, parmi lesquels il s'en trouvait quatre natifs de Castiglione même, vint de nouveau demander la reddition de la place. On lui fit la même réponse qu'au trompette : aussi s'éloigna-t-il fort irrésolu. Cependant les Français étaient fermement convaincus qu'une fois le délai passé, Castiglione se rendrait; et c'est ce qui serait effectivement advenu, si Dieu, dans sa miséricorde, n'eût fait naître les événements qui se produisirent par la suite.

Strozzi achemina encore diverses compagnies vers Civitella pour s'en emparer. Le seigneur Mario Santa Fiore et le prieur de Lombardie, son frère, firent partie de cette expédition avec deux cents chevaux; mais ils n'en recueillirent aucun fruit. Forcés de se retirer, ils menacèrent en partant de revenir avec de l'artillerie, et suivis de l'armée entière. Toutefois ce château, étant placé dans une situation très-favorable, et défendu par une compagnie d'infanterie commandée par le capitaine Paul de Castello, ne redoutait ni les menaces ni les bravades des Français. La garnison était au contraire pleine de confiance, car on savait déjà que le marquis de Marignan était en marche avec toute son armée. Voulant s'opposer aux efforts de Strozzi, ce général avait en effet résolu de passer dans la Valdichiana. Il quitta,

dans ce but, les environs de Sienne, le 22 juillet, après avoir pourvu à la défense des forts qui entouraient la ville, et vint coucher le soir même au pont de Bonzone, avec son infanterie, sa cavalerie et ses gens d'armes; le jour suivant, il se rendit à San Gusmè. Son intention était de bivouaquer le troisième jour sur les bords de l'Esse, sous le mont San Savino; mais il fut obligé de changer de disposition, en apprenant que Strozzi inquiétait Civitella, petite place mal approvisionnée, mais que sa situation topographique rendait très-importante, puisqu'elle en faisait la clef de presque tout le val d'Arno. Quittant donc la route de la montagne, il se dirigea de ce côté pour surprendre l'ennemi à l'improviste; mais il ne put agir ni assez promptement, ni assez secrètement, pour n'être pas découvert par Strozzi : ce dernier eut le temps de retirer deux pièces d'artillerie qu'il avait déjà fait avancer pour battre Civitella. Il commença également à ramener son infanterie; toutefois, il ne put opérer cette retraite avec la rapidité nécessaire, et perdit, à l'arrivée du marquis, environ trois cents fantassins répandus dans les lieux environnants, et qui furent tués ou pris. Un fort engagement eut lieu entre les cavaleries des deux armées. Bien que les Français fussent supérieurs en nombre, ils eurent le dessous : le prieur de Lombardie et le seigneur Mario Santa Fiore restèrent pri-

sonniers, et furent courtoisement envoyés à Florence sous bonne escorte. Les Impériaux logèrent ce soir-là à Civitella et aux environs, dans une position si difficile et si abrupte, qu'ils ne pouvaient attendre aucun secours les uns des autres; mais ils n'avaient pas la possibilité de choisir un autre emplacement sans de grands dangers.

Le matin suivant, ils se répandirent dans la campagne, afin de reconnaître le pays, et s'aperçurent que l'armée de Strozzi s'éloignait le long des Chiane et abandonnait le pont Murato. Le marquis, jugeant que si Strozzi venait à s'arrêter, il pourrait le combattre dans cet endroit, donna ses ordres pour aller lui présenter la bataille le lendemain; mais il eut, le matin, connaissance que l'ennemi partait et s'acheminait vers Fojano. Ayant le projet de le suivre et ne voulant pas, pour plus de sécurité, laisser derrière lui Uliveto, qui était encore au pouvoir des Français, il alla reprendre le même jour cette place, que l'ennemi avait abandonnée, et il y passa la nuit.

Le seigneur Camillo Vitelli avait levé une troupe de cavaliers en Lombardie, pour servir dans l'armée française, et il s'était avancé avec eux à grandes journées jusqu'à Città di Castello. Ayant appris que les Français se trouvaient sur la Chiava, il partit pour les rejoindre, en suivant la direction de Ciggiano, le même jour où Strozzi s'était mis en

marche pour se retirer vers Fojano. Ces cavaliers changèrent la bande blanche contre la bande rouge, et traversèrent sans mauvaise rencontre la montagne de Castiglione et les vieilles ruines de Lignano. Ils étaient au nombre de cinquante, bien armés, bien équipés et bien montés; il n'y en avait pas un seul dans le nombre dont l'équipement, les armes et le cheval ne valussent au moins cent cinquante écus. Ils descendirent dans la vallée de la Chiana, où ils ne furent point inquiétés par les paysans, qui, à cause de leurs bandes rouges, les prenaient pour des Impériaux. Parvenus à une portée d'arbalète du pont Murato, ils n'y trouvèrent pas l'armée française, ainsi qu'on le leur avait assuré à Castello; apprenant d'ailleurs que les troupes du marquis étaient du côté de Civitella et d'Uliveto, et craignant qu'il ne leur arrivât malheur s'ils passaient outre, ils résolurent de s'en retourner à Castello par le même chemin qu'ils avaient suivi en venant: ayant donc tourné bride, ils partirent en pressant le pas. Ce retour si prompt excita les soupçons des paysans, qui, ne doutant plus qu'ils ne fussent Français, se réunirent en assez grand nombre et les entourèrent. Les soldats essayèrent de fuir; mais le chemin était difficile, montueux, plein d'obstacles: poursuivis avec impétuosité par les paysans, et ayant été entraînés dans un endroit où ils ne pouvaient se défendre, il furent faits prisonniers et dévalisés.

•

Le butin fut immense, et, selon l'évaluation la plus probable, il dut excéder cinq mille écus, car il y avait des chevaux (et je les ai vus tous) qui valaient plus de cent écus pièce.

Cependant Strozzi était déjà parvenu avec son armée sous les murs de Fojano, et avait mis en batterie deux canons, qui commencèrent à tirer le 27 juillet. Le seigneur Carlotto Orsino, chargé de la défense de ce lieu, avait écrit au marquis, en voyant les Français arriver, que Fojano était en état de se défendre pendant cinq ou six jours, quelles que fussent les forces de Strozzi, surtout s'il ne possédait que deux canons. Le marquis lui répondit de mettre tout en œuvre pour se défendre pendant deux jours seulement, l'assurant que, ce temps passé, il contraindrait l'ennemi à la retraite.

Strozzi, ayant disposé ses deux canons, fit ouvrir le feu, qui continua sans interruption pendant plus de dix heures et renversa plus de cinquante bras de muraille. Le seigneur Carlotto faisait réparer les brèches à mesure qu'elles étaient pratiquées; mais les efforts des ennemis furent tels, que le 28 juillet, au matin, la place fut emportée, mise à sac, et les hommes passés au fil de l'épée. De cinq cents feux dont se composait le château, à peine quarante-deux maisons furent-elles préservées des flammes. Le seigneur Carlotto

s'était retiré avec quelques soldats dans une espèce de retranchement, qu'il avait fait fortifier en cas de malheur; ce retranchement n'était pas de telle nature qu'il fût possible de s'y maintenir longtemps, mais du moins il donnait la chance de pouvoir capituler. Le seigneur Carlotto était monté au sommet d'une haute maison dépendant de ce fort: de ce point, il découvrait la position des Français; mais à peine se montra-t-il à une fenêtre, pour faire signe de la main qu'il demandait à capituler, qu'un coup d'arquebuse (tiré sans doute par le plus lâche soldat de l'armée ennemie) atteignit le malheureux seigneur et le renversa mort. Ses compagnons, effrayés, se rendirent à discrétion aux Français, qui, après les avoir taillés en pièces, mirent le feu à leur retranchement. On n'épargna que Pandolfo Benvenuti, podestat du château, qui fut envoyé prisonnier à Sienne, et le capitaine Donato Ambrogini, d'Arezzo, commandant d'une compagnie ducale, qui réussit, après trois jours, à s'échapper. Cette cruelle victoire ne coûta aux Français que trois cents soldats, qui furent brûlés par suite de l'explosion de la poudrière, à laquelle le feu avait été mis par inadvertance.

Parti le même jour d'Uliveto pour secourir Fojano, le marquis en apprit à moitié chemin l'occupation par les Français, ainsi que la mort du seigneur Carlotto; la perte

d'un aussi brave capitaine lui causa de vifs regrets. Il marcha alors vers Marciano, où Strozzi, ainsi que je l'ai dit, avait laissé onze compagnies d'Italiens, campées entre la ville et le petit fort qui se trouve dans le voisinage. Saisis d'effroi à l'arrivée des Impériaux, qui les chargèrent avec impétuosité, ces soldats s'enfuirent les uns dans le château, les autres à Lucignano; quelques-uns furent tués dès le premier choc. Le marquis, n'ayant amené avec lui que de l'artillerie de campagne, envoya quérir deux canons à Arezzo; mais comme l'artillerie de cette forteresse en avait été retirée l'année précédente pour le service des Impériaux, et avait été conduite à la fin de la campagne de Montucchiello à Montepulciano, il ne put obtenir qu'un demi-canon, qu'on transporta au camp avec une telle célérité qu'il y arriva avant la vingt-deuxième heure du même jour. Le marquis fit aussitôt tirer quelques coups, mais l'heure étant avancée, il crut devoir attendre le matin du 29 pour continuer. Le jour suivant, au moment où il faisait pointer l'artillerie, Strozzi parut et engagea avec l'armée du marquis une forte escarmouche, dans laquelle les Français perdirent, soit en morts, soit en blessés, plus de sept cents hommes, tandis que les Impériaux n'en perdirent que deux cents : l'artillerie des deux armées était si rapprochée que chaque coup portait. Le reste de la journée

s'écoula en petits engagements partiels, chacun cherchant à gagner l'avantage du terrain et se préparant pour une bataille décisive.

Lorsque le combat fut terminé, Strozzi campa non loin de Marciano; et le marquis s'établit en face de lui : une portée d'arquebuse séparait les deux armées. Elles se trouvaient placées de telle sorte, qu'elles manquaient toutes deux de vivres et surtout d'eau, et qu'il n'était possible de s'en procurer que les armes à la main.

Pendant les dispositions qui furent prises pour les campements, une balle, partie d'une arquebuse française, tua le cheval de Jean de la Lune sous lui. Son fils se trouvait à ses côtés, appuyé des deux mains sur le pommeau de la selle : la balle en passant lui fracassa quatre doigts d'une main et trois doigts de l'autre; il fut aussitôt transporté à Arezzo pour s'y faire soigner (2).

Le lundi suivant, 30 du mois, les deux armées consacrèrent la journée entière à de vives escarmouches, dans lesquelles les Impériaux déployèrent tant de hardiesse et de valeur, qu'ils frappèrent les Français d'étonnement et d'épouvante; cependant, comme ces derniers avaient le grand avantage du terrain, ils purent faire quelque mal aux troupes du marquis. Afin de pouvoir les combattre avec plus d'avantage, Strozzi avait envoyé à Sienne chercher

deux pièces de canon , qui étaient en route ainsi qu'une provision considérable de boulets et de poudre.

Le mardi 31, il se livra quelques combats isolés, mais il ne se passa rien d'important, si ce n'est que les Français perdirent une assez grande quantité de bagages.

La journée du 1^{er} août s'écoula paisiblement, les deux armées se contentant de garder avec soin les retranchements qu'elles avaient élevés pour leur défense. On voyait à chaque instant des soldats passer d'une armée dans l'autre, mais les déserteurs étaient beaucoup plus nombreux parmi les troupes du marquis. Ce motif le détermina à publier une proclamation portant que tous les soldats qui abandonneraient le camp français recevraient une forte récompense, et qu'il donnerait à ceux qui voudraient retourner chez eux des sauf-conduits pour assurer leur retour. De son côté, Strozzi fit publier que quiconque se joindrait à l'armée française recevrait quatre écus et demi. Les choses en étaient là, lorsque le marquis apprit d'un espion que Strozzi avait le projet de partir, cette nuit même, pour se rendre au pont de Valiano et à Montepulciano : le marquis tint en conséquence ses troupes sous les armes, afin d'attaquer l'ennemi en queue dès qu'il commencerait son mouvement; mais Strozzi s'abstint cette nuit-là de toute espèce de démonstration.

Le matin du jeudi 2 août, lorsqu'il faisait déjà grand jour, le marquis envoya son infanterie se reposer sous les tentes et sa cavalerie faire boire les chevaux, à l'exception des postes de garde; il eut soin en même temps d'observer l'attitude de l'armée française. S'étant aperçu que les bagages et l'artillerie de Strozzi s'éloignaient, s'arrêtant de colline en colline, il fit prendre aussitôt les armes dans son camp, et dépêcha des arquebusiers avec ordre de retarder la marche de l'ennemi par leur feu, jusqu'à ce que la cavalerie, qui était allée s'abreuver aux Chiane, eût le temps de revenir, ce qu'elle commençait du reste à faire.

Strozzi, en habile capitaine, avait laissé une compagnie dans Marciano, pensant que le marquis aurait suffisamment de quoi s'occuper en cherchant à le reprendre, ce qui donnerait aux troupes françaises plus de facilité pour poursuivre leur route, et il avait pris le chemin de Tojano, afin de se maintenir à tout événement sur la crête des collines, ce qu'il savait être d'un incalculable avantage. Son artillerie le précédait : il ne pouvait plus conséquemment s'en servir pour nuire aux troupes du marquis. Ce dernier avait placé en tête de son armée deux fauconneaux avec lesquels il tirait de loin sur les Français : cette manœuvre dura pendant quatre heures environ. Les troupes impériales étaient d'ailleurs disposées de la manière suivante : les ar-

quebusiers avaient été placés à l'avant-garde, afin d'occuper avec l'aide de l'artillerie, de colline en colline, les soldats de Strozzi ; sur la gauche, venait l'infanterie ; l'allemande s'avancait à très-peu de distance sur la droite ; l'italienne était postée dans un lieu étroit, avec la cavalerie légère placée plus sur la gauche ; les hommes d'armes se tenaient pour ainsi dire dans la vallée.

Quant aux Français, ils s'étaient arrêtés dans un endroit nommé la colline des Dames, non loin de la villa du Pozzo, située entre Tojano et Lucignano, où se rencontre un chemin appelé autrefois et même encore aujourd'hui par les paysans la route de Scannagalli. Leur infanterie était divisée en trois corps : l'un composé d'Allemands, l'autre de Grisons, le troisième de Français et d'Italiens ; chacun de ces corps comptait un grand nombre de soldats. Plusieurs personnes qui ont vu les deux armées affirment que l'infanterie de Strozzi dépassait celle du marquis de cinq à six mille hommes ; je crois cependant ce chiffre exagéré. Toutefois, s'il existait réellement un avantage numérique, c'était du côté de Strozzi. Sa cavalerie se tenait à main droite et faisait face à celle du marquis. Les deux armées se trouvaient dans une position telle, qu'une déroute eût été inévitable pour celle qui aurait tourné le dos la première : aussi était-il indispensablement nécessaire d'en venir aux mains.

Les Espagnols, qui formaient l'avant-garde des Impériaux, étant peu nombreux et devant combattre plus de quatre mille Grisons et Allemands, laissaient voir de l'hésitation. Le marquis, informé de leur crainte, se dirigea vers eux pour les encourager : « Compagnons, leur dit-il, que craignez-vous ? N'êtes-vous plus ces braves qui avez combattu si souvent en Italie et qui avez remporté tant de glorieuses victoires ? N'êtes-vous plus les mêmes hommes qui, malgré votre petit nombre, avez dispersé l'armée de ce même Strozzi à Cireginola ? Vous êtes de vaillants soldats, des vétérans éprouvés, et vous avez à combattre les Grisons, arrivés nouvellement sous les drapeaux et qui n'ont assisté jamais à aucune bataille (3). Reprenez courage, et vous rappelant la valeur espagnole, marchez franchement dans cette rencontre, certains qu'avec l'appui de Dieu, toujours favorable aux bonnes causes, et l'aide de votre valeur, vous remporterez la victoire. » Ces paroles et d'autres exhortations du marquis firent un tel effet sur l'esprit de l'infanterie espagnole, que les soldats électrisés jurèrent d'affronter bravement l'ennemi : ils se jetèrent tous à genoux et prièrent Dieu, les mains jointes, de leur donner la victoire ; puis, allant les uns vers les autres, ils s'embrassèrent.

Strozzi n'avait pas négligé non plus d'encourager ses troupes ; sa cavalerie se mit en mouvement et gravit un

coteau sur le sommet duquel elle s'arrêta. La cavalerie du marquis s'avança à sa rencontre, et fit halte sur le même plateau, à un jet de pierre des Français. Les deux armées demeuraient immobiles, attendant le signal des trompettes; les chevaux de l'une et de l'autre avaient l'air de se flairer. Tandis que chaque parti restait dans l'expectative, les gens d'armes du marquis apparurent de côté, derrière ses chevaux-légers et sur la même colline. A peine furent-ils aperçus de la cavalerie des Français, que, chose incroyable, une terreur panique s'empara de ces derniers : ils n'attendirent pas l'ennemi, s'enfuirent en désordre, et parcoururent une assez grande distance sans être poursuivis de personne.

Les nôtres, à cette vue, donnèrent de l'éperon et se mirent à courir après eux à toute bride : ils ne réussirent pas à les rejoindre, mais ils les dispersèrent si complètement, qu'il devint impossible à ces derniers de se réunir. Strozzi en éprouva le plus vif mécontentement. Se trouvant privé de sa cavalerie, il commença à redouter l'issue de cette journée, surtout lorsqu'il aperçut la cavalerie du marquis qui revenait en arrière, afin de le prendre en queue et en flanc. Il ne se dissimulait pas que, s'il descendait le coteau, il entrerait forcément dans une plaine large et spacieuse, où les Impériaux auraient sur lui, en raison de leur cavalerie, un immense avantage : aussi

tint-il ferme sur le coteau pendant quelque temps. Mais, incommodé au plus haut point par l'artillerie du marquis, il mit de côté toute autre considération, et résolut d'aller au-devant des Impériaux pour les combattre. Il réunit ses trois corps de bataille en un seul, en raison du peu de largeur qu'offrait le terrain, et plaça en tête de l'armée les Grisons et les Allemands, qui formaient précédemment son arrière-garde.

La marquis, ayant rangé ses troupes en bataille, attendait l'attaque de l'ennemi. Celui-ci aborda avec impétuosité l'infanterie espagnole et quelques troupes italiennes placées sur son flanc. Les munitions des arquebusiers ayant été presque entièrement épuisées, par suite de la longue escarmouche qui avait eu lieu auparavant, on dut combattre avec les piques et d'autres armes blanches : aussi les Français avaient-ils, en commençant, l'avantage, et la victoire inclinait en faveur de Strozzi. Le capitaine Mazzaloste se trouvait avec l'infanterie italienne ; remarquant des indices d'hésitation parmi les Espagnols et les Italiens, il craignit que la ruine de l'armée ne s'ensuivît, et se mit à parcourir les rangs en criant : « Espagnols, Italiens, qu'avez-vous fait de votre valeur habituelle ? Est-ce ainsi que vous devez servir l'illustre duc qui vous a si longtemps donné du pain ? Voulez-vous perdre par une lâcheté la gloire que vous avez acquise dans

tant de mémorables rencontres ? » En parlant ainsi, Mazzaloste courait de tous côtés, appelant chacun par son nom, et répétant en lui-même : « Christ, aidez notre duc ! Christ, favorisez notre duc ! Christ, donnez la victoire à notre duc ! Christ, n'abandonnez pas notre duc ! (4) »

Sur la partie du terrain où la bataille s'engagea, un fossé servait de défense aux Impériaux. Les Français le traversèrent avec une ardeur impétueuse ; déjà une grande partie d'entre eux l'avaient franchi, lorsque le marquis, comprenant la chance qui lui était offerte, commença à les serrer de près, et lança sur eux la cavalerie et les gens d'armes, qui, prenant en flanc les Français, les chargèrent si vigoureusement, que ceux-ci, manquant de cavalerie, après avoir combattu pendant assez longtemps, finirent par lâcher pied. En vain Strozzi, désespéré, se mit à exhorter tantôt un capitaine, tantôt un autre ; c'est en vain qu'il se précipita dans tous les lieux où il remarquait du désordre, il ne put empêcher la déroute de son armée. Lui-même reçut trois coups d'arquebuse, l'un dans le flanc, l'autre dans la cuisse, et le troisième à la main gauche. Il alla aussitôt chercher le seigneur Clemente de la Cervara, et, l'ayant pris à part, il lui dit qu'il était dangereusement blessé et contraint de quitter l'armée pour se faire panser. Il l'engagea à ne pas s'effrayer pour cela et à continuer à

surveiller la lutte. Le seigneur Clemente , croyant peut-être que Strozzi , alarmé de la mauvaise tournure que prenaient les choses , ne parlait ainsi qu'afin de pouvoir se sauver , descendit de cheval , puis , imitant saint Thomas , il mit sur le côté de Strozzi sa main , qu'il retira tout ensanglantée. Il l'invita alors à s'éloigner , l'assurant qu'il ne manquerait pas de combattre comme l'honneur lui en faisait un devoir ; ce qu'il exécuta fidèlement en effet , car il ne fut pris qu'après avoir reçu dix-huit blessures. Pierre Strozzi partit donc et atteignit le même jour Lucignano ; il se fit porter dans le couvent de Saint-François , et panser par son médecin dans la cellule d'un certain frère Tiberio , natif de Lucignano , qui assista au pansement et me rapporta ensuite toutes ces particularités. Après être resté là pendant une heure et demie , Strozzi ordonna qu'on le plaçât dans une litière , et se rendit à Montalcino , accompagné du seigneur Cornelio Bentivogli. Avant son départ de Lucignano , il commit à la garde du fort le capitaine Antonio de la Rocchetta , avec sa compagnie , et à la garde de la ville , le seigneur Altoconte Romano , avec une autre compagnie , en leur recommandant de sauver ce poste important.

Pendant ce temps , les divers corps qui composaient l'armée française furent mis en pleine déroute , et se dispersèrent pour la plupart du côté de Lucignano , en jetant leurs

armes et demandant leur salut à la rapidité de leur fuite. Mais ils furent rejoints par les hommes d'armes et par la cavalerie du marquis, poursuivis jusque sous les murs de Lucignano et taillés en pièces ; ceux qui eurent les meilleures jambes et qui parvinrent à échapper aux vainqueurs s'en allèrent où Dieu les conduisit.

Cette journée fut réellement merveilleuse par ses résultats. Plus de quatre mille morts restèrent sur la place du côté de Strozzi, car peu de Français, de Grisons et d'Allemands réussirent à se sauver : on en trouvait sur les chemins, suffoqués dans leurs armures, et un grand nombre de blessés, confondus avec les morts, furent retirés vivants de dessous les cadavres. On prit environ cent bannières, indépendamment des drapeaux de l'infanterie et des étendards de la cavalerie. Une chose remarquable, c'est que dans cette lutte sanglante, on ne compta pas deux cents morts du côté du marquis. Il n'y périt, en fait de personnes marquantes, que le capitaine Mazzaloste (5), qui, en étant venu aux mains avec un grand capitaine français, le tua, s'empara d'un drapeau, et qui, non content de s'être conduit jusqu'alors en véritable paladin et d'avoir remporté un pareil triomphe, voulut se signaler encore par de nouveaux exploits. S'étant attaqué à de vaillants soldats, il fut entouré, blessé d'un coup de poignard à la tête et d'un coup

de pique entre le menton et la gorge ; enfin , n'étant secouru de personne , il perdit la vie au milieu de la victoire même.

Les Impériaux s'emparèrent de plusieurs pièces d'artillerie.

Après avoir si heureusement remporté un si grand succès, les soldats du marquis, avides de recueillir le fruit de leurs peines, se répandirent de tous côtés pour dépouiller les morts et faire prisonniers les vivants, de sorte qu'ils retournèrent près de leur général, chargés d'un immense butin.

Sachant qu'il devait y avoir, non loin de Lucignano, deux canons que les Français avaient tirés de Sienne, le marquis envoya, pour s'en emparer, quelques détachements, qui les trouvèrent abandonnés, ainsi qu'une assez forte quantité de munitions. En entendant le bruit du combat, l'escorte avait pris la fuite, et les paysans chargés de conduire les canons avaient coupé cordes et harnais, dételé les bœufs, et, leur donnant la liberté, ils s'étaient enfuis avec épouvante, se retournant de temps à autre, et imaginant toujours avoir l'ennemi sur les talons.

Quant au capitaine Antonio de la Rocchetta, qui avait été laissé à la tête de sa compagnie dans le fort, effrayé outre mesure, il l'abandonna le même jour, à la vingt-troisième heure, sans attendre qu'on vînt l'en chasser, et s'en alla avec ses soldats à la volonté de la Providence.

Le seigneur Altoconte Romano, qui avait été préposé par Pierre à la garde de Lucignano, saisi de la même terreur, appela les principaux habitants (il en restait tout au plus vingt-cinq), leur remit les clefs des portes, et sortit de la ville à six heures de la nuit. Il licencia ensuite les hommes de sa compagnie, et chacun d'eux se sauva du côté où il crut pouvoir saisir une chance de salut.

Dès que les soldats eurent quitté Lucignano, les habitants se rassemblèrent dans les cloîtres du couvent de Saint-François, pour aviser à ce qu'ils devaient faire. Ils arrêtèrent à l'unanimité qu'il fallait présenter au marquis, le matin suivant, les clefs du château et les sceaux du palais. Messire Giulio, étudiant, sire Pierre, Espagnol, et Pagolo de Pagolozzo, furent choisis pour cette mission, et s'en acquittèrent le 3 août, au point du jour. En ce moment même, le marquis donnait l'ordre de diriger l'armée et l'artillerie sur Lucignano, dont il regardait la prise comme une opération difficile, à cause des forts et des bastions qu'on y avait élevés plusieurs mois auparavant, et des nombreuses provisions dont on l'avait muni.

Je laisse à penser, à tout homme doué d'un jugement sain, quel plaisir fit éprouver au marquis la reddition inattendue de cette place : en effet, ce général regarda l'occupation de Lucignano comme plus importante pour lui

que la déroute de l'armée ennemie, puisqu'il était plus facile aux Français de se reformer que de reprendre Lucignano.

Le marquis fit donc un gracieux accueil à la députation de cette ville; il l'engagea à rassurer les habitants, et à leur promettre en son nom qu'ils seraient favorablement traités. Il envoya ensuite des corps d'infanterie prendre possession de la ville, au nom du très-illustre duc Cosme, et y tenir garnison. On y trouva tant d'approvisionnements, de vivres, de munitions de toute espèce, qu'il serait en quelque sorte impossible d'en estimer la valeur. Cette occupation eut encore un autre résultat : elle détermina les autres petits châteaux voisins, qu'avait épouvantés la glorieuse issue de cette guerre, en faveur des Impériaux, à se rendre spontanément le même jour.

Tels sont, mon illustre compère, les faits survenus depuis le retour de Strozzi du val de Nievole jusqu'à sa défaite : votre Roffia les a recueillis de son mieux et racontés le plus exactement possible. J'aurais à parler de la capture d'un grand nombre d'exilés ; mais comme ils ne sont pas encore tous connus, je remets à une autre fois à vous en entretenir, ainsi que de la prise de Montecatini, de Montecarlo, de monseigneur de Lansach et du comte Teofilo. J'aurais à raconter aussi bien d'autres événements heureux.

accomplis déjà ou qui s'accomplissent chaque jour pour la plus grande gloire de notre très-illustre et très-excellent prince ; mais contentez-vous de ceci pour le moment.

Je ne veux pas , toutefois , négliger de vous indiquer les noms des prisonniers et des morts de marque appartenant à l'armée française.

PRISONNIERS.

Monseigneur de Forqué (Forquevaux?), lieutenant de Strozzi ; le seigneur Galeazzo Bentivogli ; le comte de Gajazzo ; le comte d'Atene ; le seigneur Pagolo Orsino , blessé ; le capitaine Turchetto , de Brescia ; le capitaine Bartolommeo Morono ; Le Serraglio , lieutenant du Corse Sanpiero ; le capitaine Agabito de Todi , sergent-major ; le capitaine Jean de Ghaio , Français , blessé ; le seigneur Clemente de la Cervara , atteint de dix-sept blessures (6) , qui arriva en qualité de prisonnier à Arezzo , et qui fut logé dans le palais du pape , où il mourut quatre jours après.

TUÉS DANS LE COMBAT.

Monseigneur de Valeron , colonel des Français ; le colonel Chiaramonte ; le capitaine Gambasse , Français ; le capitaine

Tablasso; le capitaine Jean de Villa; le seigneur Giovanni Bentivogli; Le Rondoeh, brave jeune homme, lieutenant des Allemands.

Beaucoup d'autres capitaines et enseignes français, allemands et italiens furent tués pendant la bataille; mais je n'ai pu recueillir encore leurs noms.

Un commissaire nous a appris que cinq cents Grisons furent sauvés et renvoyés dans leurs foyers, par ordre de sa très-illustrissime excellence.

On dirigea sur le Piémont quatre cents Français, qui retournèrent dans leur patrie, après s'être engagés à ne pas servir le roi pendant une année; en outre, quatre cents Allemands, faisant partie de l'armée française, furent incorporés dans l'armée de César.

Les Italiens prisonniers, dont le nombre était fort considérable, furent renvoyés chez eux, pour la plupart sains et saufs. Beaucoup de Français blessés sont restés dans les différents petits châteaux; il en meurt journellement.

Cette victoire, mon compère, si vous la considérez comme elle doit l'être, vous semblera l'œuvre de Dieu et non celle des hommes; le marquis lui-même en demeura confondu, ne sachant comment il avait pu obtenir un tel avantage. Nous devons reconnaître que Dieu a pris notre

duc Cosme sous sa protection, et supposer que, lui ayant fait remporter ce triomphe inespéré, il prépare au reste de l'entreprise une heureuse issue : en effet, les qualités éminentes et saintes qui distinguent ce prince le rendent digne d'un plein succès. Puisse Dieu nous le conserver longtemps!

NOTES.

(1) Une femme, appelée Laura Pieri Fiorentina, composa et publia, en 1554, un poème en quatre chants sur la guerre de Sienne. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de transcrire les passages de ce poème cités en note dans l'*Archivio storico italiano*.

Laura raconte la mort du prieur de Capoue avec des particularités qu'il ne nous souvient pas d'avoir lues dans aucun auteur.

Voici trois strophes, où elle ne semble pas avoir eu recours à l'amplification pour venir en aide à la poésie.

Sbarcò sue genti, e gl verso Piombino,
E cominciorno a scorrere il paese :
E fecion cose tal per quel confino,
Che tosto furon le lor prove intese.

Nel viaggio che fer, preser Scarlino;
 Ch'ebber al lor poter poche contese:
 Ma di sì poco acquisto un lungo danno
 Pel lor signor fra poco spazio avranno.
 Finita la battaglia, et fatto acquisto
 Del castel che di sopra io v'ho narrato,
 Fu dal signor Priore un casal visto;
 E di quel riconoscere ha pensato,
 Ch'era fra l'un confino e l'altro misto:
 Ond'ei tantosto a quel sì fu inviato,
 Non conoscendo la sua trista sorte,
 Ch'al loco il conducea per dargli morte.
 Giunto alla casa il famoso signore,
 Tosto vi fece appiccar dentro fuoco,
 Qual era d'un villano imberciatore;
 Che vedendo lontan bruciar quel loco,
 Conoscendo il suo nido, entrò in furore;
 E s'accostò fra macchia e macehia un poco,
 E con un scoppio il qual carico avea,
 La mira prese, e quel signor giungea.

Canto III.

(2) Laura Pieri déplore la fin sanglante de ce jeune homme, dans
 le chant IV de son poème:

Era in mezzo ai nemici ito il figliuolo
 Di Gian di Luna, e combatteva solo;
 Giovane era ei, e sosteneva forte,
 Tanto che al fin ci guadagnò la morte.

(3) Le même poète témoigne ainsi de l'inexpérience des soldats grisons qui prirent part à cette guerre :

Era questa (la retroguardia) d'un numer di Grigioni ,
Tutta gentaglia inordinata e pazza
Non hanno in guerra termini o ragioni,
Nè più stimano il brando che la mazza ;
E non osservan patti o condizioni ;
Tal ch' io non so conoscer questa razza :
Però che in lor non è pietade o fede ,
Nè peggior gente occhio mortal non vede.

Plus loin , Laura Pieri ajoute :

Son anco gli spagnuoi nelle fazioni
E gran distruzion fan di quei matti ;
Quei matti de' Grigion , che vanno in terra
Morti , per non aver termin di guerra.

Canto iv.

(4) Chacun remarquera l'ingénuité de ce récit. La Florentine Pieri , dans le chant iv de son poème , parle ainsi du capitaine Mazzaloste :

Corre pel campo il sergente maggiore
(Gli è Mazzaloste , il poderoso e forte),
Menando il suo baston con tal furore ,
Che chi l'aspetta , aspetta anco la morte :
Ma lo condusse a le sue ultime ore
Il suo fero destin , etc.

(5) Montalvo mentionne le nom de plusieurs autres capitaines espagnols, qui furent tués dans le combat : parmi les blessés, figure le marquis de Marignan, qui reçut un coup d'arquebuse dans la poitrine ; mais la blessure ne présenta aucune gravité, la balle s'étant heureusement arrêtée entre la chemise et la chair.

(6) Roffia n'est pas ici d'accord avec lui-même, car il avait dit, quelques pages plus haut, que Clemente reçut *dix-huit* blessures.

Laura Pieri s'exprime de la sorte, à l'occasion de ce seigneur :

Fuvvi ferito il gran signor Clemente
E 'l buon baron da l'Aquila fu morto.

Canto iv.

APPENDICE.

APPENDICE.

I.

*Al mag^{co} Mg. Philippo Strozzi,
Vinetia.*

PADRE HON^{no},

La tardità del mio scrivervi (come mi s'apparteneva) è suta causata dall' essermi io trovato del continuo in luoghi, donde voi no' potevi ricever mie prima ch' un mese di poi la data, tanto che ne di nuova che io vi havessi scripto, ne di esser mio, o delli amici et servitori nostri (intendendolo per mie sì vecchie), potevi fare alcuno capitale, variando simil cose in su la guerra hora per hora non che per il spatio d'un mese, et se di poi il mio arriyo in Lione, io mi fussi sentito mal da metter penna in sul foglio, non harei aspettato, ad scrivervi, la vostra de' 11 di dicembre, assai ben lunga, la quale per infiniti rispetti mi ha dato grandis.^{mo}

piacer, ma per duoi max.^e; l'uno, perchè ci veggo quanto dispiacer voi haresti sentito d'ogni sinistro mio caso et che havevi di già pensato all' honorarmi più di quello ch' io meritavo, la qual cosa credo et così morto mi vi harebbe fatto ringraziar, l'altro, perch'io tocco con mano et sono interamente capace, il discorso vostro esser non solamente amovolisimo, ma pieno di prudentia et di quelle considerationi, che debitamente doverebbe aver uno che si trovasse nel grado mio, et io vi giuro sopra il mio petto haver più volte con qualche amico discorso le medesime cose da voi scriptemi, et seco concluso, et se seguiremo questo medesimo stile, faremo in ultimo contenti (come voi dite) l'inimici nostri, et non potremo aiutar altrimentri la patria, quando il tempo lo concedessi, et non crediate che non paia strano et difficile a me et tutti li altri nostri metter la vita a ripentaglio per cose debili et inutili a noi et che poco v'è gusto di gloria, havendo del continuo avanti alli occhi ove poter impiegarla utilissimamente, et con tanto honor et io non so se'l perderla allora fussi veramente un acquistarla, nientedimeno gli è stato necessario ch'io insino a qui mi sia opposto a qualche pericolo, constretto et dallo honor', trovandomi novitio in su la guerra, et dal desiderio di acquistar un poco di credito con costoro, da quali soli possiamo sperar la salute della patria nostra, e ben vero che

per l'advenir si può andar più ritenuto et colla briglia in mano havendo le considerationi da noi discorse, et io sono veramente per farlo bench' il vero modo di preservarsi honorevolmente, et per li bisogni vostri era (come voi scrivete), l'andar et star alla corte procurando i fatti nostri, et io havevo in animo di farlo insino avanti il vostro scriber, ma la fortuna me ne ha levato per hora l'occasione come io appresso vi dirò, ma ho piacer dirvi avanti la causa perch' io mi partii di campo. Fatta la domi li huomini, i quali lui non voleva in verità cassar ancorchè lo dicessi, ma darli al S^r Cesar, vedete che torto notabile era questo, non voglio dirvi li casi ch' accaddono et le parole che andorno attorno sopra tal materia che saria lungo, ma furno tali che accrebbono l'invidia et odio del Conte inverso di me; trovandomi in questo termine col generale, et vedendo apertamente tutto proceder da invidia et desiderio di abbassarmi et tormi quella poca riputatione che col sangue mio et delli amici miei m'ero guadagnata, sdegniato di buona sorte feci proposito non voler più star sotto lui; disperato del poter far mai più in quel campo opera buona sotto un superbo malevolo, et maligno, al quale spesse volte sta il torre et dar la riputatione ad uno colle sue relationi, ancorchè false, così li dimandai licentia di andar sino alla corte, allegandoli per causa di gita il voler io procurar

dalla M.^{ta} del Re l'intero pagamento delle mie genti, ma la verità era che io non mi curavo star più in campo sotto lui, et sapendo il Prior di Roma esser alla corte, et tuctavia negotiar sopra le cose nostre, secondo ero dallui advisato, di continuo per le sue mi chiamava ad se, volevo unir-mi seco, et di compagnia tentar, se havessimo potuto, la fattione di Racunisi. Io mi pensavo ch'l Conte Guido sì come mi dimostrava la cera, colle parole insieme, mi tenessi più caro, et mi amassi molto più di prima, ma ero in errore et me n' accorsi assai presto, perch' essendo ordinato di corte che non si pagassi in Piamonte più che 5,000 fanti italiani, et excedendo il numero de' fanti ch'erono stati pagati innanzi tal somma di cinquemilia, fu necessario far una limitatione di genti, togliendo egualmente a ciascuno secondo la sua condotta, a' colonnelli di mille fanti si levava dugento homini, a quelli di cinquecento, cento; venne il dì della paga, il Conte Guido mi dice non potermi dar che paghe cinquecento, che erono trecento meno di quello che mi si aspettavono, domandàli perchè faceva peggio a me che alli altri par miei, non mi seppe altrimenti risponder, se non che faceva a sicurtà meco per non vi esser danari, et per esser io servitor del Re, et parole generali, alle quali io risposi d'una maniera che s'avvidde ch' io non beevo grosso, et che io m'ero accorto a che cammino lui andava meco, perchè

questo non era altro che un tormi la riputazione co' soldati, tormi ogni via et modo di poter più far opera buona et finalmente ruinarmi in quel mestiero, levan far bene alcuno. Questa era la mia intentione per questa vernata, mossa dalle sopradette cause, condussimi insino a Lione malato, et aggravandomi il male, ricercai M.^r Ant.^o Berardi che pigliassi pena di trasferirsi avanti me in corte, a fine non si havessino là ad maravigliar perchè io mi fussi partito di campo, et non saperne causa alcuna, et perchè M.^r Ant.^o andassi con qualche pretesto, li ordinai domandassi l'intero pagamento delle mie genti, il che M.^r Ant.^o eseguì, come è il solito suo, gentilissimamente et ottenne quanto et seppe per me domandar. In questo mentre il Conte Guido comparse in Lione per andar alla corte, et appunto era successo il caso di Casale, per il che il M.^{mo} Tornù non volle lassarlo passar più avanti, dicendo che meglio saria stato il tornar adietro per li disordini che poterono nascer in Piamonte, che andar alla corte, così il Conte si fermò in Lione sino che dal Re venissi ordine di suo andar e ritornar al campo. Fu expedito dal Re Monsignor di Brisac con commessione di far subito tornar il Conte in Piamonte, et a me furon dal detto portate letter credentiali et per parte del Re et Gra. M.^o exposto, che io non pigliassi più pena di andar alla corte; ma tornassi al campo, che questo era il

servitio del Re. Io ero nel letto malato, et risposi a Brisac, non potendo dir altro, che subito potessi reggermi in piedi, me ne tornerei in campo. Ho volsuto contarvi tucto per ordine, afine che, oltre a questa mia necessità di tornar al campo, voi conprhendiate ancor qualche altra cosa, et tenete per certo che io vo hor in Piamonte, come la biscia all' incanto, se non per altro perchè io so il Conte volermi male, et ogni dì per la sua rabbia et invidia, et malignità mi vorrà peggio. Hor il caso mio è quì, et io non saprei excogitar modo di levarmi honorevolmente di Piamonte, se l'impresa di Toscana non si havessi ad far; la quale harebbe bisogno di esser persuasa a costoro da un par vostro, che sapresti allegar tucte le ragioni et toccar i tasti che piacessin loro, et siate di autorità et fede appresso del Re et Gra. M^o. Et per mia fe che se voi non fate un volo insin quà, io non so chi si possa pigner questa pedona. Potrebbe ben esser che il Re ingrossassi a primavera ni Piamonte, onde noi ci spignessimo avanti, se questo fusse (che par molto ragionevole), io crederei che noi facilmente potessimo pervenir allo intento nostro, accostandosi al paese; et io trovandomi con costoro con qualche credito et riputatione penserei poter allor operar molte cose in vostro beneficio. Però in questo mentre, poichè altro non veggo da far, attenderò a guadagnarmi più credito et fede co' patroni che

io possa, per spenderla di poi nell' occasione; havendo tuttavia in consideratione, ove si convenga a noi il metter in manifesto pericolo le vite nostre; se ad voi verran in mente cose alcune da advertirmi, e consigliarmi, o comandarmi, circa tal materia, o altra, vi prego me ne diate adviso et presto, perchè io desidero d'intender il parer et volontà vostra sopra di me, hora che voi havete inteso come passano i casi miei; però siate contento advertirmi questa volta di quanto vi parria dovessi far, havendo rispetto all' utile et honor insieme. Io mi partirò domani, che il Conte Guido per ogni lettera ch' egli scrive quà al C^{le}, mi fa sollecitar, ed dir che le bande non stanno bene senza me, credo che gli paia che tucta via io me ne vadia alla corte, cosa che li dispiacerebbe piuttosto ch' altrimenti; ma non posso, che sono stato troppo impedito; trovomi dal male ancora sbattuto et mal gagliardo, nientedimeno non voglio guardar a cosa alcuna, per mostrarmi desideroso di servirli et obedirli.

Voi mi scrivete che mi faresti provveder in corte di Δ. 100. il mese, del che io vi ringratio et conosco quanto voi siate carico, et che fate per me più di quello che voi potete, non andando di presente alla corte vengo a liberarvi di tal peso; ma non voglio mancar di dirvi che se voi potessi farmi provvedere a Neri di qualcosa honesta et comportabile il mese, mi accomoderesti tanto; che se lo potessi qualche

volta veder, non dubito punto lo faresti; però io mi rimetto in voi, che quando non mi adiuterete, penserò lo facciate per non poter, et non mai per altra causa.

Il C^o Tornù è in questo regno hoggi in grandissima exs-
timatione, et per sua mano passano negotii di grandissima
importanza, però non sarebbe for di proposito, che voi con
letter lo intrattenessi, et l'intrattenimento non vorrebbe
esser per cerimonia, ma sustantialmente, come sarebbe
l'advisarlo di costà, quando avete nessuna notitia, che vi
paressi degna di esser scripta, perchè il C^o tiene gran conto
di haver notitia d'ogni banda, quali gli servono al farsi
honor in corte, et io vi so dir che Gian Giovacchino per
haverli dato qualche notitia è forte dallui commendato, et
amato, et nominato per buon servitor del Re, voi siete tanto
interessato con costoro, che per ogni via bisogna intratte-
nerli et fare il fedel servitor, et li modi son questi. Io vi
scrivo tal cosa advertito dal Fondulo, il quale è galantis.^m
persona, di spirito, et ci porta straordinaria affettione,
secondo che per li effetti ho veduto. Lui mi ha detto più oltre,
che se voi volessi una cifra, per quando havessi alcuna cosa
importante, vi si manderia, saranno qualche volta simil
servizij reputati maggiori, che il prestar mille, o dumila Δ.
et a voi non costeranno niente.

E mi rincresce havervi a dir come io ho hauto nuova di

campo, che Bas.^{no} Bracciolini di poi mia partita arrivò là, et poco doppo fu amazzo da certi Pistolesi della fattione contraria, quali stavano nel mio colonnello, ancora che il motor, che fu Franc° d'Abra, non stava meco, questo disordine eseguito per non vi esser io, et quel che mi dole, bisognerà starmene cheto, per non mi perder la fattione cancelliera, quale passa quaranta homini nel mio colonnello, permi comprendere che il Bati, ancor che non si trovasse alla morte, habbia participatione nell' haverla consigliata. Habbiám perduto un buono amico, et una gentilissima persona, et bisogna haver patientia.

Cechino del Tessitor è guarito del tucto, et sta benissimo. Hebbe una archibusata che li passò una coscia da banda a banda; ma non toccò l'osso. Hebbe tal colpo per mio conto, come voi una volta saperete. Se havessi visto di lui quel che viddi io, credo ne saresti innamorato. E coraggiosissimo et amorevolissimo di noi; desideravo poterli dare una banda; ma non ho comodità, et che più mi duole non veggo modo di poterlo far così presto, per haver Niccolò Strozi senza luogo, Gualterotto Strozi et Svobiliotti similmente, persone a chi si ricerca il grado sempre che venga l'occasione.

Con questa sarà una alla signora Beatrice; piacciavi di accompagnarla con una vostra, affinchè ella habbia miglior

ricapito; se voi farete niente, la vostra non sarà vendetta, ma ingiuria, dubito bene che'l lepre si vendicherà con noi, essendo a Firenze, come si dice.

In questo punto è comparso una vostra del ultimo di dicembre, et la malevolentia del Conte era stata scoperta da me in altri conti, come voi vedete, maravigliomi bene ch' egli habbia tanta faccia di voler attribuir al S^r Cesar quella impresa, non essendosi mai accostato il S^r Cesar alle mura di Racunisi ad un miglio. Quanto allo esser entrato dentro fù cosa troppo manifesta, il Conte non ardirebbe parlar di simil farfalloni, dove fussin soldati, o la presentia mia. Voi mi havete tocco per questa ultima un tasto che forte forte mi piacerebbe; et questo saria l'andar in Piccardia, perchè così io mi leverei disotto al Conte, et correrei men rischio et harei delle comodità di star alla corte essendoyi vicino, et far tucto quello che voi volessi. Bisogna che voi siate quello che procuriate questa cosa et la domandiate di grazia a costoro; io ho ordinato a Neri che ne parli caldamente con Tornù a fine che il C^o ne scriva alla corte et che io sia chiamato, perchè non sta bene ancor essendo lor servitore, il proponer simil cose. Io non vi potrei mai dir quanto questa cosa m'entri et vadia a gusto, perchè io ci veggo in qualche parte la satisfattione vostra et in poco tempo ci sarebbe l'intera, con honor mio. La cosa

è facile a riuscir, perchè io vi so dir che il Re vi desidera mille Italiani, se Neri non potrà concluder per lui, ve ne darà avviso, et voi bisognerà la chiedate di quà per speciale grazia, et senza dubio alcuno la obterrete, fondandovi in su Tornù, et il Gra. M^o che sono tucti nostri; oltra di questo Tornù mi par mi habbia mosso grande affettione. Potresti allegar per causa di tal domanda qualche causa sottile, come sarebbe humori del Conte Guido per conto del duca Alessandro; ma questo vi ho detto per ricordarvi ciòchè mi viene in mente, non penso vi habbia ad mancar modo di obtener questa cosa volendone far diligentia, et vi prometto che in breve voi et io ne rimarremo contentissimi.

Io non voglio per questa esser più lungo, che dubito esser stato fastidioso; pregovi al cercar di preservarvi, et state pur di buona voglia sopra di me, se quello amico di Crema capiterà in paese, ne harete notitia, et Dio volessi che non venissi, et non si havessi speso que' dugento, habbiatevi cura voi soprattutto, che fatto voi, sarebbe finita la festa; la sicura per Vinetia e l'usar l'acqua piutosto che la terra; altro non mi occorre. Raccomandomi infinit^{me} volte ad voi et vi prego salutate tucti li nostri per mia parte.

Di Lione, alli 10 di gennaro 1536.

V. F.

C^o PIETRO STROZI.

II.

PADRE HON^{do},

Comparson qui Bertino e'l Cilucca, et molti altri soldati fiorentini in numero forse dodici, et stamattina si sono partiti per la volta del campo francese; sonmi ingegnato se ne vadin da me assai ben satisfatti, perchè colle parole li ho facti capaci ad un per uno, che se io havessi mancato ad quello, che si eron promessi di me, l'ho facto per impossibilità, et non per non conoscere quanto io sia tenuto et obligato loro, et in particular ho usato a lungo tal termine con Spagnoletto, col quale non possiamo negar di non haver straordinaria obligatione.

Io mi maraviglierei molto, che andando la sposa in Firenze, voi potessi più ragionar di far assetto, o compositione alcuna, et parmi quasi un miracolo che Cesar vi muova ancor simil pratiche, perchè essendo il duca Alexandro stabilito suo genero, non so con quali ragioni vi potrà mai persuader di haver in animo di restituirvi la libertà; la quale solamente insino a qui è stata si obstinatamente da voi chiesta, posposti tucti li altri privati comodi; nè queste

sicurtà (che voi mi scrivete vorrebbe trovar per l'una parte et l'altra), mi so immaginar come s'harebbono ad esser, non havendo più col Duca ad temer che S. M^a gli lievi lo stato per error ch'ei commetta, trovandosi suo genero. Credo che sarebbe quasi tempo che noi ci resolvessimo ad non esser mai per tornar nella patria nostra per mezzo dell' Imperator, et le restitutioni di rebelli, interventi del Zapada, giuramenti di fortezze, sono piuttosto demonstrationi che facti, per intrattenerci con spazzo in sino ad tanto che preterisca ogni occasione di nuocer per quello stato. In somma Cesar ha dichiarato pur troppo voler che Fiorenza sia tiranneggiata, casandovi una sua figlia.

Et assettate pur seco le cose come volete, et tiratele dove potete, sempre vi toccherà per suo mezzo ad star fuori con perdita in ultimo de' beni et in pericul continuo della vita, non obstante le sicurtà et cautele che vi potessin esser dallui date, et questo è il mio creder, et penso anche sia il vostro, havendovelo pur molte volte udito dire, et essendo cosa accompagnata da tucte le ragioni.

Voi mi dite che le cose franzesi vanno lente, et secondo il vostro scriver, paion l'imperiali molto più gagliarde, tucti li altri mi scrivon il contrario, et di Francia ho una lettera de' cinque di questo da Vincentio, quale molto particolarmente scrive l'ordine, preparationi et genti del Re, che se

fusse vero quello che et da Vincentio et da altri amici andavo ritraendo, non sarebbon così da vilipender le forze franzesi come voi dite, nientedimeno io credo ad voi, qual so havete modi assai d'intender la verità. Ricordovi all' havervi bonissima cura, hor che voi siate spogliato d'homini, et ad pensar che nè voi, nè noi habbiamo ad viver del continuo in questa forma, che questo è un morir al giorno mille volte, senza mia minima satisfactione d'animo. Noi stiamo bene, et siamo in luogo sicuro, et ad voi infinite volte ci rac^{mo}.

Di Soriano, alli xiiii di apr. MDXXXVI.

V. F.

C^o PIERO STROZI.

III.

*Allo ill^{mo} et r^{mo} c^{te} Salviato, s^{re} suo observ^{mo},
in Ferrarese.*

ILL^{MO} ET R^{MO} S^R,

Le cose mie vanno a mal cammino, come a presso V. S. intenderà.

Per questo che io ritraggo, gli agenti del S^r Cosimo hanno fatto instantia con la Cesarea M^{ta} che io venga in potere di sua Ex^{ta} liberamente; onde quella pare che habbia scripto quì al Sig. Alex^o che contento del mio riscatto, voglia mettermi in potere del S^r Cosimo et al Rieti come non obstante che tutti li agenti suoi di Italia, et gran parte di queglii di Spagna consiglino che io sia mandato a Sua M^{ta} non se ne è risoluto per evitare charico da volere trarne da me denari, et però che rimette nel S^r Cosimo et suo consiglio liberamente il deliberarne in quel modo giudicheranno più convenirsi alla conservatione dello stato et alla giustitia. A questo intendo essere stato risposto dal Sig. Alexandro che non è per manchare mai di quello gli ordinerà Sua M^{ta}

et se bene cognosce patirne nello honore, sendo noto che egli ha promesso salvarmi la vita, con tutto che è per consegnarmi, hauto però prima il suo riscatto, secondo la commissione di Sua M^{stà} in che non ha corrisposto alla opinione et fede havino in Sua S^{ria}, cedendo sì presto alla parte dello honore, purchè lo utile le sia conservato, e di poi stato ricercho quanto è il mio riscatto per accordarnelo in qualche modo et cavarmi di mano sua et ha risposto secondo la verità che io spontaneamente gli ho offerto scudi 50^{mila}; ma che non ne vuole manco li 60^{mila} et tutti in denari contanti, o promesse sicure di mercanti fuora di questa terra. Questa taglia è parsa loro molto ingorda, et non havendo il modo a provvederla di presente, si può tenere per certo. riscriverranno in Hispagna, o che tale cosa è simulata, et tra me et il S^r concordata per salvarmi la vita, o vero che la è dishonesta, et penseranno che Sua M^{stà} la moderi per potere havermi in mano et il S^{re} sono certo che si aiuterà quanto potrà con Sua M^{stà}, perchè lo utile non gli sia alterato, così io doverrò stare nel grado sono, sino a questa altra risposta. Quello che sia per fare di me havendomi in mano il Sig^r Cosimo non sò; ma lo exito degli altri fa temere grandemente me et gli amici miei, et tanto più che nel stretto consiglio suo, ove si deliberano simili cose non intervengono nostri cittadini et il R^{mo} Cibo vi può assai, quale

si tiene da me offeso, reputando che li frutti de' suoi benefizii di Francia gli fussino impediti per mia diligentia et quello che più importa, se il S^r Cosimo mi volessi in mano per salvarmi, et acciocchè da sua Ex^{ta} et non altri havessi, come sarebbe ragionevole, a ricognoscere tale obbligo, si saria lasciato intendere al Sig. Alex^o, quale per suo honore ha mostro insino qui desiderare la salute mia. Trovandomi adunque in tanto pericolo della vita, mi è parso per persona a posta, scriverle la presente, acciocchè ella cognosciuto quanto il caso è grave, possa pensare senza dilatione a' rimedii, quali non credo siano più che due, cioè, o che facciate intendere in Hispagna la mente vostra essere di adherire alle intentioni di Sua M^{ta} circa questo stato, supplicando poi per la conservatione della vita mia con offerirgliene sicurtà, o veramente riunirsi per mezzo di vostra madre col S^r Cosimo, et con la sorella che sono certo non vi mancheriano poi di una gratia che viene in loro gran servitio, se con ragione et non passione discorreranno la cosa. Ricordo quello mi occorre per non manchare a me stesso mentre ho voce. Ma se V. S^{ria} lascia correre le cose al cammino che le sono indiritte, in breve io perderò la vita et V. S^{ria} un gran servitore. Al Tasso credo sarà risposto che Cesare si è lavato le mani di tale negotio rimettendolo al S^r Cosimo, però mi sono risoluto ordinare, come ella vedrà

che tutto gli mando aperto, a Franc° Dini che con più prestezza può se ne vada in Hispagna a Granvel, col quale ha dimestichezza, et cerchi di obviare che io non vada al macello, perchè io non recuserei per salvar la vita ridurmi in Napoli, Hispagna et dove più piacesse a' superiori et condurne meco quattro figliuoli de' quali posso disporre et per facilitare le cose porterà provizione di 5000 scudi per impiegarli in Sua S^{ria} et nel compagno che in tali aiuti è forse da sperare non manco che in qualsivoglia favori. V. S^{ria} scriva a Granvel, o chi le occorre, quello giudica bene et ricordi al Dini se gli pare, nulla habbia pretermesso, consigliando il modo che da tenere le parrà, nel donativo, cioè se è bene esso ne parli con Granvel, o pure faccia capo a don Petro con Sales con una lettera di V. S^{ria} nella prestezza consigli il tutto, perchè se Cesare cercha risolvere questa difficoltà nata co' Sig. Alex° circa al riscatto, actum est. Però V. S^{ria} rimandi indietro qui il presente latore et expedi un suo a Vinetia con le lettere mie et sue, ordinandogli le dia in mano p^{ia} al C. Covoni, et mandi insieme questa che io le scrivo, perchè per non havere a repetere le medesime cose, alla sua mi referisco, ne si allarghi con li suoi havere da me queste notizie o mie lettere che non è a proposito. Scrivendo, ritraggo che il Doria ha scripto qui, che le cose mie si tenghino sospese sino che si habbino

nuove lettere di Sua M^{ta} come quello che dubita, che le prime commissioni non fussino già in sullo eseguirsi *res ad triarios deducta est*. Fummi alli passati giorni referito che M^{da} Lucretia, vostra madre, era molto adversa alle cose mie, mitigatela se si può. Se col Doria havete amicitia, non fia male gli scriviate mostrando che possendo Cesare, assicurarsi di me, miei figliuoli et substantie non cognoscete ragione, perchè non debba farlo, conciossiachè la morte mia dispera sette miei figli, quali restano con non poche facultà, offende tutta la famiglia degli Strozzi, che è la più numerosa di questa città, et tutti li parenti che sono di qualità, et disordina et scompiglia una città che ha necessità di essere riordinata, et finalmente che il trarre più sangue a questo infermo, che ha bisogno di ristoro infinito, saria extremo errore et passione et non ragione. Raccomandomi, pregando Dio, che questa non sia la ultima lettera che leggerà di mio, Dio la contenti.

Ex arce fl., alli 29 di novembre MDXXXVII.

Di v^{ra} r^{ma} S^a,

S^r PH. ST.

IV.

*Al m^{to} mag^{co} Sig. cav. Covoni,
in Venezia.*

SIG. CAVALIERE,

Scolaio farà risposta alla sua quanto a' conti sul vino et l'altre cose che voi gli scrivete, non mi occorre al presente altro se non darvi ragguaglio de' nostri cavagli et il partito che si è preso di quel Turcho vostro, del quale il sonetto che fia con questa ve ne haviserà. Noi stiamo tutti bene et i fanciugli non perdon tempo. Raccomandatemi a Ruberto et a voi medesimo.

Di Padova, a dì xxvii di luglio MDXXXVIII.

Tutto V^o.

Fra LIONE STROZZI,

Priore di Capua.

Noi vi aspettiamo, dite a Ruberto che io non farò altra riposta alla sua, ma venite di grazia in fin quà.

Il caval vostro da tre gambe infermo
L'habiam mandato a pascere la rugiada,
Il qual senza brocchiere et senza spada
Co' piè dinanzi sa giucar di schermo.
Destro e leggier che mai non sa star fermo,
Ballando a saltaregli va per strada;
Cinque scudier gli apresenton la biada
Che son tre guidaleschi il tiro e 'l vermo.
Bravo a chi 'l potessi havere in guerra
Che a ogni scontro cascha in ginocchione;
Divotamente poi bacia la terra,
Mal volentier si leva ove el si pone;
Sia pur un sasso, quanto vuol, sotterra,
Se vi da drento el cava del sabione.
Et in conclusione:
Menarlo mai con secho non bisogna
Che così vivo el pare una carogna.

V.

Le S^r Pierre Strozzy dira à notre saint Père que le Roy a entendu par les lettres du S^r de Roddetz, son ambassadeur, et depuis par le nonce de notre saint Père, la bonne et entière volonté que Sa Sainteté monstre par ses bons propos avoir au bien des affaires du Roy, dont le dit sieur ne la saurait souffisamment à son gré remercier, et que sa volonté est entièrement deseyer à faire toutes choses à luy possibles pour le bien, honneur et exaltation de notre saint Père et du saint siège appostolique, et pareillement de ceulx de la maison de Sa Sainteté, ainsi qu'il a toujours donné à cognoistre en tout ce qu'il a peu, et est délibéré de monstrar par effect en toutes choses à luy possibles, et qu'il ne ferait pour personne du monde, ce qu'il ferait pour com-

plaire à Sa Sainteté, laquelle il croit fermement n'ajouter foy aux calumnyes que l'on tasche de mestre sur le dit S^r Roy, de la descente du Turcq en la chretienté, pour en tant qu'il est assez informé de la payne que le dit sieur a toujours prins pour l'en garder, et que pour ce faire, il avait naguères depusté le S^r Beuvron, son ambassadeur, lequel, s'il eust peu arrivé par devers le dit gran Seigneur, eust, suivant sa charge, comme il est à presumer, empesché la venue du Turcq en Hongrie. Mais l'exécrable assassinement qui a été faict, contre le droict des gens et le serment contenu en la tresve, en la personne du S^r Beuvron et en celle du S^r Cesare Fregose, empescha ce bon effect, dont le dit S^r Roy entend avesque plus grande affection la réparation qu'il ne faut, la restitution des choses que luy sont injustement occupées, et ne luy sçaurait présenter party auquel il voulust entendre que la réparation des susdits ne fust premierement faicte, car il n'a point de désir d'augmenter ses seigneuries, se contentant très bien de ce qu'il a pleu à Dieu lui en donner, et cognoissant qu'il a assez charges pour s'en bien acquitter, sans en prendre de nouvelles, et que tout ce à quoy il tend n'est que à la satisfaction de son honneur, dont il a toujours eu et a plus de iallousyes que de choses qui sont en ce monde.

Au regard du despost de l'Estat de Millan et autres inven-

tions pour venir à la satisfaction et contentement du dit S^r Roy, il a esté à tout tant bien respondu par cy devant qu'il n'est plus besoing de parler du dit despost comme de choses non faisables ny agréables à aucune des parties, et quant au surplus, le tout a été si bien disposé qu'il ne faut plus reitérer en aucunes disputes, praticques ny difficultés, mais de plain bont venir à la conclusion, et pryera le dit S^r Pierre Strozzi, Sa Saincteté de voulloir employer en cest endroict son bon jugement et prudence, et en ce faisant ne voulloir charger sur le dos de celuy qui s'est tousiours mys en tout devoir la faute et coulpe d'aultruy, et croire que le dit S^r Roy ne sera jamais en nul temps pour reffuser raison, quant il cognoistra que on la lui vouldra faire.

Quant à Marsan, la prinse en a été faicte sans le sceu du dit S^r Roy, et n'a voullu consentir que ses armées y demou-reassent; toutefois le dit S^r Strozzi pourra remontrer le danger qu'il y a que ceulx qui sont dedans, se voyant habandonnés des chrétiens, n'en fassent marché avecques le Turcq, auquel on menasse, affin que Sa Saincteté y preygne quelque bon advis.

Il ne parlera du faict du roy de Navarre et du duc de Cleves, ainsi que le Roy lui a dict de bouche.

Il ne dira au duc d'Urbain la bonne volonté que le Roy lui porte, afin de le retenir au service du Roy, lui declarant que

le dit S^r Roy le secourra de si bonne somme d'argent, quant il en sera besoing, pour que il ait de quoy se deffendre de ceulx qui lui voudront courrir sus.

Faict à Saint Germain en , le 9^e jour de febvrier,
l'an mil cinq cent quarante-quatre.

Francis

Bayard

VI.

Atto della donazione e consegna dell' edificio della Cittadella , fatto dagli agenti del Re Cristianissimo alla Signoria di Siena.*

In nomine Domini nostri Jesu Christi, eiusque gloriosissimæ semper Virginis Matris Mariæ, Amen. Anno ab eius-

* Ippolito da Correggio, mandato a Siena dal duca Cosimo, per trattare dei capitoli dell' accordo fra i Senesi e gli Spagnoli, già ritirati ed assediati nella cittadella, aveva dopo qualche difficoltà concluso, che le genti spagnole e fiorentine, restituite in prima le armi e le munizioni pubbliche, uscissero sicure della città e del dominio di Siena, ed abbandonassero le terre fino dal 15 luglio di quell' anno 1552 occupate. — Quando il Lansac, a nome del re di Francia, donò ai Senesi la cittadella, era capitano del popolo, come da quest' atto si ritrae, Giulio Salvi, uscito da quella famiglia, che, e per le discordie fra l'ordine de' Nove e de' Popolari, e per il favore del duca d'Amalfi, ministro in Siena per Carlo V, era salita a grandissima autorità nella Repubblica. Nella congiura contro i Francesi, guidata segretamente dal duca Cosimo per mezzo di Leone Ricasoli, suo ambasciatore, vedesi il Salvi, rivestito ancora di quell' autorità, esserne il capo, e, perchè privo di quell' audacia e di quella fermezza d'animo che in simili imprese si ricerca, essere scoperto e preso, e con altri complici, per volontà e comando del re di Francia, miseramente decapitato. (V. Sozzini, p. 129 e 142.)

dem salutiferâ incarnatione millesimo quingentesimo quinquagesimo secundo, indictione decimâ, secundum stilum notatiorum universitatis inclitæ civitatis Senarum, die vero Veneris, quinta mensis Augusti, Julio Tertio pontifice maximo. Universis et singulis præsens publicum instrumentum inspecturis, lecturis pariter et audituris, notum sit, qualiter illustrissimus dominus, dominus Lodovicus de Sancto Gelasio, dominus de Lansach, unus ex nobilibus cameræ Regis christianissimi, destinatus ab eo ad restituendum et pro restituendâ libertate reipublicæ Senensi; præsentibus reverendo domino Honofrio Camaiano, agente sanctissimi domini nostri Julii Tertii, summi pontificis; reverendo domino Petro Gelido, agente illustrissimi ac reverendissimi domini cardinalis Ferrariensis; reverendo domino Francisco Coscio, reverendissimi domini archiepiscopi Senensis vicario generali; illustrissimo domino Æncâ Piccolomineo, et magnifico domino Hieronimo de Pisis, milite suæ christianissimæ Maiestatis præfatæ; ingressus arcem, quam Cittadellam dicunt, constructam ab agentibus Caroli Quinti imperatoris extra et prope mœnia civitatis Senesis, in loco qui vulgariter dicitur *di San Prospero*, et possessionem arcis seu Cittadellæ huiusmodi adeptus, eiectisque inde militibus eiusdem Caroli Quinti imperatoris; et advenientibus illuc illustrissimis ac excellentissimis DD. Prioribus, Gu-

bernatoribus, et Capitaneo populi inclitæ civitatis Senensis, adsociatis ab universo clero Senensi, ab amplissimo Baliae collegio, et ab aliis magistratibus iusdicentibus, officialibus, et universo populo eiusdem reipublicæ Senensis; vice et nomine suæ christianissimæ Maiestatis, et ut exequatur ipsius mandatum : benignâ ac hilari fronte gratias per prius agens omnipotenti Deo, et invocato nomine sanctissimæ et individue Trinitatis, arcem et Cittadellam huiusmodi, titulo et causâ donationis, ex merâ regiâ benignitate, et animi liberalitate, dedit, donavit, cessit et concessit, et actualiter assignavit et consignavit, cum omnibus et singulis iuribus et pertinentiis suis, cum tormentis, et omnibus aliis instrumentis bellicis, et aliis quibuscumque rebus et bonis in eâ existentibus, Senatui Populoque reipublicæ Senensi; et pro eo, dictis illustrissimis et excellentissimis dominis Prioribus, Gubernatoribus et Capitaneo populi; præsentibus, recipientibus et acceptantibus magnifico et generoso equite, domino Julio Salvio, dignissimo et illustrissimo domino et illustrissimo Capitaneo populi; nec non Marco Antonio de Avvedutis, Alexio de Pasqualibus, Deifebo de Porrinis, Æmylio Beccarino, Georgio de Vieris, domino Adriano Burghesio, et Cæsare de Pasquinis, in præsentia illustrissimis dominis dictæ reipublicæ Senensis; præsentibus, recipientibus, stipulantibus pro Se-

natu Populoque reipublicæ prædictæ : deditque eis licentiam, et omnimodum potestatem, ut tamquam veri et proprii Domini, de eâ Cittadellâ prædictâ, sive arce, devastandi, destruendi et disponendi; et modo et formâ quibus ipsi voluerint, et eis placebit; et immortales gratias agentibus omnipotenti Deo, et immaculatissimæ ac gloriosissimæ eius Matri, semper Virgini Mariæ, et suæ christianissimæ Maiestati; cuius benignitati et altitudini pro tam immenso munere et beneficio, vice et nomine reipublicæ prædictæ perpetuam devotionem promittentibus, seque perpetuo et liberos et gratos fore, et esse erga eamdem christianissimam Maiestatem, omnibus melioribus modo, viâ, iure, causâ et formâ quibus potuerunt; rogantes me, notarium publicum infrascriptum, quod de prædictis omnibus publicum conficerem instrumentum.

Actum in portâ principali Cittadellæ prædictæ, coram et præsentibus magnificis dominis comite Camillo de comitibus de Ilcio; domino Francisco Tantuccio, equite Hierosolimitano; Andreâ de Spannocchiis; domino Calisto Cerino; Æneâ Savino; domino Joanne Placido, et Joanne Baptistâ Bellantio, patritiis Senensibus, testibus vocatis, adhibitis et rogatis. Ego Lucas Salvinus, notarius publicus Senensis, de prædictis requisitus, rogatus scripsi.

VII.

SIG. ILL^{mi},

E venuto ad me M^r Ambrogio, et credo che ne habbia riportato tutto quello che desideravano. Et mi è fatto torto quando di me si penserà cosa, che non sia honorata et conforme ad quella affettione che ho sempre dimostra alla republica vostra.

Ho tenuto con M^r Salustio un proposito, che a me pare molto necessario et utile alle cose vostre. Credo che l'haverà scritto a v^{re} S^{rie}, onde io li dirò solamente che la città non può far cosa migliore per la pace et per la guerra; quello che molto prima ci era notissimo, cioè l'affettione infinita, ch' ella porta alla patria sua, et nostra, et l' infinito desiderio, ch' ella ha di porgerle qualche giovamento, et aiuto, del che rendendole humilissime gratie, le restiamo senza fine obligati: supplichiamo v^{ra} Ecc^{za} humilissimamente, che si degni (come fino a qui ha con molta amorevolezza fatto) di volere con lo ottimo giudicio suo, et con quello de' nostri più intendenti cittadini, et che a lei parranno a proposito, correggendo i nostri capitoli ridurgli a tal forma,

ch' ei si possano presentare alla M^{ua} della Regina , la quale vuole per sua celeste bontà degnarsi di leggergli al Re ; et v^{ra} Ecc^{za} interponga benignamente l'autorità sua , acciocchè quei nostri cittadini, che costì sono, vogliano sottoscrivendogli esser contenti, che noi siamo uniti con loro ; ma perciocchè molti si truovano, che sebene hanno ottimo animo , et non mancano (quando viene il bisogno) di spendere prontamente parte delle facultà loro , per aiutar la causa comune , non si curano di esser palesati per qualche loro honesto riguardo ; v^{ra} Ecc^{za} si degnerà ricevergli in quel modo , che lor parrà , i quali saranno segretamente forse non meno giovevoli alla causa comune , che quelli sono , che palesamente operano , assicurando v^{ra} Ecc^{za} che molti ne son quì , che faranno in effetto giovamenti notabili , et pur non si curano per hora d'esser nominati : nondimeno suplichiamo humilissimamente v^{ra} Ecc^{za} che si degni far opera , che quelli , che di già si sono dichiarati nè hanno in ciò rispetto , o timore alcuno , si contentino (come haviam detto) sottoscrivendo i nostri capitoli , per allungarsi la vita quanto è possibile ad un tratto et non a poco a poco , et advertirne subito il marescial di Brissac che sendo cessato l'occasione de mali tempi , tengo per sicuro verrà al soccorso vostro : et io alhora non mancherò fare dal mio canto quello sarà possibile : et quando non

venisse, sarete excusati da Dio et dagli homini, et potrete con scarico di conscientia et con l' aiuto di tutti i ministri del Re, et mio particolare, pigliar quel partito che vorrete : et in questo mentre negotierete i modi d'uno accordo più sicuro et con riputatione. Dio non mi faccia mai bene, se questo lo dico mosso da altro che dal ben vostro, et dal amor vi porto.

Sarebbe necessario inviar lui, uno per la città, et uno per noi altri ministri regij al marescial di Brisac, con prometterli tempo idoneo a camminar sino ad Siena. Il tempo della presentata vorrebbe essere un mese. In diece giorni si troverà modo di advertirli. Ne però intendo si cessino le pratiche, che hanno el bisogno d' un tal tempo a risolverle. Tenetemi in vostra gratia, et sperate da me ogni bene che possa venir da uno che sia nel stato mio. Et senz' altro a v^{ro} S. ill^{mo} mi offro et raccomando.

Di Montalcino, il dì ij di marzo MDLIII.

Alli servitij di v^{re} s^{rie} ill^{me}.

C^o PIETRO STROZI.

VIII.

*Lettera scritta dal duca di Firenze al suo ambasciatore in
Roma sopra le cose di Siena, a dì 12 maggio 1554 *.*

Il fin nostro di questa impresa di Siena (come Dio
sa, e da principio fu dichiarato per nostre lettere ai Se-

* Fa ribrezzo il sentire dalla bocca di Cosimo chiamare Iddio in testimonio della dirittura delle sue intenzioni nella guerra di Siena, e che quegli che aveva assodata la tirannia nella propria patria, e senza vergogna, con ogni artificio ed inganno cercato di allargare il proprio stato, voglia far credere al mondo di essersi mosso a guerreggiare i Senesi per il bene loro e della loro libertà, e per toglierli dalla oppressione dei Francesi. A queste menzogne rispondono i fatti, e quel che avvenne dopo la resa di Siena. Avanti a questo documento era dal Sozzini riportata la lettera di Cosimo ai Senesi, e la loro risposta: i quali documenti, perchè pubblicati per le stampe, e nelle *Lettere de' Principi*, e nelle memorie del Pecci, e in ultimo dal Moreni fra le note alla storia della guerra senese, scritta in latino dal Bargeo, abbiamo creduto bene di tralasciarli, e di aggiungere invece due lettere in risposta a questa del Duca: una di Piero Strozzi, tratta dal diario Ms. di Annibale Simoni, che la riporta a pag. 277 e seg.; e l'altra di Alessandro Piccolomini, vescovo di Pienza, e oratore appresso il Papa, copiata da un Ms. della biblioteca senese, segnato K. IV, 36, a f° 81.

nesi proprii), non è stato per altro che per liberar quello stato dall' oppressione de' Franzesi, e ridurlo nell' antico esser suo, e conservare, per conseguente, il nostro. Con il medesimo fine seguitiamo la guerra; non senza un infinito e continuo dispiacere di veder ruinare et distruggere quel paese, che ci fu sempre a cuore e in animo di conservare come il nostro proprio: tutto per colpa di loro stessi, e cagione di chi li pasce di vane speranze; e si studia di persuadere, che il perdere sia vincere; che le forze nostre, quando ogni ora crescono, sieno deboli; e che l'aver circondata la città e posta in assedio, non sia nulla; promettendo gagliardi soccorsi, con finte provvisioni, e sino con dire, che l'abbruciare il paese sia segno che l'esercito si abbia a levare; quando questo vien fatto dalla nazione spagnola non per altro che per esser senza alcuna legittima cagione stati eseguiti * alcuni di loro: oltre che non solo essi, ma tutte l'altre nazioni, per l'inusitato procedere di chi ha il governo della guerra in mano dalla lor parte, vengono pro-

* I Mss. hanno *asseguitati*, inesplicabile in questo luogo; ladove il francesismo al quale il senso ci persuase di dar luogo, è giustificato e chiaramente spiegato per queste parole della seguente lettera di Piero Strozzi: « Dell' esecuzione fatta contro alli Spagnoli non meritiamo di essere ripresi, perchè, » etc.

vocati a fare il peggio che possono; onde ne segue l'estrema lor rovina, e li miseri non se ne accorgono.

Noi siamo stati d'animo sendo ora in procinto di far dare il guasto al paese loro, di scrivere, come da principio facemmo, per esortarli alla loro salute: ma, considerato che le lettere vanno in mano solamente di quelli che sono appassionati, e non pensano che ai proprii interessi, curando poco del ben pubblico, ed interpretando le cose al contrario, abbiamo giudicato esser meglio scrivere a voi, perchè siate alli piedi della Santità di Nostro Signore, per dichiarare e confermare a Sua Santità il fin nostro della guerra; et insieme far scusa, che se nel dare il guasto seguiranno incendii, rapine, ruine e morti, sarà per non volere i Senesi conoscer la lor salute, e per colpa di chi gl'inganna e conduce all'estrema ruina; non senza fine ed animo di privarli al tutto della loro libertà, e dominare quello Stato per altri, come da molti segni possono aver cognosciuto. Acciò che, piacendo a Sua Beatitudine, come padre universale, far officio con l'ambasciatore di quella repubblica, e con li cittadini di essa, lo possa fare, dimostrando loro gl'inganni, le vane speranze delle armate ed eserciti, de' quali non si vede motivo alcuno; ed il mal fine che hanno quelli che mostrano di volerli proteggere, soccorrere e difendere;

acciò possino pigliar partito alla lor salute, prima che ne segua la total loro rovina : considerando che nel nuovo raccolto (se presto non si muteranno) possono ormai poco sperare ; e che mancando di esso , resteranno del tutto persi, e privi anco della speranza (conducendosi all' extremo) di ritrovar clemenza nell' Imperatore , ed in noi la volontà che abbiamo d'ajutarli , per conservazione dello Stato loro. E Dio vi conservi.

Di Fiorenza , alli 12 maggio 1554.

IL DUCA DI FIRENZA.

IX.

*Risposta alla precedente lettera, mandata da Piero
Strozzi all' Oratore francese in Roma.*

MONSIGNORE ILLUSTRISSIMO,

Io ho visto la canzona del duca di Fiorenza delli xii di maggio, diritta al suo ambasciatore; la quale è piena di insolenzia e imprudenzia, perchè il scriver con tanta falsità, e senza rispetto d'un sì gran principe, come è il re nostro, denota arroganzia troppo insopportabile: e voler poi dimostrare di fare la guerra a questa repubblica per liberarla, è cosa non meno impudente che ridicola; perchè, oltre al non essere verisimile, che uno oppressore della libertà della patria sua, nella quale non è giustamente se non eguale agli altri cittadini, desideri quella delle città vicine, si veggono ancora in questa impresa li effetti totalmente contrarii alle sue parole; procedendo esso contro questo Stato con tutti i modi che sono consueti per distruggere e annichilare un paese, dandolo a fuoco e fiamma tutto, e tormentando e impiccando li abitatori di esso. se

alcuno per sua mala fortuna gli capita nelle mani. Fanno vero testimonio del fine che esso ha in questa guerra, le patenti commesse da molti suoi ufficiali alli poveri contadini, che sforzatamente son fatti giurare di osservare fedeltà ed essere buoni sudditi suoi. Quanto alla parte che tocca a me, ove dice, che si fa credere a quei signori che *il perdere sia vincere*, confesso liberamente, aver lor fatto credere che io avevo rotto e disfatto il generale della cavalleria del duca, e preso prigioniero il generale della sua fanteria con sedici insegne, e spesso aver dato qualche buona stretta alli inimici, quando all' infanteria italiana e quando alla spagnola; e così essendo andato intertenendo li inimici di questo popolo, a fine che più volentieri avessi a combattere per la difesa della libertà sua, e per l'onore e grandezza del mio principe. Confesso anche l'aver persuaso a questi signori, che sino al dì d'oggi io non avevo perduto il minimo de' loro Castelli, nè avere perduto nè insegne, nè fanti, nè cavalli, nè ricevuto danno alcuno; e che io ho detto di non essere assediato, e che tutto il mondo entrava e usciva di giorno e di notte a suo piacere. Mi accuso similmente colpabile in aver pasciuto di vane speranze circa il soccorso: pur son degno di scusa, perchè anco io mi son creduto che dovesse venire; ma conoscendo ora, per la medesima canzona di sua Eccellenza, ch'è bene

avvisata d'ogni parte, non esser verità che si muova persona per soccorrer questa repubblica, me ne dolgo infinitamente; e starommene senza dir più motto, aspettando insieme con questi poveri cittadini quel soccorso sicuro e certo ch'è solito venir da Dio, per conservare la giustizia e la ragione fra gli uomini: per il qual mezzo si spera di non avere a capitare alle mani della pietà di sua Eccellenza. Della esecuzione fatta contro agli Spagnoli non meritiamo d'essere ripresi, perchè sua Eccellenza ha dato principio, e noi abbiamo tollerato un pezzo quanto s'è potuto: in ultimo ha desiderato voler fare a mala guerra, e particolarmente con li Senesi, per conservazione delli quali noi siamo qui; come appare per la forma della capitolazione che ci ha fatta inviare sua Eccellenza, la quale ha torto a voler dar giudizio del mio procedere nella guerra, non essendo pur una volta stato in queste sue fortificazioni: cosa, Monsignore, che mi fa sperare ancora che sua Eccellenza potrebbe ridursi al segno della ragione, parendomi, che questo modo di procedere tiri al cammino di un buon gonfaloniere di giustizia, piuttosto che d'un gran principe assoluto, come sua Eccellenza ha voluto far credere al mondo fino ad ora.

Di Siena, alli 24 di maggio 1554.

X.

*Altra risposta alla lettera del duca di Firenze, diretta dall'
Oratore della repubblica senese a papa Giulio III.*

BEATISSIMO PADRE,

Trovandomi quì per mantenere la grazia di Vostra Santità alla mia Repubblica di Siena, sempre stata religiosa e devotissima alla Sedia Apostolica Romana; ed avendo veduto una lettera del duca di Fiorenza al suo oratore, quale si va leggendo per tutta Roma, scusando i mali portamenti suoi nella guerra, e li ingiusti motivi con il continuare di fare distruggere il paese nostro a guisa e peggio di Turchi, non perdonando agli abbruciamenti delle chiese, a' vilipendii dei sacramenti, nè a' rubamenti di campane e altre cose sacre, oltre al taglieggiare le donne, spargere il sangue delle piccole creature, predare, ammazzare bestiami e persone che vengono a Roma, con refuggirsi i malfattori nello Stato ecclesiastico e su gli occhi di Vostra Beatitudine; e volendo con parole vane riverciar la colpa sopra i Senesi, dicendo che non

s'avvedono del bene ch' egli cerca di farli, e liberarli dalle forze francesi : mi è parso, come buon cittadino di quella patria e fedele oratore, pregarla con questa, che, come giustissimo, voglia intendere l'altra parte; e quella parte, che per via di madre ha dato origine a Vostra Santità, e che sempre, non pur ora, è stata affezionata e desiderosa di far servizio a quella, e tutta casa sua.

E per dire prima, secondo la verità e buona coscienza, è possibile che il duca di Fiorenza si persuada che le azioni sue non sieno state vedute non solo da' Senesi e dal Re Cristianissimo e da tutti i suoi devoti, ma da tutto il mondo? Che sotto colore di certa capitulata confederazione, facendo promettere a' Senesi che mai darebbe ajuto contra di loro (per il che messer Leone da Ricasole, suo oratore, in consiglio di Siena voleva depositare la testa), non pur l'anno passato diede passo e vittuaglie all' esercito imperiale, ma artegliaria, salmaria, guastatori, e piatto al Vicerè, ed in ultimo genti con le bande della sua insegna, e tutti favori che arebbe fatto e fa oggi all' esercito suo. Dipoi, per vie di corruzioni e d'uomini tristi e poveri, come si trova in ogni terra, ordinò trattati di pigliare e incendiare di notte furtivamente Siena. La quale, sebbene ha avuto dalla magnanimità di Enrico II, Cristianissimo Re, protezione e ajuto, non però

han mai quelle genti messo pur un passo nel dominio suo; perfino che di poi si scoperse un altro trattato per via di soldati forestieri, come egli voleva pigliare la città, o almeno i forti fabbricati fuori di quella, che non si guardavano; ed in ultimo, con forse seimila fanti, una notte, essendo molto vicino il suo confine, venne a pigliarli senza che i Senesi se ne guardassono, confidati nella capitolazione, e nelle sue buone promesse, e nella loro innocenza di non averli mai dato causa, nè veduto che li fosse data dalle forze francesi, quali i Senesi per defensione della libertà loro hanno ricevuto molto volentieri. E poichè a' 26 di gennaro fece tal motivo, abbi perseverato nel danneggiarli, e cercato con tutte le forze e ingegni di saccheggiarli, si pensi di dare ad intendere a tutto il mondo, con una lettera mascherata, di farlo per loro bene, incolpando delle crudeltà la nazione spagnola, quale si è portata ad uso di soldati non volendo obbedire a' suoi commissarii e altri, che contra a ragione hanno impiccato, bruciato e ruinato le case per pigliar i chiodi, ed altre cose che forse a chi stà lontano non sono referte; e di più, tentare di darlo ad intendere a Vostra Béatitudine, ch'è Dio nostro in terra, come se Ella e Quel de' cieli non avessero occhi a vedere il tutto, e cognoscere i segreti del cuore, non tanto questi, ormai che sono palesi ad ognuno. Io non posso certo

se non maravigliarmi e restare stupefatto, come, atteso i portamenti fatti da questo suo esercito, de' quali non si usarono mai i più ingiusti a' dì di cristiani, nè più scelerati al tempo di Totila o d'Attila, si pensi ora di persuadere a' Senesi di volerli far bene, e liberarli; e volere che vadino alle mercè sue, che sempre gli ha ingannati; e dell' Imperatore, che così di fresco li volse fabbricare la cittadella, e poi distruggere. E sai che non dice: che se presto i Senesi non si ravvedano, li darà il guasto, e che non se li potrà impedire. Il guasto, Padre Santo, che ha potuto darci, ce l'ha dato; e si pensi che da Dio ne sarà punito, e si accorgerà fra pochi dì, coll' esercito del Cristianissimo, che sarà in campagna a' suoi danni, e coll' armata di Marsilia già comparsa a' porti nostri, chi averà più bisogno di riparo alla sua ruina, e chi sarà stato pasciuto più di vento e di vane speranze. Non si avvede, se ben questo non seguisse, ch' egli è scritto : *Veh homini per quem scandalum venit*; e che con tutta la sua potenza e trattati, fuochi e ruine, non ha mai preso una terra, e che i più deboli hanno preso delle sue? e che in tutte le fazioni successe, i mille hanno vinto i diecimila? e che non è abitazione così grande in Siena che non sia ripiena de' suoi prigionieri, senza questi soccorsi che sono in essere? Meglio sarebbe ormai che si ravvedesse a

non volere opprimere chi non ha dato impaccio a lui, chi ha osservato la capitolazione fino ad un punto, e chi difende la sua libertà senza danno del prossimo; e pensare di ritrarsi dalle ingiuste offese, prima che venghino tante oppressioni del suo paese; e con il mezzo del buon proponimento, prima innanzi a Dio e di Vostra Santità, procurare che si ponga fine a così aspra e vendicativa guerra, che sarà causa che più facilmente ella potrà impetrare clemenza dal Cristianissimo Re per le cose sue. Ed Ella farà opera pia e degna di lei, che una città molto religiosa, civile e devota della Sedia Apostolica, quale è stata già bastione di Roma contro a' Vandali ed altri barbari, possa restar nella sua quiete, e nel suo antico e politico vivere, ed ajutare e servire, secondo il poter suo, a Vostra Beatitudine contra gl' infedeli, ed in quelli casi ch' Ella vorrà valersene; e porrà in pace Italia tutta, e così tutto il mondo all' esempio di essa. Che Nostro Signor Dio ne le conceda grazia, e le dia quel contento che desidera.

XI.

A mon cousin le S^r Pierre Strozzi, chevalier de mon ordre, mareschal de France.

Mon cousin, j'ay promptement dépesché le S^r de Montluc, ch^{er} de mon ordre, pour aller résider au Siennes, mon lieutenant général, et luy ay donné charge d'aller tout droit trouver notre saint Père et lui baiser le pied, pour sçavoir et entendre de Sa Sainteté ce qu'elle luy voudra commander, afin de luy obéir selon l'express commandement qu'il en a de moy, et seray bien aise que avant que d'aller exercer sa charge au Siennes et dans la Toscane, il voye et entende comme les choses le porteront à entendre sur le fait de l'entreprise des Colonnays, afin de bien et amplement communiquer et conférer sur le tout, tant avec vous que avec le S^r Dananson, pour y donner l'ordre et provision que l'on devra estre requis et nécessaire. Et tant est que ces remuemens continuent, et sur tout aiez soin au fait des austres despences, afin qu'il n'en soit fait aucune inutile. Pour les levées qui se pouvaient faire beaucoup plus grande

qu'il ne serait besoing à maintenir la dissension. Remettant le surplus sur le dit S^r de Montluc, lequel je vous prie croire de ce qu'il vous dira de ma part en cet endroit, comme vous voudriez sur moi-même. Et je supplierai le Créateur, mon cousin, qu'il vous ait en sainte garde.

Escript à Paris, le xv^e jour d'aoust 1556.

Henry
Montgomerie

XII.

*Allo ill^{mo} et ecc^{mo} S^{or} monsignore il marescial Strozzi,
Protettor Nostro Oss^{mo}.*

ILL^{mo} ET ECC^{mo} PROTETTOR N^{ro} OSS^{mo},

Come vostra Ecc^{za} potrà havere inteso forse dal S^{or} Ruberto suo Fratello, la Rep.^{ca} nostra di quì, per levar via ogni confusione nel negoziare, et per tenere le cose trattate più segrete, deputò quattro che havessero autorità di poter risolvere le cose appartenenti al nostro pubblico senza haverle altrimenti a comunicare agli altri cittadini, et i deputati sono il S^{or} Siniscial di Lione, et Gio. Batista Gondi, che hora si truovono in corte, et quì siamo Batista Alamanni et Pier Capponi, i quali facciamo

intendere a V. Ecc^{za} come la lettera della Rep^{ca} accompagnata dalla sua furono così grate et care alla M^{ia} della Regina. che ben deve haver la Rep^{ca} nostra allegrezza et gloria grandissima, et è la nostra lettera col favor di quella di V. Ecc^{za} piaciuta tanto che non solamente la M^{ia} della Regina, ma la M^{ia} del Rè vuol vedere i nostri capitoli et ordini, per confermarli, et darci quì privilegi, che bisogneranno. Hora, et perchè i nostri capitoli non sono di quella perfettione, che si richiederebbe, per andare al cospetto d'un tanto Rè, et anco perchè il numero de' cittadini di quì è molto piccolo, et ancora debile, habbiamo pensato esser necessario mandarli costì, acciocchè la Ecc^{za} V. si degni, con lo aiuto degli altri nostri intendenti cittadini, correggerli et riformarli, et si degni anchor di interpor la sua autorità, acciocchè cotesti amatori della patria gli sottoscrivano, come ha fatto V. Ecc^{za}, et così si venga a fare, et di loro, et di noi una unione; et allhora sarà ben degno, che si mostrino i capitoli alla M^{ia} del Rè, et si nominino i cittadini della Rep^{ca} et acciocchè V. Ecc^{za} sia bene informata di tutto, M^r Pagolo Antonio Soderini le mostrerà due lettere, che il Gondi ci ha scritte di corte, et baciando humilissimamente la mano dell' Ecc^{za} V. la supplichiamo che si degni havere a cuore questa nostra faccenda tanto importante, et per

l'honore , et per la utilità della nostra patria , et preghiamo Dio che gli doni felice et alta fortuna.

Di Lione , alli XXI di ottobre MDLVI.

Mr Pagol' Antonio Soderini mostrerà a V. Ecc^{za} una copia d'una lettera che la M^{ia} della Regina , ch' ella scrive alla Rep^{ca} nostra.

Alli servizj di V. Ecc^{za} ill^{ma},

BATISTA ALAMANNI ,	{	Deputati della Rep ^{ca} Fior ^a .
PIERO CAPPONI ,		

XIII.

Monseigneur, encores que j'aye pryé Mons. Montauson vous dire de ma part en quel estat sont les affaires de par-deça, et que promptement j'en aye bien au long adverty Messieurs de Eclno et de Lanssac ; ce est ce que je vous ay bien voullu faire entendre par la présente ; comme j'ay icy le capp^{no} Mantillo, Espagnol, son sergent, son capporal et le fils d'un autre cappitaine espagnol, avec le contador gen^{al} du costé de Sienne, lesquelz ont esté prins allant de Porthercolea à Sienne, et ausquelz j'ay demandé la raison pour laquelle le cardinal Burgos avait faict prendre Julian Condol allant à Florence, et depuis estant échappé je le ay faict reprendre sur noz terres. A quoy le contador a respondu que cestait pour ce que le cardinal avait eu indice que le cardinal Caraffe avait donné charges aux Julian d'aller à Sienne pour la tresve, et pour ce que ceste chose qui touche l'honneur, réputation du S^r cardinal, je

n'ay voulu faillir à vous en advertir, afin que, si bon vous semble, vous en donniez advis à Sa Sainteté et à M. le duc de Palliano, en l'absence du S^r cardinal, et aussi que le cardinal de Burgos a faict donner aux Condol dix ou douze traicts de corde. Vous suppliant me faire entendre par le premier la response qu'ils vous auront sur ce faicte, ensemble votre opinion. Le capp^{ne} Mantillo m'a promis me faire rendre le bled et le vin qui nous a été prins à Porthercolea, et y a déjà escript au cardinal par son sergent et capporal, ausquelz j'ai donné congé, et en ay laissé aller plusieurs, et entre autres huict qui estaient prisonniers à Grossetto de ceulx de Porthercolea, pour ce qu'ayant le capp. Mantillo prisonnier (lequel m'a respondu du tout), il m'a semblé avoir caution suffisante. Il a été aussi prins prisonnier un gentilhomme siennois, nommé Jacomo Cinuzzi, auquel ces seigneurs font le procès, comme à l'un des plus grands ennemys qu'ils ayent en ce monde. J'envoyrai par le premier, au S^r de Silva et de Lanssac, sa deposition (laquelle je m'assure qu'ils vous communiqueront), avec la patente que lui a faicte le cardinal Burgos, par laquelle vous verrez qu'il déroge entièrement aux cappitulations de la tresve, car il est dict par icelle (comme sçavez) que chacun joyra de ce qu'il tient, tant d'un costé que d'autre, sans aucun empeschement, et neantmoins il a

tasché et tasche journellement que mad^e la duchesse de Castries ne baille à ces seigneurs ce qu'elle leur doit, pour raison de la ferme de la Marsicciane, de laquelle ils sont de si long temps en possession ; laquelle chose mérite bien (ce me semble) estre mise en considération, pour ce qu'ayant le cardinal Burgos, outre ça, faict embusquer cinq Espagnols, cinq jours durant, et par eux faict prendre ces gentilshommes français prisonniers sur les terres qui sont en la protection du Roy, et comporte que ceulx de Porthercolea ne m'ont faict aucune restitution des bleds et vins qui nous y ont été prins. Il me semble que pour ce peu d'estime qu'il a faict de l'honneur et réputation du Roy, dont je m'asseure que vous ne vous ressentirez pas moins que moy, je ne doibs laisser aller ceulx que j'ay prisonniers, qu'il n'ait premierement faict conduire et ramener le S^r Condol où il a 'été prins, par ceulx mesmes qui l'ont prins, et les ay faict mesttre entre mes mains, pour en faire la punition telle que de raison. Voila mon opinion, et me semble que le Roy n'en saurait estre satisfait ; au demeurant, touteffois, je me remetz à votre bon conseil et advis, lequel je vous supplie bien humblement me vouloir mander par le premier, afin que je proccède côme de raison. Je tiendray cependant les dix prisonniers jusqu'à ce que j'ay response de vous.

Ainsi sera faict. Après avoir présenté mes bien humbles recommandations à vos bonnes grâces, je pryrai le Créateur de vous donner,

Monseigneur,

En prosperité très bonne longue vie.

De Montalcino, ce jour de decembre 1556.

Votre bien humble serviteur,

A handwritten signature in black ink, likely of Michelangelo, featuring a series of stylized, overlapping 'M' and 'A' characters followed by a long, sweeping horizontal stroke.

XIV.

*A mon cousin le S^r Pierre Strozzi, che^{lier} de mon ordre
et mareschal de France.*

Par ordre du Roy, envoyé par M. de La Chapelle
aux Ursins, le 1^{er} may 1556.

Mon cousin, ayant bien considéré l'avis que nous a apporté le protsonotaire Manni, que maintenant mon cousin le duc de Guise se sera achemyné, avec l'armée de la ligue, pour passer en la Brusse, puis que, par le langaige des ministres de notre saint Père, Sa Sainteté se résolvait de finir toute entreprise de Naples, faisant mon compte que vous serez demouré avec le reste des forces que vous aura laissées mon cousin le duc de Guise, tant pour la garde, conservation des forces de l'Eglise et des places que nous tenons en la Toscane et au Piemont, que aussi pour parachever d'aller trouver et prendre celles que l'ennemy occupe encore sur nostre saint Père, où je désire bien que vous faites tout ce qu'il vous sera possible, afin de contenter Sa Sainteté. A cette cause, j'ai advisé de disposer le S^r de La Chapelle aux Ursins, gentil-homme de ma chambre, pour aller visiter mon cousin de Guise avant qu'il s'éloigne plus oultre, afin de me

rapporter des nouvelles et des particularités que je desire pouvoir entendre de lui en en suivant le contenu au memoire que je luy ay baillé. Ou s'il y a quelques autres points dont je dois parler à mon ambassadeur le S^r de Saluce, et pourceque le tout vous sera communiqué, je ne vous en ferai la présente plus longue, remettant le surplus sur le S^r de La Chapelle, lequel vous croirez en cet endroit cômè moy même. Priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Receus off. 20 G^r. Jo^s d'Amvil 1588

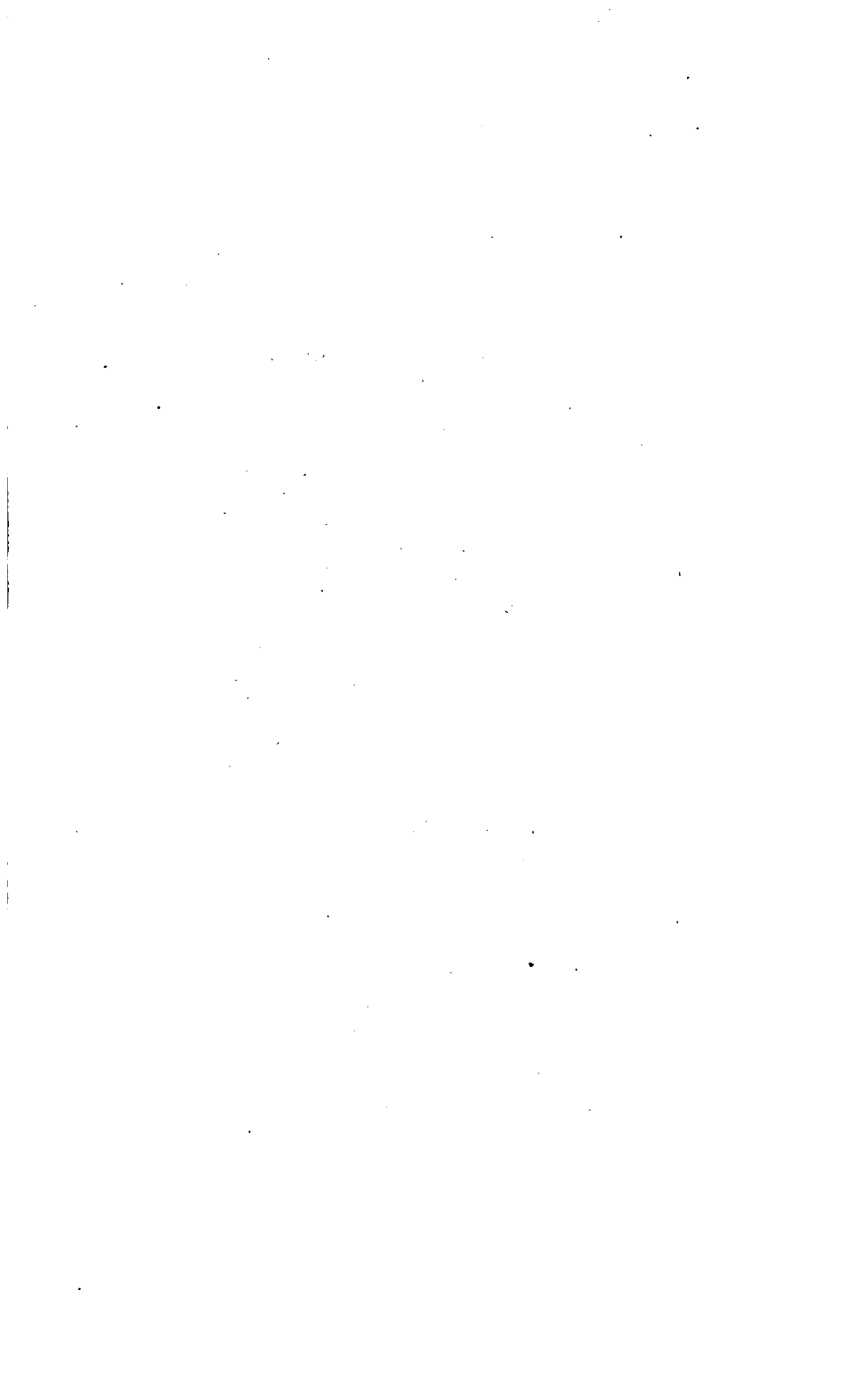
Henry

Ant. Guier

Ch^e m^{re} Sturri

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

Nous donnons ci-après les fac-simile de trois lettres : l'une, de Pierre Strozzi; l'autre, de Léon Strozzi, prieur de Capoue, et la dernière, adressée à Pierre Strozzi par Catherine de Médicis. Pour faciliter l'intelligence de ces lettres, nous en avons placé la transcription en regard des fac-simile.



Al mag^{co} s^{co} Pietro Storj
allo ospite

penso et noi sappiate si vi
a del suo patrono per i mali
delli inimici suoi, et per colpa sua
indurre, che in questa calamita
di' giouardi, et pregare et
non ni ricordero li buoni
My^{or}, ha fatto per noi et
sa nostra ritornandosi i vni
e fare ingiuria alla buona
ni
fi sordare mai di benificio
ne ni ammonire et la migliore
A i vni attenti e

Al mag^{co} S^{or} Pietro Strozi.

FRATELLO AFF^{mo},

M^{or} di Montluc come penso et uoi sappiate si ritroua in qualche disgratia del suo patrone più per malignità della fortuna, o delli inimici suoi che per colpa sua, et mi ha fatto intendere che in questa calamità uoi haüete modo di giouarli, et pregare che uene scriua. Hora io non ui ricorderò li buoni ufizj che il prefato M^{or} ha fatto per noi et tutto il resto della casa nostra ritrouandosi in Venetia, perchè mi parrebbe fare ingiuria alla buona natura uostra, di non ui scordare mai di beneficio che habbiate riceuuto, ne ui ammonirò che la migliore fortuna che possino hauere gli huomini attiui è che si presenti loro occasione di poter giouare a molti. Ma sì bene ui pregherrò che in quel che il prefato M^{or} ui ricercherà, uoi facciate di sorte che egli cognosca, et quanto sia buona la natura uostra, et quanto le mie raccomandationi possono appresso di uoi. State sano.

In Espiegni, alli xxvj di dicembre MDXXXXVJ.

Fratello,

LEONE STROZZI,

Priore di Capua.

an

gout

est

was

de

zur

lan

set

de

was

war

was

—

was

was

re

was

den

—

Mon cousin, je reseu vostre lestre ay lé monstre au Roy, qui ma promys de fayre tout set qu'il pource pour ravoyr vostre gualere, ay ayst byen marry deu mauvès tour que vous ha fayst le moret; yl est mort monsieur de Pyna, et le Roy vous ha ballé sa compaignye de jeandarme, et vous fayré byen de lan remersyer. Je vous prie me mander set vous avés reseu lé deus lestres que vous ay ayscript touchant le prosé que jé aveques madame de Parme, et ausy set que y aré fayst, car je veodres byen yvoyr heune fyn. Je ne veo leser ansus dyre coment le povre monsieur de Bolloun ayst mort, heuyt jour après qui la aysté aur deu peys deu roy d'Espagne, aytant aryvé à Guyse; lon dyst qui la aysté anpouysoné. Je né encore ryen veu de set que me mandes deu cardynal deu Belay touchant monsieur de Besyés, mès vous vous pouvés aseurer que je fayré tout jour pour vous ay lé vostre tout set que je pouré. Je pryé le nonse descripre pour luy au cardynal Caraffe. Je ne vous fayré plusx longue lestre, pryant Dyeu vous donner set que desyrés; je vous pryé fayre mes recommandatyon a vostre frere, et luy dyre que je reseu ses lestre ay qui me fayst grant plesyr de me ayscrypre, que je luy pryé de contyneuer.

Vostre bonne cousine,

CATERINE.

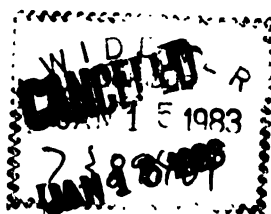
TABLE.

| | Pages. |
|--|---------------|
| INTRODUCTION. | 1 |
| Notes. | 47 |
| CHRONIQUE DE LA BATAILLE DE MONTE APERTO. | 69 |
| Notes. | 139 |
| RELATION CONCERNANT L'EXPULSION DE LA GARDE ESPAGNOLE DE LA
VILLE DE SIENNE, EN 1552. | 155 |
| Notes. | 231 |
| RÉCITS DES PRINCIPAUX FAITS DE LA GUERRE DE SIENNE. | 245 |
| Premier récit. | 247 |
| Notes. | 285 |
| Second récit. | 287 |
| Notes. | 329 |
| APPENDICE. | 333 |

James
F. ...
...

JUN 22 1962

THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.



Ital 4512.2
Chroniques siennoises tr. de l'Ital
Widener Library 004061365



3 2044 082 265 075